Tome XXVI. N° 10. *PARIS, 157, Boul. Saint-Germain (6e)* 15 Aout 1926

la Revue universelle

JACQUES BAINVILLE, DIRECTEUR

La Dauphine mélancolique

Faut-il vous faire le conte que Jean Bouchet, moraliste et rhétoriqueur, a rapporté pour la première fois dans les Annales d'Aquitaine, *en* 1524, *et que Brantôme, Gascon égrillard, a surtout accrédité dans sa* Vie de Jeanne, reine de Naples?

Il s'agit d'un baiser que Marguerite d'Ecosse, notre héroïne, aurait donné sur les lèvres à maître Alain Chartier, orateur et poète français. Et Brantôme, naturellement, l'en excuse, alléguant les sentiments que Jean Boccace portait à la reine de Naples et à sa sœur Marie, pour lesquelles il écrivit sa Fiametta *:*

« *Il est bien vrai qu'elle pouvoit bien non aymer son corps, mais sa belle âme, ainsi que j'ay veu beaucoup de grandes dames aymer plusieurs sçavans personnages; comme nous lisons de ceste reyne de France, extraicte de la Maison d'Ecosse, aucuns la disaient Madame la Dauphine, et puis reyne; laquelle, passant un jour par sa salle, et voyant maistre Alain Charretier tout endormy sur ung banc, elle le vint baiser et d'affection : sur quoy sa dame d'honneur luy remonstrant celluy qu'elle baisoit estre le plus laid homme de son royaume, et comme voullant dire : s'il estoit beau, passe, et plus avant encore! — (Quelle correction et quelle instruction de dame d'hon-*

neur. Ha! que de ceste dragée il s'en trouve de bonnes vesses et macquerelles!) — *Elle lui répondit :* Je ne le baise pas autrement ; mais je baise sa bouche d'où sortent si beaux mots et sentences dorées, lesquelles je me voudrais ressentir, s'il se pouvoit. »

Tout cela n'est qu'un conte; et cela seulement passa à la postérité sur l'enfant mélancolique dont nous allons retracer la vie, et qui mourut, désespérée, dans sa vingt et unième année.

Si maître Alain Chartier avait embrassé Marguerite, ce n'aurait pu arriver qu'en 1428, *lors de son ambassade en Ecosse, car ce poète est mort un peu avant* 1430 *Et Marguerite était alors une enfant de quatre ans, qui ne savait que ses mots écossais, bien incapable d'apprécier une belle bouche ou les sentences ornées d'un orateur.*

L'aimable légende demeure vivace; tant mieux, puisqu'elle est jolie. Je ne veux point la déraciner. Elle a trop de sens, on le verra par la suite.

Je me propose, en ces pages, de peindre quelques images sincères du temps de Marguerite et d'après elle, des images que je voudrais précises, simples et naïves, riches et courtoises, à la manière des peintres qui enluminaient, en ce temps-là, les beaux livres d'Heures, avec des tons frais et joyeux et des points d'or quand il y a de la lumière et du soleil. Mais c'est une histoire triste que je dédie à l'âme charmante et souffrante de la première de nos mélancoliques.

Écosse la sauvage.

Au nord de l'Angleterre, au delà du canal Calédonien, dans les brumes qui la dissimulent, sous le terrible vent qui si souvent la flagelle, il était une terre froide, un royaume peu connu et très calomnié : « Écosse la sauvage ».

Nous l'avons parée de la poésie des lacs, des montagnes, des grottes translucides et des bruyères roses, que les gens d'alors ne remarquaient pas. L'Écosse était pour eux un pays inhospitalier, une solitude hantée de grands troupeaux, qu'animaient seulement les bouleaux et les mélèzes. Ils la tenaient pour la résidence du Prince des Ténèbres, le domaine des diables et des sorciers qui continuaient à y

recevoir ses ordres. C'était en Écosse que Jean de Meung avait placé la résidence de Famine, tandis que d'autres écrivains trouvaient aux Écossais une incroyable ressemblance avec Judas Iscariote. Pour les Français, comme pour les Italiens, buveurs de vin et mangeurs de pain, ce pays d'Écosse demeurait une terre glacée sous un ciel à l'avare lumière où ils découvraient avec surprise des cités non closes de murailles, des maisons construites de moellons sans chaux, couvertes de branchages, dont l'entrée était fermée par des lanières de cuir de bœuf. Ils regardaient avec curiosité, comme des sauvages, ces petits hommes qui se nourrissaient exclusivement de viande et de poissons, et dont la chair nue rosissait sous le frimas ; leurs femmes, blanches et belles, pour qui un baiser n'avait pas plus d'importance qu'un serrement de main et qui venaient danser autour de leur campement.

Le trafic du pays consistait dans l'expédition de saumons salés, de cuir et de laine que les Écossais faisaient passer en Flandres. Mais leur véritable industrie, c'était la guerre et l'aventure : car nul ne montait comme eux ces petits chevaux à poil court qui dévalaient sur des pentes rapides sans être ferrés.

Il faut le dire : on tenait généralement les Écossais en petite estime ; les Anglais, amis du confort, surtout, qui avaient eu à soutenir de longues guerres contre ces montagnards dans un pays privé de ressources, où ils devaient porter le faix de leur ravitaillement, des fers pour leurs chevaux, du cuir pour réparer les selles. Et Jean Froissart affirmait qu'en Écosse il n'avait rencontré nul homme de bien. Mais comme des primitifs, attachés à leur misère et à leur terre, sensibles à la beauté des longs jours lumineux qui, pendant deux mois, transformaient magiquement l'Écosse, ses habitants aimaient leur pays, le défendaient avec ténacité contre les Anglais, partageaient courageusement les aventures de leur prince. Volontiers, ils s'expatriaient suivant leur humeur vagabonde.

Écossais et Français étaient réunis, depuis longtemps, par une haine commune, celle des Anglais. Ainsi ces diables d'Écossais furent le cauchemar de Henri V qui, sur son lit de mort, les voyait jusque dans sa barbe ; et le pape Martin V les avait surnommés la thériaque des Anglais, c'est-à-dire leur contrepoison.

En ce temps-là régnait sur l'Écosse le roi James Ier. C'était un petit homme, jeune encore, dont les Anglais se méfiaient assez pour l'avoir donné en garde à l'évêque de Saint-Andrew's. Que d'aventures il avait courues depuis ! Car s'échappant d'un château, pour fuir en France, il avait été rattrapé en mer, tenu dans une demi-captivité, obligé de suivre partout le roi d'Angleterre. Un pauvre roi, James Ier, que l'on traînait en France dans les rangs de l'armée anglaise pour impressionner le comte de Buchan et les autres Écossais qui combattaient pour nous ! Ainsi, aux sièges de Melun et de Rouen, il avait pu voir pendre ses compatriotes. On l'avait anglicisé : il savait par cœur les poésies de Chaucer, qu'il imitera dans son dialecte ; il connaissait parfaitement la forte constitution d'Angleterre, l'ordre qui régnait dans ce pays : il s'en inspira beaucoup quand on lui permit de devenir roi d'Écosse, ce qui était arrivé l'an 1424, après une captivité de dix-huit ans, le paiement d'un gage important, le mariage qu'il contracta avec Jeanne de Beaufort, de la dynastie des Lancastre. Versatile et imaginatif à l'excès, James Ier devait conter plus tard ses aventures dans un petit poème en langue écossaise, merveilleux et frais, tout rempli des figures de la nouvelle mythologie, du sentiment de l'amour, et comme soutenu par le chant des oiseaux. Musicien consommé, le roi Jamès jouait de beaucoup d'instruments, en particulier de la petite harpe nationale qu'il savait faire résonner d'un doigt rapide sur un mode bien différent de la lente et triste modulation en usage chez les Bretons.

James était un vrai Écossais, un pur Stuart, petit homme aux fortes articulations, d'une incroyable vigueur, qui aimait à lutter avec ses pairs, bon archer aussi, jetant le galet comme pas un, aussi rapide à la course que le lièvre. Il avait entrepris dans son pays une œuvre chimérique : apaiser les rivalités des clans, les rixes des petits et des grands, ce qu'il poursuivait avec une méthode anglaise et la cruauté ethnique de sa race. Tantôt on le voyait se rapprocher des Anglais, ses ennemis, ou des Français, les vieux amis de l'Écosse, suivant l'heure ou la fortune.

James est le père de notre Marguerite.

Un premier contingent de troupes écossaises était venu en France, en 1420, sous le commandement du comte de Buchan (900 hommes). Le comte de Douglas l'avait porté

au double. Grâce aux Écossais, Charles, le dauphin de France, avait pu infliger, à Baugé, un échec sensible aux Anglais, en 1421. Mais, depuis cette journée, Charles n'avait connu que la défaite ; et la présence des mercenaires écossais n'avait pas changé l'issue des malheureuses affaires de Cravant (1423) et de Verneuil (1424). C'était pour la France le désastre, la ruine, les atrocités de l'occupation par l'armée anglaise qui vivait sur la terre, et qu'aggravaient encore les compagnons aventuriers. Quel silence dans nos campagnes où les moutiers incendiés gisent à terre avec leurs clochers brisés, où les paysans cultivent seulement dans les faubourgs des cités, où flambent les villages, où le bétail est détruit quand les larrons demeurent les maîtres des ruines ! Et pas un homme de cœur pour défendre le pays, pour se défendre lui-même, suivre son seigneur au delà de dix ou douze lieues, quitter son foyer et sa femme ; ce n'était pas la règle du jeu.

Ainsi les colonnes anglaises, peu nombreuses, disciplinées et bien commandées, occupent la plus grande partie de la France ; et le dauphin Charles, qui s'est réfugié à Bourges, n'a guère à leur opposer que les mercenaires méridionaux, les capitaines aventureux, des seigneurs qui ont perdu leur seigneurie, les Écossais qui viennent à leur tour de connaître la défaite. La pauvreté est le bien commun. Les chapitres des cathédrales fondent leur vaisselle ; la reine de France n'a pas de linge, et parfois elle n'a pas quatre écus On se serre le ventre : et quand Poton et la Hire vont visiter le roi, il n'a pour les festoyer à sa table qu'une queue de mouton et deux poulets.

Un secours peut-il encore venir au dauphin de France, au roi de Bourges?

Il est là, accablé par la mélancolie, caché dans ses petites chambres, souvent en larmes, portant en lui le doute qui pèse sur sa naissance. Charles prie, se confesse ; et comme le joueur, il passe tout à coup aux plaisirs, aux divertissements que lui suggèrent ses poètes sur des sujets d'amour. Il n'est même pas très sûr alors de la juste cause qu'il soutient. Il pense se réfugier en Écosse avec ses mercenaires. Mais il demeure, hanté par l'Écosse.

Comme le joueur aussi, c'est cette dernière carte que le dauphin Charles va risquer en faisant appel à James Ier, qu'il nomme son frère et son allié. La chose est agréée par

son conseil, adoptée par des hommes de jugement et de cœur qui ont décidé de renouveler la vieille alliance. Une ambassade française partira en Écosse, à la fin d'avril 1428, demander pour le dauphin Louis, un bel enfant de près de cinq ans, la main de la fille du roi James qui a quatre ans, et solliciter surtout un secours militaire. Maître Alain Chartier précède ses collègues, John Stuart et Regnault de Chartres. Avec quelle magnificence le poète ambassadeur développe à Edimbourg le grand thème de l'honneur, de la fidélité, de l'union des deux nations ! Il louait la race bien digne d'amitié et de gloire, d'un courage éprouvé, qu'on ne peut assez vénérer et célébrer. Il disait la confiance qu'il fallait avoir dans les affaires de la France, qui devait tout attendre du Seigneur. Car elle est la nation croyante et la Maison de France a été élue par Dieu. Le peuple de France est passionné pour la justice ; jamais il ne montra d'ingratitude envers ses amis. Non, le Seigneur ne laissera pas les Français dans leur accablement ; il n'est pas le marteau qui extermine, mais la verge du Père qui châtie.

Ainsi maître Alain Chartier priait Sa Majesté de renouveler l'alliance entre les deux royaumes, qui étaient comme la chair et le sang : alliance qui n'avait rien à voir avec une ligue aux conditions précisées sur une charte de parchemin. Elle était inscrite dans le sang : « Car ils avaient payé la dette de l'amitié, les braves et magnifiques seigneurs, ducs, lords, et aussi les vaillants soldats d'Écosse ; non seulement ils avaient donné leurs biens, mais encore leur vie pour le salut de leurs amis ; action bien digne d'une éternelle louange que la postérité recueillera comme le témoignage du perpétuel amour, de la force du lien, et qui revivra d'âge en âge pour la gloire de la gracieuse et très zélée nation écossaise ! »

C'est un fait que James Ier, mari de Jeanne de Beaufort, qui lors de sa délivrance avait donné aux Anglais son agrément à ce que les troupes écossaises quittassent la France, se montra ébranlé. Il rompit les négociations qu'il poursuivait avec l'Angleterre et renouvela l'alliance franco-écossaise (17 avril 1428). Et James promit, en principe, d'envoyer en France la petite Marguerite, sa fille, avec six cents hommes d'armes, en échange de la cession de la Saintonge et de Rochefort.

Laborieuse négociation que poursuit le roi James, avec certaine âpreté et ruse. Car il entend faire aussi une affaire, tromper les Anglais. Que de lettres sont échangées au sujet de l'union projetée, pour fixer les conditions de l'alliance matrimoniale, le nombre des lords qui devaient accompagner en France la petite enfant ! Et le roi James devait encore, ce qui n'était pas facile en ce pays où dominaient le clergé et la noblesse des clans, obtenir l'agrément des nobles et des religieux. On varia beaucoup sur le nombre des mercenaires qui avait été d'abord fixé au chiffre de 6 000 pour passer en France dans l'espace d'une année. Chaque enfant devait, en quelque sorte, être adopté par les deux souverains. Et James prévoyait que si Marguerite devenait reine de France, les revenus attribués aux reines lui reviendraient ; et si Louis mourait avant d'arriver au trône, Marguerite jouirait de la rente accoutumée de 12 000 livres. Un dédit de 100 000 couronnes d'or était prévu entre les parties en cas de manquement à l'une de ces clauses.

Le 30 octobre, à Chinon, le dauphin Charles avait juré d'observer les conditions du traité présenté par les ambassadeurs d'Écosse. De son côté, à Edimbourg, quatre mois plus tard, en présence des plus hauts dignitaires laïques et ecclésiastiques, James avait mis sa signature au bas du traité qui prévoyait que la guerre pouvait être portée par lui, par manière de diversion, en Angleterre.

Il n'était bruit, de par le monde, que de cette fantastique alliance. Plus que tous autres, elle préoccupait les Anglais. Leur conseil privé en avait été informé, et il avait décidé qu'une armée devait être alertée pour s'opposer au passage des 6 000 Écossais, prêts à monter sur les navires de France, les arrêter avec la fille du roi James « qui doit épouser le fils du Dauphin ». Et les Anglais d'entamer avec le versatile James des négociations dans le but d'obtenir pour le jeune roi d'Angleterre la main d'une princesse d'Écosse, et d'annuler par là les effets du traité avec le dauphin de France.

Déjà, parmi les partisans du dauphin, les bonnes nouvelles de l'aide qui allait lui venir circulaient partout : elles étaient signifiées aux villes fidèles, à Tournai par exemple. La princesse passerait en France à la Pentecôte, disait-on ; et si les forces auxiliaires n'étaient pas suffisantes, James traverserait lui-même la mer avec d'autres forces. Le mar-

chand italien Morosini a recueilli ces bruits jusque dans Venise où l'on rapportait que le duc Charles d'Orléans s'était échappé d'Angleterre, qu'il s'était réfugié en Écosse et que, lui aussi, levait une armée pour aider le dauphin. Nouvelles qui ont bien pu circuler dans les marches de Lorraine.

Mais quelqu'un savait bien qu'il n'y avait au monde ni roi, ni duc, ni fille du roi d'Écosse, ou d'autres, capables de recouvrer le royaume de France.

C'était une enfant que Mgr Robert de Baudricourt ne voulait pas recevoir ; c'était une pauvre fille qui ne savait chevaucher ni mener guerre. C'était Jeanne d'Arc, la fille au grand cœur, qui savait que le royaume de France ne pouvait se sauver que par l'aide de Dieu, et de bras courageux.

La navigation à l'aventure.

Les victoires de Jeanne d'Arc, le couronnement du roi Charles VII à Reims, avaient rendu inutile l'intervention des mercenaires écossais. D'autre part, au cours de l'année 1430, James Ier continuait à négocier avec les Anglais, et le clergé d'Écosse ne paraissait pas se rallier à la cause française. En 1433, des ouvertures furent même faites pour un mariage entre une princesse d'Écosse et le jeune Henri VI.

Cette dernière nouvelle ne fut pas sans préoccuper le roi de France, s'il avait quelque peu oublié son traité de 1428. Ainsi on le voit, tout à coup, se hâter d'envoyer en Écosse deux ambassadeurs : messire Pierre de Saint-Valérien, chanoine de Paris, maître en médecine et astrologien, et un évêque. Ils étaient porteurs de lettres dans lesquelles le roi de France demandait à James Ier l'accomplissement des clauses du traité ancien, au moins en ce qui concernait le projet de mariage entre Marguerite et le dauphin Louis. Alors le roi Charles n'avait plus besoin du secours militaire qu'il avait jadis si instamment demandé. Sans doute, il pouvait bien craindre la venue des mercenaires écossais faméliques qui avaient en France fort mauvaise réputation ; on les nommait des sacs à vin et des voleurs de moutons.

James Ier se montra courtois, mais sans empressement. La fermeté du ton de sa réponse prouve qu'il n'était pas

enclin à accepter les responsabilités du délai. Il le disait à son très cher frère et allié : ce n'était pas le moment d'envoyer « votre fille et la nôtre, de par de là, pour son tendre âge, comme pour ce temps de l'hiver ».

Le passage d'Écosse en France était, en effet, un rude et long voyage. Et le roi James démentait avec emphase les bruits qui avaient couru au sujet de son alliance avec les Anglais, du mariage projeté de sa fille avec Henri VI. Certes, il y avait bien eu des négociations, des ambassades ; mais elles avaient eu pour objet un échange d'otages. James se disait toujours prêt à remplir les conventions du vieux traité ; il rejetait sur le roi de France la responsabilité du long délai, préjudiciable aux deux pays. Il mettait, en un mot, le roi Charles au pied du mur, lui demandant de donner lui-même une issue à cette affaire, d'envoyer vers lui des messagers.

La lettre du roi James est datée d'Edimbourg, le 8 janvier. Au mois d'octobre, le roi de France reçut des nouvelles à Tours, et le Conseil décida qu'il était expédient d'envoyer en Écosse, pour chercher la dauphine, messire Regnault Girard, seigneur de Bazoges, conseiller et maître d'hôtel, négociateur qui avait déjà rempli avec succès des missions diplomatiques en Bretagne, ainsi que Hugues Kennedy, Écossais, soldat de fortune, écuyer de l'écurie du roi de France, un ancien compagnon de Jeanne d'Arc.

Messire Regnault manquait d'enthousiasme pour partir en Écosse. Il alléguait que la saison était contraire à « tout droit de mariage ». Le roi de France était alors en guerre avec le roi d'Angleterre, avec le duc de Bourgogne ; les Bretons ne lui donneraient ni faveur ni secours. En vérité, Regnault Girard estimait l'ambassade « bien dangereuse et péreilleuse » ; et, pour éviter le danger de la mer, volontiers il eût donné quatre cents écus à celui qui aurait rempli à sa place son ambassade.

Le roi Charles n'y voulut pas consentir ; il lui commanda de se rendre en Écosse. Ce que Girard promit de faire, puisqu'il faut bien obéir à son maître, quand il est votre souverain seigneur : « Allez vous habiller, et prenez avec vous un clerc, tel que bon vous semblera, et le dit Kennedy se rendra avec vous à La Rochelle ». Telle fut la réponse du roi de France.

Sur quoi, le roi Charles se rendit à Poitiers ; de là, il envoya à messire Regnault Girard Monseigneur de Vendôme, son grand

maître d'hôtel, et maître Jean Chastenier, son général des finances, qui lui apportaient ses instructions. Rien n'est omis : salutations courtoises, souhaits de bonne santé, nouvelles rassurantes sur l'état de prospérité du roi de France, de la reine, sa compagne, de Monseigneur le dauphin, de Messeigneurs les autres enfants, sur la situation très améliorée du royaume ; énumération des notables cités retrouvées, comme Chartres, Provins, Moret, etc. Et le roi Charles s'excusait aussi du retard apporté à l'ambassade d'Écosse, du petit nombre de gens qui la composaient accoutumés à la mer et disposés à braver la rencontre de l'ennemi. Rien ne pressait, d'ailleurs ; le dauphin et Madame la dauphine n'étaient que des enfants. Mais tous, ici, désiraient l'accomplissement de ce mariage, la venue de la dauphine en cette saison, ou en la prochaine. On les attendait déjà à La Rochelle. Il convenait enfin d'agir en secret pour ne point donner l'éveil à la flotte anglaise. Il n'était plus alors question de l'envoi des 6 000 mercenaires qui eussent aggravé les charges financières du royaume. On parlerait plus tard de tout cela. Mais si le roi James pouvait porter la guerre contre les Anglais sur les frontières d'Écosse, le roi Charles lui en saurait bien gré.

Un marché est passé avec Jean Pymor, maître de navire, qui doit préparer une flotte capable de transporter la petite princesse et 3 000 combattants. L'ordre du roi portait que le départ devait s'accomplir le 20 novembre. Tout fut prêt ce jour-là. Courtoisement, Monseigneur de Vendôme et maître Jean Chastenier, une centaine de notables de la ville de La Rochelle, faisaient conduite à Regnault Girard qui monta sur une nef, non sans deuil ni grands pleurs. Les voici qui passent entre les deux tours fermant le petit port, celle de Saint-Thomas et la Tour de la Chaîne, donnant un dernier regard à la svelte lanterne, aux clochers de la ville. Ce bateau les mena à la baleinière *la Marie*, qui appartenait à Girard et dont le maître, après Dieu, était Tassin Petel ; elle portait soixante-trois personnes. Une autre nef la suivait, transportant les bagages, sous le commandement de Pymor.

Ainsi, ce jour-là, avec la bénédiction de Dieu, Girard et Petel firent voile à la marée du soir : c'est bientôt la haute mer écailleuse, et le 18, les nefs se trouvaient devant les îles Sorlingues. Mais, à deux heures après minuit, s'élevait

soudainement une grande et merveilleuse tourmente, si bien que les navigateurs ne purent retrouver le port de l'île, ni reconnaître la terre d'Irlande ; et, sur le conseil des mariniers, ils prirent la grande mer océane. Cinq jours et cinq nuits dura la tempête qui les jeta par delà l'Irlande, à plus de cent lieues, suivant la carte.

Les nefs se perdent de vue ; et quand la tempête cessa, le 24 novembre, par la grâce de Dieu, les compagnons se retrouvèrent à la pointe d'Irlande, à ce très haut et merveilleux rocher qui est le bout de toute terre vers l'ouest. Là, ils jetèrent l'ancre à l'abri du rocher ; mais la tourmente s'élevait à nouveau et les navigateurs y demeurèrent cinq jours, se défendant contre elle, avec leurs cordages et leurs ancres endommagés.

Le trentième jour du mois de novembre, sur le conseil des marchands, ils coururent l'aventure de louvoyer le long de la côte d'Irlande ; et personne, jusque-là, n'y avait navigué, maîtres de navires ou marchands. Le 2 décembre, ils trouvaient une terre inhabitée et passaient à six lieues de Saint-Patrick, puis au raz de Gantier, passage merveilleux qui formait le détroit d'Irlande et des îles sauvages d'Écosse.

Ainsi Girard et Petel arrivèrent en Écosse, le 8 janvier, à minuit, devant le port de Logan, ayant passé en mer quarante-six jours, au cœur de l'hiver et de la tourmente, après avoir souffert grand péril « qui trop long serait à réciter ». Le 9, ils descendaient à terre pour se rendre en l'hôtel d'une demoiselle parente de Kennedy, appelé l'hôtel Campbell ; et la dame leur fit bonne chère, en l'honneur du roi de France, car autrefois son fils avait servi dans la garde de son corps. Comme il convient, les voyageurs allaient en pèlerinage à la châsse de Saint-Ringan, offrir une nef d'argent où les armes du roi avaient été apposées. On se retrouva en l'hôtel de Kennedy qui les fêta grandement, faisant venir plusieurs de ses parents et amis.

Puis ils gagnaient Dumbarton où ils apprenaient que le frère de la reine d'Écosse et le frère du comte de Somerset étaient venus en ce pays, en grand état, pour s'opposer au mariage du dauphin, quinze jours avant leur arrivée. Ce que voyant, ce bon compagnon, Kennedy, convoquait parents, amis, chevaliers, écuyers, au nombre de soixante chevaux et plus, pour faire une digne entrée en

la ville d'Edimbourg, qui est la maîtresse cité d'Écosse.

Ils cheminent, le 24 janvier, vers Edimbourg, où ils entrent le jour suivant, grandement accompagnés. Ils descendent chez Alexandre Napier. Le 26, ils se rendaient aux Jacobins pour présenter au roi d'Écosse leurs lettres missives. James les reçoit honorablement, et Regnault Girard développe le contenu de ses instructions. Le roi d'Écosse était accompagné de tous ses dignitaires ecclésiastiques.

Mais James quitte bientôt sa capitale, gagnant Perth où reprennent les négociations qui remplissent tout le mois de mai. Là on arrête le détail du passage de Marguerite en France. Elle gagnera ce pays avant la fin du mois de mai prochain, s'embarquera à Dumbarton, et 8 000 combattants assureront la sécurité de son passage. De son côté, le roi de France procurera un logis convenable à l'enfant jusqu'à son mariage, ainsi qu'à ses dames et serviteurs. Il la traitera comme sa propre fille, mais Marguerite ne conservera près d'elle qu'une ou deux femmes, et autant d'hommes d'Écosse ; car elle devra vivre avec les Français afin d'apprendre leur langue, et aussi « les manières par delà ». Et, pour éviter qu'elle ne tombât entre les mains des Anglais, leurs ennemis, le roi Charles enverra à sa rencontre une grande galée, chargée de marins et d'arbalétriers.

Condition que Regnault Girard fit connaître à son maître, le roi Charles. Il attendit sa réponse assez longtemps, ce qui ne parut point l'amuser, séjournant avec la dauphine à Stirling, visitant les villes d'Écosse pour tuer le temps, festoyé par les habitants de Dundee, ceux de Saint-Andrew's, reçu partout par les gens d'Église, nobles ou du commun, qui se montraient tels de « loyaux Français ».

Car les porteurs des lettres du roi Charles, signées à Tours le 28 mai, ne devaient s'embarquer que le 15 juillet.

Le roi de France faisait connaître qu'il acceptait toutes les conditions du roi d'Écosse, en stipulant, cependant, que les 2 000 Écossais accompagnant la princesse devraient retourner par la suite dans leur pays. Il annonçait qu'il allait faire chercher en Espagne une galée suffisante pour transporter 3 000 hommes, ainsi que le navire qui porterait la princesse. Inutile de se préoccuper d'un logement pour Marguerite : le roi et la reine de France avaient l'intention de la garder avec eux, comme leur propre fille, jusqu'au jour de la célébration du mariage.

Le 13 septembre, l'escadre de transport jetait l'ancre dans la Clyde, près de Dumbarton. Pymor, qui la commandait, se présentait au roi, accompagné de Hugues Kennedy, de Joachim Girard, qui était porteur de nouvelles instructions pour Regnault.

Le roi Charles déclarait qu'il avait rempli, en ce qui le concernait, les conditions de l'accord, en frétant et en approvisionnant les navires ; et il demandait à James de faire diligence pour envoyer sa fille à La Rochelle, où des ordres avaient été donnés pour la recevoir convenablement. De là on la conduirait à la cour de France.

Ainsi Regnault Girard exhorte James à presser les préparatifs du départ.

C'était maintenant le roi James qui voulait gagner du temps. Il objectait la venue tardive des vaisseaux, l'approche de l'hiver ; et la reine d'Écosse redoutait aussi les risques d'un voyage sur mer, en une telle saison. Que Girard se rappelle ses propres souffrances ! On espérait ainsi conserver l'enfant jusqu'au printemps au moins.

Au mois de février, les ambassadeurs de France se rendirent à Perth pour demander au roi James une réponse ferme. Alors, il entra en consultation avec les ambassadeurs au sujet de la composition de l'escorte et des mesures militaires prises pour assurer la sécurité du passage. Il y eut un banquet, où les ambassadeurs de France furent reçus à la table du roi ; et la reine était assise auprès de lui sur une chaire. Les envoyés de France recevaient l'ordre de se rendre à Dumbarton pour faire appareiller les navires. Le jour suivant, parut Madame la dauphine ; et ses parents lui dirent plusieurs « beaux mots et notables », lui montrant la grâce que le roi de France leur faisait, l'honneur du prince qui devait l'épouser. On lui recommandait de « bien faire ».

Dieu sait les grands pleurs qui furent alors versés, de part et d'autre ! Sur quoi, les ambassadeurs prirent congé du roi James qui, pour honorer le roi de France, son frère, commanda à Regnault de « baiser la reine : laquelle de sa grâce et humilité me baisa, que je réputé le plus grand honneur qui onques m'advint. Et à tant, nous départîmes ». Ainsi le relate le seigneur de Bazoges. Le lendemain, le roi James envoya à ses hôtes de grands présents, et il régla les frais de l'ambassade.

Grard appelle à Dumbarton les maîtres des nefs, les

consulte sur la date du départ. Comme ils sont joyeux à l'idée de retourner chez eux! Ils estiment que tout pourrait être prêt pour les premières marées de la lune de mars. On fait part au roi James de cette décision : et, peu de temps après, Regnault Girard montait sur son vaisseau au port de Dumbarton. Le roi d'Écosse paraît tout aussi content que les gens du roi Charles qui appareillent ; et le bruit se répand partout que le « chevalier de France » s'était déjà embarqué.

Mais Regnault Girard devait demeurer quinze jours encore sur le vaisseau à l'ancre, souffrant de grands malaises du mal de mer, attendant toujours que James amenât Madame, que son armée fût prête. Il vit arriver la nef de France qui apportait les victuailles, et le gentil mulet qu'il avait fait venir de La Rochelle, sur le conseil de Monseigneur de Vendôme, et qui était destiné à être présenté au roi d'Écosse. James est tout joyeux, car on ne connaissait point les mulets en Écosse. Regnault fit présenter à la reine trois tonneaux remplis de fruits, grosses châtaignes, poires, pommes de diverses espèces, ainsi que six pipes de vin. La reine d'Écosse paraissait bien contente, elle aussi, car en son pays il n'y avait point de fruits.

Au commencement de mars, le roi James se rend à Dumbarton, menant avec lui Mademoiselle la dauphine ; il a donné l'ordre à son armée de se tenir prête pour l'accompagner. Il passe en revue l'escadre comprenant onze vaisseaux. Et le roi organise des régates pour savoir quel était le navire le plus rapide à la voile : alors il fut décidé que Mademoiselle monterait sur la nef de Pierre Chepie qui était neuve et de fabrication espagnole ; elle avait bonne voilure et nageait aussi rapidement que vole un oiseau. Joachim Girard est choisi comme maître de la baleinière qui devait naviguer de conserve avec la nef, prête à lui porter secours en cas de besoin. Décision qui ne fut pas sans soulever la colère de nos marins de France et de Bretagne qui revendiquaient l'honneur de mener leur maîtresse, Madame la dauphine.

Le 27 mars 1436, un brusque départ : le roi d'Écosse quitte sa fille, à grands pleurs et regrets.

On a d'abord pour soi le bon vent, et les onze vaisseaux nageaient de conserve, ainsi que les grosses nefs portant les 1 200 combattants de choix écossais, sans compter les gens de mer. Mais le bon vent de Dumbarton ne dura qu'une

nuit et un jour, et les vaisseaux devaient donc chercher l'abri d'un port, sur la côte ouest. Le reste de la traversée fut favorisé par un très beau temps et les nefs arrivaient, le 15 avril, au port de La Pallice, près de La Rochelle.

On ne vit point la flotte anglaise qui attendait le convoi aux parages d'Ouessant. Une flotte flamande revenait en ce temps-là de La Rochelle avec une cargaison de vins, et les vaisseaux anglais se mirent à la poursuite de ces nefs qui furent capturées. Le jour suivant, c'était au tour des Anglais d'être pris par les marins espagnols qui délivrèrent les Flamands.

C'est à cette diversion, sans doute, et à l'humeur corsaire des Anglais que l'enfant d'Écosse dut de pouvoir aborder heureusement en France.

Joyeuses entrées.

Les bonnes gens de La Rochelle étaient occupés à faire tendre la ville de draps pour l'entrée de Mademoiselle, quand une tourmente soudaine s'éleva sur la mer. Il convint, pour sauver la petite fiancée, que la nef entrât hâtivement dans le port; le surplus de la flotte demeura sur la vase, près de la grosse Tour de la Chaîne, et une nef de Bretagne fut même fort endommagée. Sur quoi tous les gens de guerre furent descendus à terre pour vivre sur le plat pays.

Mais, ce jour-là Mademoiselle ne fut point montrée au peuple. Il était tard, et la ville n'était point tout à fait parée. Seulement au matin, le jour suivant, Marguerite fut menée au village de Nieul, à une lieue de La Rochelle, sur l'ordre du roi; elle fut logée au prieuré. Bientôt arrivèrent Mgr de Reims, chancelier de France, Mgr de Graville, messire le Galoys de Puydefou, maître d'hôtel du roi, maître Jean Chastenier, général des finances, que le roi avait délégués pour la recevoir.

Ils vont au-devant d'elle lui tirer leur révérence, lui dire que le roi les envoyait pour l'accompagner. Et dès lors, Mademoiselle vécut, ainsi que les gens de son hôtel, aux frais du Trésor royal. Le 5 mai 1436, la ville de La Rochelle était enfin parée, et Mademoiselle fit son entrée, grandement accompagnée par les gens du roi et ceux de sa nation. Barons et seigneurs du pays d'alentour y étaient venus;

et c'était belle chose de voir les haquenées, leurs harnois, les chariots, les chevaux qui menaient la litière, tout couverts de houssines, comme il eût appartenu à la reine. Marguerite ne venait-elle pas en France pour épouser Monseigneur le dauphin?

Des processions, le maire, les gens d'état de La Rochelle vont à sa rencontre. Ainsi Marguerite fait son entrée par le portail de la porte neuve de la ville ; puis elle fut menée au carrefour des Petits Bancs, traversant la grand'rue jusqu'aux Jacobins. Elle est reçue par les dames et bourgeoises de La Rochelle et loge au couvent. Ce jour-là, après dîner, ceux de la ville lui firent un beau présent de vaisselle d'argent dont elle fut bien contente ; c'était le premier don qu'elle recevait en ce royaume.

Un seul incident troubla quelque peu la fête : le conseil du roi avait donné l'ordre aux gens d'état, hommes et femmes du pays d'Écosse qui devaient faire conduite à leur maîtresse, de ne pas aller plus loin. Et c'est un fait que, n'ayant pu être entendus, beaucoup retournèrent en Écosse assez mécontents.

Le lundi Madame la Dauphine part de La Rochelle pour se rendre à Poitiers. C'est un printemps de France sur les champs du Poitou. Il y a des fleurettes parmi les drus herbages et tant de fleurs blanches aux arbres à fruits qui font comme des bouquets pour la petite fiancée. Elle gîte à Mauzé, passe à Niort où elle rencontre Mmes de La Roche-Guyon et de Gamaches, que la reine avait envoyées au-devant d'elle. Et par toutes les bonnes villes où Marguerite passait, on la recevait à grand honneur et révérence, en lui faisant de beaux présents. Et quand Mademoiselle approcha de Poitiers, le maire et tous les notables de cette ville vinrent au-devant d'elle à une bonne lieue. Bientôt, on rencontrait Messieurs de la cour du Parlement, beaucoup de gens de grandes façons et graves faisant partie de l'Université, docteurs et écoliers en grand nombre, puis tous les collèges des églises en belle ordonnance.

Il y a foule à l'entrée de la ville. Du haut du portail, un enfant descend sous la figure d'un ange et place un chapeau sur le chef de Mademoiselle « qui était chose bien gentiment et subtilement faite ». Et depuis le portail jusqu'au couvent des Jacobins, où Marguerite fut reçue par les dames et bourgeoises de Poitiers, à tous les carrefours on voyait des

personnages de diverses manières, richement habillés, très plaisants à regarder. A Poitiers, Mademoiselle demeura un certain temps ; c'était l'ordre du roi et du conseil, qu'elle prît quelque repos, à cause du « travail » qu'elle avait eu sur la mer.

Regnault Girard en profita pour se rendre avec le chancelier de France auprès du roi Charles, qui se tenait alors en sa ville de Bourges ; il voulait savoir de lui son bon plaisir, ce qu'il entendait faire de Madame la dauphine.

Après que Monseigneur le chancelier eut entretenu le roi, Regnault Girard lui fit la révérence, comme son très humble serviteur ; et le roi le reçut gracieusement, se montrant tout à fait satisfait de la manière dont il avait besogné en cette ambassade.

Et quand le roi Charles eut parlé avec son conseil il ordonna que le mariage de Monseigneur le Dauphin et de Mademoiselle serait solennisé en la ville de Tours, le lendemain de la Saint-Jean-Baptiste. Il commande au chancelier de retourner en cette ville pour préparer la fête. Regnault Girard l'accompagnait toujours. Et quand tout fut prêt, Madame la dauphine reçut l'ordre de se rendre à Tours. Elle y arriva le dimanche 24 juin 1436, fête de la Saint-Jean-Baptiste, à quatre heures de l'après-midi.

Marguerite d'Écosse monte une haquenée très richement habillée. Derrière elle chevauchent Mme de La Roche, l'aînée, plusieurs dames et demoiselles d'Écosse. Puis venaient deux autres chariots, remplis de demoiselles. Et quand Marguerite fut arrivée à l'entrée de la ville, MMgrs de Maillé et de Laval, venus au-devant d'elle, prennent sa haquenée par la bride, l'un d'un côté, l'autre de l'autre ! Marguerite s'arrête devant l'église de Saint-Gatien. Dieu sait quelle presse il y avait ! Et après que Marguerite eut fait des offrandes dans l'église, on la mène au château où elle met pied à terre. Monseigneur de Vendôme, et un autre comte d'Écosse la conduisent dans la salle où étaient la reine de France, la reine de Sicile, Madame Radegonde, la fille du roi, Madame de Vendôme et plusieurs autres seigneurs, dames et demoiselles. Alors la reine de Sicile et Madame Radegonde s'avancent au-devant de la jeune fiancée, jusqu'à l'entrée de la salle, pour la mener vers la reine qui se tenait contre le grand banc paré. Et Marie d'Anjou fit quatre ou cinq pas au-devant d'elle, la prit par la main et l'embrassa.

Monseigneur le dauphin se tenait en bas, dans sa chambre, entouré de chevaliers et d'écuyers. Dès que Marguerite apprend qu'il montait dans la salle, elle va au-devant de lui. Les deux enfants se prennent par le cou et s'embrassent. Et tous deux s'avancent vers la reine, dans la grande salle tendue de tapisseries. Mais, comme il faut attendre l'heure du souper, les deux enfants vont jouer ensemble.

Alors Marguerite retourna en son logis. Les rues étaient pleines de monde ; les troupes de musiciens jouaient au croisement des rues. Sur la place de Notre-Dame-la-Riche, l'orgue de l'église de Saint-Martin accompagnait un chœur de jeunes enfants qui reçurent, pour leur peine, pain, vin et cerises.

Un mariage d'enfants.

Le 25 juin 1436, lendemain de la Saint-Jean-Baptiste, fut le soir des noces. Le roi arrive au château de Tours, un peu avant la bénédiction, accompagné d'un grand nombre de personnes. Il se rend dans la chambre de Madame la dauphine, tandis qu'on l'habillait, se montre tout joyeux et très satisfait de sa personne. Il y a sur la figure charmante de l'enfant comme le reflet candide d'une étoile. On conduit la petite fiancée écossaise dans la chapelle du château ; elle traîne le long manteau de velours et de drap d'or des reines ; un diadème encercle sa petite tête.

Et bientôt après apparaît le fiancé, garçon de quatorze ans qui porte, lui aussi, l'habit royal. C'est un adolescent de faible apparence, avec un beau front que recouvre une épaisse calotte de cheveux, au nez long et busqué, aux yeux perçants surmontés de sourcils en broussaille, au menton volontaire.

Louis a revêtu un costume de velours bleu gris brodé de feuilles d'or. Il a ceint l'épée que le roi d'Écosse lui avait envoyée comme présent de noces ; son fourreau est recouvert de cuir blanc et sa poignée ornée, d'un côté, de la figure de Notre-Dame, et, de l'autre, de celle de l'archange saint Michel : c'est une arme historique, « l'espée du roi d'Écosse, qui fut fort hardy », et qui appartint, dit-on, à Robert Bruce.

La reine de France est dans sa robe de velours pers, couverte d'orfèvrerie à grands feuillages ; le roi Charles,

dans son costume de voyage, de gris simple, botté et éperonné, car il était venu à Tours à cheval, n'ayant pas pris le temps de se changer. Les seuls princes du sang présents furent Monseigneur Charles d'Anjou et le comte de Vendôme. Le comte d'Orkney, d'autres chevaliers et écuyers, dames et demoiselles d'Écosse, se tenaient près d'eux, en grand état. Et c'était noble chose de voir les parements et habillements que Madame avait apportés de son pays.

Il revenait à Monseigneur Regnault de Chartres, archevêque de Reims, de donner la bénédiction, lui qui, depuis huit ans, avait poursuivi toutes les négociations entre la France et l'Écosse.

La fête fut grande et pleine, comme le cas le demandait, bien qu'on n'y fît pas de joutes, et qu'elle ne se distinguât par rien de particulier. Au banquet, à la grande table, prirent place le prélat, Monseigneur de Reims, le roi, Madame la dauphine, la reine de Sicile, la reine de France, et Madame de Vendôme ; sur une chaise, au bout de la table, le comte d'Orkney. Monseigneur le dauphin tint la petite table, festoyant le surplus des seigneurs d'Écosse. Ce fut une belle assemblée, chacun y trouvant des viandes largement. Trompettes, clairons, ménestrels, joueurs de luth et de psaltérions, il y en avait assez, et grand nombre de hérauts et de poursuivants : « Et à proprement parler, là fut faite grande et bonne chère ».

Le bon peuple de Touraine, les gens de la ville participent aux dons et aux amusements. La municipalité, qui fournit le linge, dut s'adresser à la confrérie de Dieu et des Apôtres pour suppléer à ce qui manquait. La musique était assurée par les ménestrels et des instrumentistes. On peut même croire, sur l'autorité d'une miniature du quinzième siècle, qu'une cornemuse écossaise se fit entendre. Enfin on renouvela les jeux de personnages de la joyeuse entrée de Madame. On dansa la morisque, et c'est un fait que maître Robert le Diable y mit tant d'ardeur qu'il rompit une de ses chausses.

Les comptes de la ville de Tours mentionnent aussi les présents qui furent faits, en accord avec les gens de Loches. Tours avait suggéré l'idée d'un don collectif, et ceux de Chinon se disaient prêts à accorder leur part, soit 50 marcs d'argent. Ainsi Jean Bernard, le principal orfèvre de Tours, reçut la commande d'un service de vaisselle plate qui

coûta 571 livres, dont 355 furent payées par ceux de Tours, et le reste par ceux de Chinon.

Le clergé et les bourgeois de Tours offrirent des pots d'argent doré : ils leur avaient été prêtés par M. de Tucé, bailli de Touraine. Et de son côté, la fête passée, le roi envoya de beaux dons aux seigneurs d'Écosse qui prirent congé de lui et retournèrent dans leur pays.

Seuls, un noble seigneur d'Écosse, Othart, et sa femme, Isabelle Abernethy, et Jane Wemyss demeurent près de Marguerite ; Regnault Girard fut désigné comme chambellan de la dauphine, et son fils Joachim, comme écuyer de son écurie.

Il ne pouvait être question de la consommation du mariage entre deux enfants pour lesquels les dispenses ecclésiastiques avaient été obtenues. Si les canonistes admettaient l'âge nubile fixé par le droit romain, quatorze ans pour les hommes, douze ans pour les filles, ce n'était pas alors la coutume qu'un mariage pût être consommé, même avec l'autorisation des parents.

Le lendemain de la fête, le Dauphin devait suivre son père dans un voyage politique rendu nécessaire par l'état du royaume. Et la dauphine resta près de Marie d'Anjou pour parfaire son éducation et apprendre le français.

La chose arrivait fréquemment alors dans ces mariages d'enfants, « conclus pour le futur », où les épousées en herbe, munies de leur douaire, grandissaient aux côtés de leur mari. Une dame gouvernante, choisie pour son bon renom et sa piété, était chargée de leur instruction, quand elles avaient rang de princesses. La duègne idéale était un personnage connu de ce temps ; elle a été décrite par Christine de Pisan. Mais il y a lieu de croire que c'est la reine elle-même qui tint ce rôle près de la petite Marguerite.

Marie d'Anjou était une femme pieuse, très simple, avec un visage sans beauté, et donnait au roi régulièrement des enfants. Ainsi, tandis que le dauphin suivait le roi à la guerre, elle surveillait sa maison où les offices religieux se succédaient. Et, pendant ses heures de loisir, la reine se retirait dans sa chambre avec quelques dames pour travailler, entendre la lecture des *Heures* ou de quelque chronique. Parfois on mangeait, dans ces petites réunions, des noix, des confitures et du sucre rosat. C'est un fait que pour éviter le blâme, les reines ne lisaient elles-mêmes

aucune lettre, sauf celles du roi. Près de la reine, Marguerite reçut l'éducation de la jeune fille, comme elle est décrite par Christine de Pisan ou le chevalier de La Tour-Landry. L'essentiel, pour elle, est de savoir dire ses oraisons, lire ses *Heures*, prier le soir et le matin pour les morts qui protègent la vertu des filles, témoin le chevalier qui voulut s'introduire dans les courtines d'une jeune femme pieuse et que mille morts dans leur suaire firent reculer. On lui recommande d'avoir un maintien correct, de ne pas tourner la tête comme le font les grues, ou virer ses yeux, de parler peu, de rire modérément.

Ainsi Marguerite partagea l'existence de la reine Marie. Elles étaient toujours à Tours, au printemps de l'année 1437, quand la ville fut terrifiée par la venue des bandes de Rodrigue de Villendrado ; et les habitants demandèrent à la reine et à la Dauphine d'intercéder auprès du chef des compagnies franches. Alors elles écrivent à Rodrigue et lui demandent de ne pas faire passer ses hommes à travers la Touraine. Une autre fois encore, elles interviennent, à cette fin, auprès du bâtard de Bourbon dont les compagnies, par respect pour l'honneur de la reine et de la dauphine, devaient bientôt reprendre le chemin du sud.

Au mois de juillet, le dauphin remettait son commandement militaire au comte de La Marche et rejoignait la cour à Gien-sur-Loire. De son côté, le roi adressait à Marguerite un miroir d'or à pied garni de perles. Peut-être, à ce moment, s'il faut en croire le témoignage de la chronique rédigée par le chapelain d'Écosse, Louis et Marguerite consommèrent leur mariage et commencèrent leur vie conjugale. Ce ne fut pas pour bien longtemps, car à Gien, le roi et le dauphin devaient réunir de nouvelles forces et partir, une fois de plus, en expédition.

Vers la Noël, on se retrouva encore en la ville de Tours, où la reine et Marguerite accueillent le roi et le dauphin. Ils revenaient du siège de Montereau. Le roi Charles avait combattu avec beaucoup de bravoure, se montrant l'épée au poing dans les fossés de la ville ; puis tous deux avaient fait leur entrée solennelle à Paris que les Anglais avaient abandonné sous les huées. Voilà un beau commencement pour Charles le Victorieux, pour Monseigneur le dauphin dont les dames et les gens de bien exaltaient la vaillance.

Mais le dauphin Louis a-t-il ce qu'il faut pour faire un

bon mari? C'est un adolescent, ambitieux, sournois, qui ne pense qu'à avoir sa maison à lui, si impatient de commander, d'organiser, et que nous allons trouver, en 1440, parmi les conspirateurs qui fomentaient la Praguerie. Les féodaux factieux agissent en son nom ; ils réclament ce qui est nécessaire pour entretenir sa maison. Car le dauphin Louis ne se contentente plus des revenus de son Dauphiné ; il veut être désigné pour un grand gouvernement : le Languedoc, la Guyenne ou l'Ile-de-France. Et la dauphine aussi figure, à son insu, sans doute, sur le document qui nous fait connaître les doléances des mécontents ; il est réclamé pour elle et en son nom, une augmentation de sa liste. Il est fait allusion également à la séparation qui existe entre les deux époux.

Le roi prit assez mal la chose et répondit au dauphin comme à un rebelle : quand il viendra voir son père humblement, il le traitera comme son propre fils et pourvoira à son état et à celui de la dauphine, de manière à le contenter.

Mais il ne paraît pas que le dauphin Louis ait parlé sincèrement au nom de Marguerite, car il montra toujours envers elle la plus grande indifférence, le mépris.

Était-ce parce qu'il n'avait pas obtenu d'elle immédiatement un enfant, ou bien à cause d'un de ces désaccords physiques qui peuvent bien influer sur la vie matrimoniale? Tous les témoins assurent que, dès qu'il connut son épouse, le dauphin Louis la détesta et qu'il ne regretta rien autant que ce mariage.

Et plus tard, on verra un chroniqueur anglais, ennemi il est vrai des Écossais, assurer que cet éloignement venait de la faible complexion de Marguerite, d'une haleine si mauvaise que le dauphin détestait sa compagnie comme une nature saine déteste une charogne : d'où le chagrin et la mélancolie de la princesse écossaise.

Mais de cela nous ne pouvons rien savoir ; et tous ceux qui ont approché Marguerite l'ont trouvée charmante. Nous devinons seulement qu'elle était de petite santé, faible de poitrine. Et le roi Charles, la reine Marie, ses dames et les gens de sa petite cour l'aimèrent, l'adulèrent, la traitèrent comme une enfant abandonnée, toujours avenante et gaie, charmante, pleine de fantaisie.

(A suivre.) **Pierre Champion.**

La mission du général Lebrun à Vienne et le plan de l'archiduc Albert

(Juin 1870)

En 1870, l'Autriche et l'Italie restèrent neutres. Cependant l'empereur Napoléon III avait compté sur leur intervention par les armes en faveur de la France. Dans quelle mesure ces deux puissances avaient-elles promis leur concours et quelles conditions y avaient-elles mises? Sur ce point règne toujours la plus grande incertitude.

Or, un mois environ avant la déclaration de guerre à la Prusse, un officier général français, le général Lebrun, fit un séjour à Vienne où il remplit une importante mission, et les mémoires qu'il a laissés vont nous permettre de soulever un coin du voile. Ils nous donneront également quelques éléments pour apprécier si l'Autriche manqua réellement à ses engagements, ou si l'espoir dont on se berça de la voir se joindre à nous contre son ennemie de 1866 ne fut pas, de la part du gouvernement impérial, le résultat d'une illusion qui devait lui être fatale.

Comme tous les autres personnages qui auraient pu parler en connaissance de cause, le général Lebrun crut devoir garder jusqu'à sa mort, survenue en 1889, le silence le plus absolu. Six ans après, en 1895, devait paraître la deuxième

partie de ses *Souvenirs militaires* (1), celle qui a trait aux événements de 1866 à 1870 et contient par conséquent le récit de sa mission à Vienne. Des considérations d'ordre supérieur s'opposèrent à cette publication.

Ces considérations, qui n'avaient encore rien perdu de leur valeur en 1914, n'ont plus de raison d'être aujourd'hui et rien ne semble s'opposer, à l'heure actuelle, à ce que l'on fasse connaître dans quelles circonstances le général Lebrun partit pour la capitale de l'Autriche, ce qu'il y fit et ce qui s'ensuivit.

* * *

Dans le courant du mois de mars 1870, la France reçoit un hôte de marque, l'archiduc Albert d'Autriche. Né à Vienne en 1817 et fils de l'illustre archiduc Charles qui vainquit Jourdan et Moreau en 1796, et opposa son génie à celui de Bonaparte en 1797 et de Napoléon Ier en 1809, l'archiduc Albert est lui-même une personnalité militaire de tout premier plan. Il se distingue en 1849 sous les ordres de Radetzki à Novare, mais ne prend pas part à la guerre de 1859 contre la France et le Piémont. Le 26 juin 1866, à la tête de l'armée de Vénitie, il remporte sur les Italiens, à Custozza, une brillante victoire qui le classe d'emblée parmi les meilleurs généraux de son époque. Après le désastre de Sadowa, l'empereur François-Joseph, qui eût été certainement mieux inspiré en lui confiant au début de la campagne le commandement de l'armée de Bohême au lieu de l'envoyer en Italie, l'appelle à prendre la lourde succession de Bénédeck, mais la fin des hostilités survenant sur ces entrefaites ne lui permet pas de donner sa mesure en face de de Moltke. Nommé après la guerre de 1866 commandant en chef des armées austro-hongroises, il ne jouera plus aucun rôle important après 1870 et mourra à Arco en 1895.

* * *

Pendant son séjour en France, l'archiduc Albert est traité avec les plus grands égards. Fêtes et revues se suc-

(1) *Souvenirs militaires du général Lebrun :* 1re partie, « Crimée-Italie » ; 2e partie, « 1866-70 » ; 3e partie, « Bazeilles-Sedan ». (Dentu, éditeur.) La 2e partie ne fut jamais mise en vente.

cèdent en son honneur. Il voit de près notre armée, visite nos établissements militaires, et, entre temps, confère avec l'empereur. Usant de toute la puissance de séduction dont il est capable, Napoléon III s'attache à faire miroiter à ses yeux les avantages que retireraient les deux parties intéressées d'une alliance entre l'Autriche et la France pour le cas, de plus en plus probable, d'un conflit avec la Prusse. Ses propos, à vrai dire, tombent dans une oreille complaisante. L'Autriche n'a-t-elle pas sur le cœur sa défaite de 1866 et n'est-elle pas désireuse de reprendre en Allemagne la place que sa rivale vient de lui ravir?

Finalement on convient que, dès le retour de l'archiduc à Vienne, et sous réserve du consentement de l'empereur François-Joseph, qui le donnera, un officier général qualifié y sera envoyé; ensemble ils étudieront et arrêteront les bases d'une coopération militaire contre l'ennemi commun éventuel. Le choix de Napoléon III se porte sur un de ses aides de camp, le général de division Lebrun : il l'avertit confidentiellement dans les premiers jours d'avril.

Le général Lebrun, qui commande depuis deux ans une division d'infanterie à Paris, est né à Landrecies en 1809. Ancien élève de l'École de Saint-Cyr, puis de l'École d'état-major dont il est sorti en tête de sa promotion, il fait campagne en Algérie à différentes reprises et assiste en 1849, comme commandant, au siège de Rome. Colonel et chef d'état-major d'une division en Crimée, il accompagne Mac-Mahon à l'assaut de la tour Malakoff. Général de brigade en Italie, il se retrouve comme chef d'état-major du 2e corps d'armée sous les ordres de Mac-Mahon à Magenta et à Solférino. De 1860 à 1866, il exerce les fonctions de chef d'état-major de la garde impériale.

Doué en même temps d'un caractère énergique, d'un esprit clairvoyant, il est de ceux, malheureusement trop rares, qui ne se laissent pas griser par nos récents et relativement faciles succès, et se rendent compte des lacunes et des imperfections de notre organisation militaire : il ne craint pas d'user du crédit que lui confère son titre d'aide de camp de l'empereur pour appeler sur ce point l'attention du souverain et du ministre de la Guerre, et même pour proposer des mesures de nature à y porter remède.

Aide-major général au début de la guerre de 1870, il quittera cet emploi le 13 août et suivra Napoléon III au

camp de Châlons. Il y sera mis à la tête du 12e corps d'armée dont la division d'infanterie de marine s'immortalisera à Bazeilles. La limite d'âge l'atteindra après la guerre dans le commandement du 3e corps à Rouen.

* * *

Le 19 mai 1870, l'empereur préside aux Tuileries une conférence à laquelle ont seuls été convoqués le maréchal Le Bœuf, ministre de la Guerre, et les généraux Frossard, Jarras et Lebrun. Il leur parle du concours qu'en cas de guerre avec la Prusse il escompte de l'Autriche et de l'Italie, leur fait part des entretiens qu'il a eus deux mois auparavant avec l'archiduc Albert, puis donne officiellement au général Lebrun l'ordre de se rendre à Vienne.

Ce dernier peut alors achever de se documenter. Il va au ministère de la Guerre, y prend tous les renseignements utiles à l'accomplissement de sa mission et reçoit notamment du ministre lui-même l'assurance qu'après un délai de préparation de quinze jours seulement l'armée française sera en état d'entreprendre des opérations actives.

Le 27 mai, il se met en route. Conformément aux instructions de Napoléon III qui désire que son aide de camp profite de son voyage pour rapporter quelques impressions sur les armées des pays traversés, il se dirige d'abord sur Berlin par Cologne, puis de Berlin gagne Dresde et Prague, et enfin Vienne où il arrive le 6 juin.

Le lendemain 7, muni d'une lettre autographe de l'empereur destinée à l'accréditer, il se présente à l'archiduc Albert qui réside au château de Baden. L'accueil qui lui est réservé est des plus sympathiques. Immédiatement la conversation s'engage. Les deux interlocuteurs commencent par convenir que, n'étant ni l'un ni l'autre des hommes politiques, ils resteront sur le terrain purement militaire ; ils abordent ensuite le sujet qui a motivé la venue du général. Trois autres entrevues ont lieu le 8, le 9 et le 13 juin ; entre les deux dernières se place une visite de Budapest. C'est le 13 qu'est mis au point le plan qui sera proposé à l'agrément des souverains intéressés, et comme le général Lebrun n'a pu que prendre rapidement quelques notes, le prince, très aimablement, lui offre de rédiger lui-même le plan en question et de lui en faire parvenir à Paris, dans quelques

jours, un exemplaire avec copie des pièces annexes, par une voie aussi discrète que sûre. Le 14, audience de l'empereur François-Joseph au château de Laxembourg ; le 16, départ de Vienne ; le 21, retour à Paris par l'itinéraire Munich, Ulm, Stuttgart et Mayence.

Aux différentes étapes de son voyage, il est donné au général Lebrun de voir manœuvrer des troupes prussiennes, saxonnes, autrichiennes, hongroises et bavaroises.

Le 22, il se rend aux Tuileries pour y faire un premier compte rendu verbal. Son rapport écrit, daté du 30, est remis à l'empereur en même temps que les documents annoncés par l'archiduc, qui parviennent bien exactement, accompagnés d'une lettre autographe d'envoi portant la date du 20, particulièrement cordiale et élogieuse.

* * *

De la lecture de ce rapport se dégage très nettement l'impression que le vainqueur de Custozza, mettant à profit ses études antérieures et les observations faites en France, a déjà arrêté, tout au moins dans ses grandes lignes, un plan de campagne au moment où le général Lebrun vient conférer avec lui. Napoléon III, qui n'est pas sans posséder sur la question des idées personnelles, a lui aussi son plan qu'il a exposé le 19 mai à la conférence des Tuileries et que son aide de camp a été chargé de proposer à l'archiduc. Mais ce dernier ne croit pas devoir retenir les suggestions impériales et c'est en définitive le sien propre qui sert de base à la discussion et est adopté après quelques modifications ou retouches de peu d'importance.

Voici, dans ses traits essentiels, en quoi consiste le plan de l'archiduc Albert :

Dans un délai de quarante-cinq jours, une grande armée autrichienne forte de vingt-trois ou vingt-quatre divisions, rassemblée en Bohême, effectue sa jonction vers Nuremberg avec les deux tiers environ des forces françaises et un contingent italien d'une centaine de mille hommes venu par le col du Brenner.

La masse ainsi constituée, assurée de la supériorité numérique, marche directement sur Berlin en débouchant dans les plaines historiques de la Saxe par les défilés de Franconie et de Bohême.

En ce qui concerne plus particulièrement la France, elle met sur pied deux armées qui s'ébranlent l'une et l'autre au bout de quinze jours :

1° Une armée dite principale, seize divisions réparties en cinq corps d'armée (dont celui de la garde impériale) et un corps de cavalerie à deux divisions, qui, franchissant le Rhin sur plusieurs points, à Neuf-Brisach, en face et en aval de Strasbourg, envahit l'Allemagne du Sud et va donner la main aux Autrichiens à Nuremberg, ou à Ratisbonne, en se dérobant sur la rive droite du Danube, si les Prussiens apparaissent en nombre sur le Main.

2° Une armée dite secondaire, neuf divisions groupées en trois corps d'armée et une division de cavalerie, réunie primitivement derrière la Sarre, chargée de faire diversion en faisant irruption dans le Palatinat et en menaçant Mayence.

Une autre diversion est prévue sur les côtes de la mer Baltique ; elle sera exécutée par la flotte française, assistée de l'infanterie de marine et, éventuellement, d'un corps danois de 30 à 40 000 hommes.

* * *

Quel que soit l'intérêt qu'un tel travail présente, il ne saurait être ici question d'entreprendre l'étude détaillée et la critique de ce plan. Nous nous bornerons à dire qu'en dépit d'un caractère d'incontestable grandeur et même d'une certaine allure napoléonienne qu'on ne peut lui refuser, il présentait un point faible, conséquence de l'attitude de neutralité que l'Autriche, bien que devant poursuivre ses préparatifs, observerait durant six semaines. Pendant un délai aussi long, la situation de la France, isolée en face de la Prusse et même de l'Allemagne tout entière, serait des plus délicates, sinon des plus critiques.

Ce point faible n'avait d'ailleurs pas échappé par avance aux personnalités convoquées le 19 mai aux Tuileries, puisque le maréchal Le Bœuf et les trois généraux avaient fait observer qu'il était à leurs yeux primordial que l'Autriche et l'Italie entrassent en guerre en même temps que la France. Conformément aux instructions reçues en conséquence, le général Lebrun n'avait pas manqué, dès le premier entretien, d'insister dans ce sens auprès de l'archiduc Albert. Celui-ci lui avait alors très loyalement déclaré qu'il

ne pouvait prendre, au nom de son pays, un engagement qu'il se savait dans l'impossibilité de tenir. L'Autriche, quelque diligence qu'elle y mît, ne serait pas prête avant quarante-deux jours. Ce n'est qu'une fois ce long délai écoulé, somme toute lorsque l'armée principale serait sur le point d'atteindre Nuremberg, qu'elle ferait cause commune avec la France.

Napoléon III, on le conçoit sans peine, en éprouva un certain dépit, qu'il ne cacha pas à son aide de camp, lorsqu'il lui en rendit compte.

On peut se demander dans ces conditions si, malgré tout le bon vouloir et les préparatifs plus ou moins ostensibles de l'Autriche, la jonction avec les Autrichiens aurait été possible, autrement dit, si le plan de l'archiduc Albert était réalisable.

Quand on songe à ce qu'était l'armée prussienne de 1870 et à ce que n'était malheureusement plus l'armée française de la fin du second Empire, on ne peut que répondre par la négative. L'armée principale ne serait même pas arrivée en retard au rendez-vous de Nuremberg ou à celui de Ratisbonne : elle n'y serait pas arrivée du tout.

Il serait injuste de ne pas rendre à ce propos hommage à la clairvoyance du général Lebrun. Dans son rapport il a fait les plus expresses réserves sur l'exactitude des données qui ont servi de base à l'archiduc ; il a également émis un doute sur l'efficacité de la menace de l'intervention possible de l'Autriche qui, selon le prince, devait être suffisante pour retenir au sud de Berlin le gros des forces prussiennes et pour les empêcher d'aller accabler les Français sur le Rhin ou sur le Danube. « Ce point, a-t-il écrit, est très controversable ; il y a probabilité mais non certitude. »

* * *

Moins d'un mois après le retour du général Lebrun la guerre éclate entre la France et la Prusse. L'intervalle qui sépare les deux dates du 21 juin et du 19 juillet 1870 est si court qu'il vient tout naturellement à l'esprit de rechercher s'il n'y a pas une relation quelconque entre la mission que le général vient de remplir auprès de l'archiduc Albert et les dispositions prises par le haut commandement français, lesquelles, comme chacun le sait, aboutissent aux deux défaites du 6 août, Spickeren et Frœschwiller.

Dès le 6 juillet, le maréchal Le Bœuf se met en devoir d'appliquer le plan préparé par son prédécesseur, le maréchal Niel : le 11, une décision impériale remet tout en question. L'organisation même de l'armée et la répartition des troupes sur le terrain, vont en être profondément affectées. Le motif de ce changement? Une raison de politique extérieure. C'est ce que déclarera, le 20 octobre 1873, le maréchal Le Bœuf, témoin dans le procès Bazaine, au duc d'Aumale, président du conseil de guerre de Trianon, qui l'interrogera incidemment sur la cause de l'abandon du plan du maréchal Niel. Cette raison de politique extérieure n'est, de toute évidence, que l'éventualité de l'intervention autrichienne.

Le général Lebrun, désigné pour remplir avec le général Jarras les fonctions d'aide-major général, vient, à partir du 7 juillet, seconder au ministère le maréchal Le Bœuf. Il raconte dans ses *Souvenirs* que, pendant les journées qui précèdent la déclaration de guerre, il voit en permanence sur la table de travil du ministre, qui va prendre lui-même l'emploi de major général, son rapport de mission et le plan de l'archiduc Albert. Il se hasarde une fois à lui demander s'il ne pourrait pas les lui rendre. « Non, lui est-il répondu, j'ai besoin de les méditer. »

En 1871, ces deux documents renfermés dans une enveloppe scellée aux armes impériales sont retrouvés par le général Letellier-Valazé, sous-secrétaire d'État, parmi les archives du grand quartier général laissées à Metz lors de la capitulation. Malgré l'occupation allemande ces archives ont pu être extraites de leur cachette et ramenées secrètement à Paris.

Pourquoi donc le maréchal Le Bœuf a-t-il besoin, avant l'entrée en campagne, de méditer le plan de l'archiduc Albert? Pourquoi croit-il devoir l'emporter à Metz, à moins que ce ne soit Napoléon III lui-même?

Lorsqu'il a, d'autre part, connaissance des emplacements assignés aux troupes, le général Lebrun est frappé par la constatation de l'analogie qu'ils présentent avec ceux que l'archiduc et lui-même ont envisagés à Vienne un mois auparavant. Le fait est qu'un examen attentif de ces emplacements conduit à l'observation suivante : le dispositif adopté en cordon le long de la frontière, depuis Belfort jusqu'à Thionville, si critiquable d'ailleurs à tant d'égards s'il n'est pas un simple dispositif de transition, semble bien porter

en germe la constitution des deux armées principale et secondaire. En particulier, le 7e corps, celui du général Félix Douay, qui se trouve à Belfort et à Colmar, et dont la présence en Haute-Alsace est, dans toute autre hypothèse, difficilement explicable, paraît tout désigné pour traverser le Rhin au point de passage de Neuf-Brisach, tandis que le 1er corps, celui du maréchal de Mac-Mahon, réparti entre Strasbourg, Reischoffen et Haguenau, est en place pour franchir le fleuve en face de Strasbourg et en aval. Ces deux corps d'armée semblent bien devoir constituer les têtes de colonnes de l'armée principale. On retrouve d'ailleurs dans l'armée du Rhin, à une division près (1), le même nombre de grandes unités que dans le plan de l'archiduc Albert (2).

Ce plan enfin, on s'en souvient, a prévu une diversion sur le littoral de la mer Baltique. A cette diversion, le fait est bien certain, on songe le plus sérieusement du monde et c'est parce qu'elle lui est tout d'abord réservée, que l'infanterie de marine, troupe d'élite s'il en fut, ne rejoint l'armée de Châlons qu'après les premiers revers.

Ces quelques faits, choisis parmi tant d'autres, ne sont-ils pas de nature à laisser supposer que l'empereur Napoléon III, comptant sur l'alliance de l'Autriche ou espérant lui forcer la main et l'entraîner dans la lutte à sa suite, a délibérément renoncé au plan du maréchal Niel pour tenter d'appliquer celui de l'archiduc Albert?

Appliquer le plan de l'archiduc Albert, c'est-à-dire envahir l'Allemagne du Sud, est en effet l'unique et bien aléatoire moyen qui s'offre à lui de décider l'Autriche, et par contrecoup l'Italie, à se joindre à la France.

Revenons un peu en arrière, au 14 juin 1870. Le général Lebrun est sur le point de quitter Vienne ; il lui reste un dernier devoir à remplir : aller saluer l'empereur François-Joseph qui a manifesté le désir de le voir. Il a avec lui une entrevue à laquelle les événements qui vont la suivre de si près donnent une importance particulière. Le souverain

(1) 26 au lieu de 25.

(2) Il y a lieu de rappeler qu'avant 1870 les corps de troupe, en France, n'étaient pas encore groupés en permanence en divisions et corps d'armée, exception faite pour ceux de la garde impériale. Ces grandes unités n'étaient constituées qu'en cas de besoin (garnison de Paris, manœuvres au camp de Châlons, etc., ou guerre).

autrichien ne se borne pas à adresser à l'aide de camp de l'empereur des Français de simples propos de courtoisie et de politesse banales ; il aborde, au contraire, la question politique dont s'est si soigneusement tenu à l'écart l'archiduc Albert, et ses paroles, qui lui seront fidèlement rapportées, constituent à l'adresse de Napoléon III un avertissement d'une gravité exceptionnelle.

Le général Lebrun a fait de cette entrevue le récit qu'on va lire :

« D'après les instructions qu'il avait reçues de l'empereur François-Joseph, l'archiduc Albert me conduisit au château de Laxembourg le 14 juin, dans la soirée, où je devais être présenté à Sa Majesté.

« L'empereur reçut Son Altesse Impériale pendant qu'il se promenait dans les allées du parc. La présentation faite, et après quelques paroles gracieuses pour l'empereur, l'impératrice et le prince impérial, Sa Majesté mit aussitôt la conversation sur ma mission auprès de l'archiduc.

« L'empereur s'exprima textuellement dans les termes suivants :

« L'archiduc m'a rendu compte des questions qui ont été traitées entre lui et vous. Je ne puis qu'approuver les moyens proposés pour l'exécution du plan dont il m'a parlé, au point de vue militaire. Mais je dois vous dire qu'avant tout, *je veux la paix;* si je fais la guerre, il faut que j'y sois forcé. Je me plais à espérer que l'empereur Napoléon voudra bien tenir compte de ma situation personnelle politique, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur. Si je déclarais la guerre en même temps que lui, il n'est pas douteux, qu'exploitant de nouveau l'idée allemande, la Prusse pourrait surexciter et soulever à son profit les populations allemandes, non pas seulement chez elle et dans l'Allemagne du Sud, mais aussi dans l'empire austro-hongrois, ce qui serait très fâcheux pour mon gouvernement.

« Mais si l'empereur Napoléon, forcé d'accepter ou de déclarer la guerre, se présentait avec ses armées dans le midi de l'Allemagne, non point en ennemi, mais en libérateur, je serais forcé de mon côté de déclarer que je fais cause commune avec lui. Aux yeux de mes peuples je ne pourrais faire autrement que de joindre mes armées aux siennes. Voilà ce que je vous prie de dire de ma part à l'empereur Napoléon ; j'espère qu'il verra, comme

moi, ma situation politique, intérieure et extérieure. »

« Je répondis à l'empereur François-Joseph qu'à mon départ de Paris je n'avais été autorisé, en aucune façon, à traiter à Vienne de la question politique dont Sa Majesté venait de parler, mais que cependant je croyais pouvoir dire que si l'empereur m'avait envoyé près de l'archiduc, après engagement pris entre lui et Son Altesse Impériale, c'est que Sa Majesté avait sans doute considéré qu'il était prudent, eu égard à la situation politique de l'Europe, de chercher à établir, dès à présent, entre les deux souverains de France et d'Austro-Hongrie, une entente qui fît que d'un côté comme de l'autre on n'eût pas à craindre d'être pris en flagrant délit de non-préparation si, sans vouloir ou sans désirer la guerre, on était tout à coup forcé de l'accepter ou de la déclarer soi-même.

« L'empereur François-Joseph dit qu'il approuvait fort un pareil motif de prudence, puis il continua la conversation sur des questions étrangères au sujet dont il venait d'être question jusque-là. En me donnant congé il m'invita à porter à Paris, près de l'empereur et de l'impératrice, l'expression de ses sentiments de bon souvenir et de sincère amitié. »

Tout commentaire serait superflu, et de cet extrait du rapport de mission du général Lebrun le lecteur tirera aisément lui-même les conclusions qu'il comporte.

Commandant Lapadre-Hargues.

A travers le Répertoire lyrique[1]

V

Le Domino noir

Paroles et musique, je vous assure que c'est charmant. Avant, pendant et après 1830, — fort longtemps après, — Scribe et Auber, ou Auber et Scribe, ou plutôt Scribe-Auber, car ils ne faisaient qu'un, publièrent, eux aussi, leurs *Contes d'Espagne et d'Italie*. Ajoutez le Portugal (voir *les Diamants de la couronne*) et bien d'autres pays encore : l'Angleterre, la Suède, l'Allemagne, l'Autriche, la Russie (Caucase compris), l'Égypte, l'Inde et la Chine même : reportez-vous à la quarantaine d'ouvrages qui forment le répertoire des deux inséparables autant qu'infatigables compères. Pendant une quarantaine d'années aussi, l'opéra-comique ne fut guère autre chose qu'un mélange de Scribe et d'Auber ; plus qu'un mélange, une combinaison, et si parfaite, qu'on finissait par ne plus savoir si les paroles n'étaient pas d'Auber et la musique de Scribe.

Aussi bien leur commune poétique n'est point si médiocre qu'elle n'ait fait les délices d'un lettré tel que J.-J. Weiss. Le spirituel critique écrivait un jour : « Au fond, pensez ce qu'il vous plaira, si je suis ma pente, il n'y a jamais eu pour moi qu'un auteur parfait : c'est Scribe, qui a marié

(1) Voir *la Revue universelle* des 15 août, 1er décembre 1925, 15 février et 15 mars 1926.

tant d'officiers de fortune avec des princesses belles comme le jour, tant de modistes avec des princes palatins, tant de comédiennes avec des ambassadeurs tout honteux de leur petit mérite, sans compter les ambassadeurs sacrifiés au premier ténor par des comédiennes désintéressées. Je ne suis pas exclusif. Je conviens que l'*Enéide* a de belles parties. Je ne dis pas qu'on ne peut pas s'enchanter de l'*Odyssée*. Mais si l'on me demande quel est le chef-d'œuvre des chefs-d'œuvre, je ne connais rien qui approche, même de loin, du merveilleux poème de Scribe où l'on voit la reine de Portugal épouser, au son des fanfares d'Auber, un jeune hidalgo sans sou ni maille, qu'elle a rencontré en voyage, un jour de pluie, abrité sous le même rocher qu'elle. »

Cela, c'est le sujet des *Diamants de la couronne*. Mais le sujet seulement. Weiss a négligé les détails, bien autrement extraordinaires. Sans doute il y a moins d'invraisemblance, un peu moins, dans *le Domino noir*. Et pourtant, tout à l'heure, nous verrons une reine encore, non plus de Portugal, mais d'Espagne, y jouer son rôle. A vrai dire, elle n'y paraît pas. Invisible et présente, elle est la déesse *ex machina* de cette machine légère, dénoue l'intrigue et marie les amoureux. Et cette fois, au lieu d'une reine imaginaire, inventée, une vraie. L'action du *Domino noir* se passe sous la Restauration. Elle est à peu près contemporaine de la pièce, qui fut jouée à l'Opéra-Comique en 1837. La reine d'Espagne était à cette époque Marie-Christine, régente pendant la minorité de sa fille Isabelle, et arrière-grand'-mère de Sa Majesté Alphonse XIII, aujourd'hui régnant. On voit assez par là quelle est, dans un de nos plus romanesques opéras-comiques, la part de l'histoire, de l'histoire d'Espagne, et de la vérité.

Le livret (plutôt que le *poème*) du *Domino noir* est maintenant introuvable, chez les libraires du moins. Reste heureusement la Bibliothèque nationale. C'est là que nous avons dû le consulter. Et la consultation ne manqua pas d'agrément. Pour les jeunes gens, qui l'ignorent sans doute, et pour les autres, qui peut-être n'en ont gardé qu'un souvenir incomplet, il n'est pas inutile de raconter l'aimable comédie.

Madrid, la nuit de Noël, au bal masqué de la cour, un jeune secrétaire d'ambassade, Horace de Massaréna, raconte à Juliano, l'un de ses amis, une aventure amoureuse. L'an

dernier, la nuit de Noël aussi, dans ce palais et pendant une fête semblable, il a rencontré la plus aimable, la plus adorable des femmes et l'a tout de suite adorée. Le masque lui cachait son visage ; mais il a deviné sous le domino noir « la tournure la plus élégante ». Sous le gant, il a pressé « la plus petite main qu'un cavalier ait jamais serrée entre les siennes... » Et dans ses propos, quelle grâce ! Quel mystère surtout ! Sans consentir à se faire connaître, à se nommer seulement, elle le connaissait, lui. Avec cela, timide, embarrassée, elle semblait inquiète. Comme sonnait minuit, une amie l'appela, et toutes deux prirent la fuite. Il put du moins les suivre jusqu'à leur voiture. En sa hâte d'y monter, elle laissa tomber son masque. Il entrevit « cette physionomie enchanteresse, ces beaux yeux noirs, ces traits si distingués... » et comme la *señora* n'avait pas d'argent pour payer la voiture, il offrit sa bourse, et sa vie. Trois jours après, il recevait une autre bourse, brodée de perles fines et contenant, avec la somme par lui prêtée, l'annonce de son avancement dans le corps diplomatique.

Pendant toute l'année il a cherché, sans arriver à la rejoindre, son inconnue, sa fée, son bon ange, dont le pouvoir secret ne cessa de le suivre et de le protéger. Et voici que ce soir, ce soir anniversaire, en domino noir, avec la même compagne, elle reparaît. A sa taille, à sa voix, à son visage un instant découvert, il la reconnaît. Mais sous le masque vite remis, elle continue de l'intriguer, de lui celer son nom, son rang et sa famille. Plus que jamais bienfaisante, elle veut, lui dit-elle, et comme Scribe dit autre part, le Scribe des *Huguenots*, elle veut « former pour *lui* un illustre lien. » Il proteste, s'indigne et passionnément se déclare. Cependant, au cours du galant entretien, minuit sonne, minuit a sonné, et la nouvelle Cendrillon, trop tard comme sa sœur et comme elle tremblante, réussit à s'échapper.

Que lui va-t-il advenir? Oh ! des choses extraordinaires, mais si plaisamment inventées et combinées avec tant d'adresse ! Apprenez d'abord, avec Horace, le nom, la condition et l'amour, sans espoir, hélas ! de la romanesque et généreuse héroïne. Pour des raisons de famille, d'État peut-être, la noble fille des Olivarès, cousine de la reine, s'il vous plaît, sœur Angèle, aujourd'hui novice au couvent des Annonciades, où dès l'enfance elle fut élevée, en doit être demain nommée abbesse. Elle n'est venue au bal cette nuit

que pour voir une dernière fois celui qu'elle aime en secret et qu'elle ne reverra plus.

Comment rentrera-t-elle avant l'aurore au couvent? Sœur Brigitte, compagne de son escapade, en avait pris les clefs et sœur Brigitte est partie sans l'attendre. Errante dans Madrid par le froid et la neige, elle sonne enfin à la porte d'un logis brillamment éclairé. C'est la demeure de Juliano qui tout à l'heure y va venir souper avec ses amis, dont Horace. Dame Jacinthe, la gouvernante, accueille la fugitive et consent à la cacher sous le nom et le costume villageois de sa nièce Inésille, soi-disant engagée pour aider au service de la table. La bande joyeuse arrive. Les grâces de l'accorte servante, son trouble à la vue d'Horace, ont tôt fait d'allumer les jeunes gens. Horace aussi l'a reconnue, son inconnue. Encore plus troublé qu'elle, — il y a de quoi, vraiment, — il redouble ses questions, ses instances. Pour s'y dérober une fois de plus elle n'a d'autre ressource que de s'enfermer dans la chambre de Jacinthe. Bientôt, n'entendant plus de bruit, elle en sort. Elle a remis son masque et son domino. Mais quelqu'un vient d'entrer, qu'elle n'attendait guère, et nous pas davantage. C'est le vieux Pérès, le portier du couvent, invité par la dame Jacinthe aux reliefs du festin. Rencontre imprévue et plus heureuse encore. Il a les clefs, lui. Saisi d'effroi devant ce fantôme noir, le diable peut-être, qui les lui réclame et le menace, il les livre en tremblant.

Voilà sœur Angèle rentrée, sans avoir été vue. Tout à l'heure, hélas! il lui faudra prononcer des vœux bien cruels à son cœur. Un jeune cavalier demande à parler à l'abbesse. C'est Horace. Elle le reçoit, voilée. Fiancé malgré lui, par les soins cachés et généreux de son bon ange, à la plus riche héritière d'Espagne, Horace est venu confier à Mme l'abbesse le secret de son mystérieux mais invincible amour. Sous le voile de la confidente un mouvement surpris, un accent échappé, qui trahit la voix si connue, il n'en faut pas plus pour affoler, oui décidément affoler le pauvre garçon. Et son égarement bientôt redouble, quand derrière la grille de la chapelle il entend cette voix, encore cette voix, chanter. Pour lui, pour elle, pour nous, il est temps que les choses s'arrangent. Un message de la reine apprend à sœur Angèle que le duc d'Olivarès, son grand-oncle, vient de mourir, lui laissant de grands biens. Afin qu'ils ne passent point en des

mains étrangères, Sa Majesté fait défense à sa cousine de devenir abbesse et lui donne Horace pour époux.

Que notre récit est long ! Comme il est pesant ! Et la musique est si vive, si légère ! Elle accompagne les plus étranges aventures de la façon la plus simple, la plus familière, et rien que ce contraste a déjà quelque chose de plaisant. Quelqu'un a dit avec finesse de l'esprit d'Auber qu'il « sait, à force de bon sens et de bonne grâce, donner à l'idéal lui-même une signification pratique et nette (1) ». Ajoutons seulement que dans cette spirituelle musique, si la grâce égale en effet le bon sens, la signification pratique y domine de beaucoup l'idéal. On connaît le mot de l'auteur du *Domino noir* lui-même sur un de ses confrères, plus idéaliste que lui : « Je l'attends quand il voudra faire chanter des chaises et des fauteuils. » Auber n'a presque jamais voulu davantage. Pendant près d'un demi-siècle, il a tenu cette gageure, et il l'a gagnée, de faire chanter, à la faveur et comme sous le masque d'histoires extraordinaires, l'ordinaire, le matériel, le ménage ou le mobilier de la vie. Telle est « la signification pratique et nette » de son art, voilà ce qu'on en peut nommer le réalisme, à la condition d'atténuer le terme et surtout de n'y sous-entendre aucune grossièreté. Rien n'est à la fois plus contraire et plus conforme que le *Domino noir* à certaine réalité moyenne et, pour ainsi parler, courante. En ce sujet, pris ou « situé » dans la vie et dans le monde contemporain, si l'intrigue est invraisemblable autant que divertissante, les épisodes ou les péripéties : un bal masqué, un réveillon de jeunes gens, une scène de couvent, n'ont rien de rare. Tout en étant les héros ou plutôt les jouets d'événements, de hasards singuliers, les personnages tiennent entre eux les propos les plus ordinaires et les plus familiers. Auber n'a pas été sans doute le créateur de la conversation musicale. C'est assez pour sa gloire qu'il en soit un des maîtres et qu'il en ait laissé le modèle achevé dans le premier acte du *Domino noir*, petit chef-d'œuvre de naturel et d'aisance, de légère, superficielle, mais fine et spirituelle vérité.

Déjà dans l'ouverture, (première partie surtout), il y a bien de l'esprit ; de l'esprit rossinien, avec moins de puissance et d'ampleur ; un filet de gaieté plus qu'un torrent

(1) Comte Delaborde (Éloge d'Auber).

de joie. Mais quel entrain, quel « allant » donnent à tout le morceau, dès le départ, ces accords tout de suite frappés, jetés comme un appel à de faciles plaisirs ! Ici, de même que parfois chez Rossini (ouverture du *Barbier*, de la *Gazza ladra*), les deux modes, majeur et mineur, s'entrelacent, le second mêlant d'abord à la franchise, à l'éclat du rythme, puis à la volubilité du débit musical un soupçon non pas certes de mélancolie, mais d'une sensibilité furtive et qui, tout à l'heure, en plus d'un passage, se trahira. Nous avons dans la première scène un charmant exemplaire de la causerie musicale, dialogue mélodique et vocal élégamment posé sur un orchestre qui, lui-même, chante, s'amuse et rit. « Des chaises et des fauteuils. » Même un canapé, sur lequel Horace feint de dormir et de rêver tout bas à son inconnue. Sa voix et celles des deux jeunes personnes forment un aimable et spirituel concert. Tantôt les deux voix féminines piquent de notes vives l'alerte symphonie de l'orchestre ; tantôt, par exemple à ces mots : *O douce soirée, moment enchanteur*, toutes trois se laissent aller ensemble à l'effusion gentiment lyrique d'un sentiment discret. Ainsi par un jeu charmant une musique de scène, d'action et de mouvement alterne avec la vraie, la pure musique.

« Un grand musicien, » a dit Wagner de l'auteur de la *Muette*, de la *Muette* seulement. Celui du *Domino noir* est quelquefois un musicien délicieux. Sans jamais hausser le ton, ni l'abaisser, il parle le langage le plus juste, et il le chante. Lisez au moins, lisez, puisqu'on ne peut plus l'entendre, cette phrase de la timide Angèle contemplant à la dérobée Horace endormi :

Nul sentiment coupable en ces lieux ne m'attire
Et pourtant y rester est mal, je le sens bien.

Rappelez-vous ensuite, ou rappelez à vous — de plus haut — un autre aveu de faiblesse féminine : « *J'ai tort*, » reconnaît, elle aussi, la Marguerite de Gounod,

J'ai tort de rester
Pour vous écouter.
Je le sens, j'ai tort,
Et pourtant j'écoute.

Écoutez vous-même. La musique, sinon la poésie, est assurément d'un ordre supérieur. Mais dans l'ordre moyen,

tempéré, que la musique d'Auber a choisi et dont elle se contente, une sensibilité légère se mêle à l'esprit de finesse et n'est pas loin de l'attendrir.

En dépit du proverbe, comparaison est quelquefois raison. Croyons-en d'autres rapports. Les duos d'Horace et d'Angèle dans le *Domino noir;* dans la *Dame blanche*, l'unique duo de Julien d'Avenel et de miss Anna, le duo « de la main », comme on l'appelle, sont à peu près du même genre. Pourtant à quelque chose près, ne fût-ce, au cours de celui-ci, que ces mots : *Tu me promets, tu me promets qu'elle viendra*, où jaillit au cours d'une rencontre, elle aussi romanesque, l'accent passionné de la vie et de la vérité. Un masque dérobe le visage d'Angèle, celui d'Anna se cache sous un voile. C'est toute la différence de l'intrigue à la poésie, de la musique d'Auber à celle de Boieldieu. Elle serait sensible encore entre deux figures de second plan : dame Jacinthe, du *Domino noir* et, dans la *Dame blanche*, dame Marguerite. L'une et l'autre, au commencement du second acte, chante sa chanson. Quelle musique et quelle musique ! Là-bas, une enveloppante mélancolie ; dans la mélodie et dans l'orchestre, une douceur attendrissante. Ici la précision, la verve et l'élégance, mais la sécheresse aussi de notes piquées et piquantes. Au lieu d'un château de légende, un appartement de garçon ; la jeune gouvernante à la place de la vieille domestique, de la vieille « bonne » ; le bruit des clefs après la plainte des fuseaux. Et ces deux figures de femme, l'une en Écosse, l'autre en Espagne, chacune à sa façon, rendent un bien aimable témoignage à l'ancienne musique de chez nous.

Musique de vaudeville par moments et qui pourrait accompagner aussi bien que l'arrivée de Juliano et de ses invités, l'entrée au restaurant, dans l'immortelle *Cagnotte*, de toute la société de la Ferté-sous-Jouarre. Pourtant, ici même, entre les reprises du refrain se glissent de spirituels ou gracieux intermèdes. Les agaceries des jeunes gens à la servante supposée, ses réponses, tout cela petite musique, mais d'un musicien habile, qui ne veut que nous amuser autant que lui-même il s'amuse. Aussi bien, nous ne prétendons rien davantage. Assurément — pour ne parler que de couleur locale — l'« Aragonaise », que chante la fausse Inésille, est d'un « espagnolisme » ingénu. Mais cette ingénuité même nous désarme et nous divertit. Sans compter qu'un grain d'ironie s'y mêle ou s'y cache peut-être. Avec un Auber, un Rossini, on ne sait

jamais. Ce ne sont point gens, comme on dit, à « n'y point entendre malice ». Malicieuse est l'imitation du style d'église dans les couplets assez plaisamment cafards de Pérès, le portier sacristain. Par la prestesse, la volubilité, sinon par l'abondance et la force, le finale qui suit est de style assez rossinien. Facile d'abord, puis vulgaire, la musique y circule, y tourbillonne ; musique d'intrigue surtout, presque seulement, comme la comédie qu'elle ne se contente pas d'accompagner, mais qu'elle accélère et qu'elle excite. Nous disons « presque seulement » d'intrigue. Il arrive en effet qu'ici même, au cours de ce *moto perpetuo*, une phrase d'Angèle ou d'Horace s'arrête un moment, nous arrête avec elle, comme en un coin d'ombre, sinon de mystère, et nous invite à sourire, presque à rêver.

Elle s'achève, cette pièce d'intrigue, sur un tableau de mœurs, et charmant. La scène est le matin, dans le parloir du couvent des Annonciades. Heureusement rentrée la première, sœur Brigitte nous fait d'abord, en deux couplets, un croquis gentiment ironique de la vie couventuelle : musique pleine d'onction et de componction, à chanter *cum grano salis*, le sourire aux lèvres, les yeux baissés et les mains cachées dans les manches. Sœur Angèle rentre à son tour, mais non pas sans encombre. Le récit de sa triple aventure, avec le guet, avec un voleur, avec un étudiant, est mené d'un tel train, qu'on aimerait de voir et d'entendre comment une chanteuse et diseuse d'aujourd'hui saurait en articuler chaque mot, chaque syllabe. Tout l'agrément de la chose est fait de la rapidité, de la fluidité du débit, d'une pluie, d'une grêle de notes qui bondissent et rebondissent comme autant de petites balles sonores.

Dans le chœur des religieuses le même effet de vitesse et de continuité, non seulement se reproduit, mais s'accroît encore. Pas un arrêt, pas un repos, fût-ce d'une demi-mesure, d'un « temps », ou d'un « soupir ». La musique a rarement obligé la parole française à tant d'agilité. Ce chœur succède à l'air d'Angèle comme un *scherzo* suivrait un *scherzetto*, sur un autre rythme, mais aussi vif, aussi brillant. Il pétille d'esprit, ce caquet féminin deux fois, étant de femmes et de nonnes ; esprit de curiosité, de malice et de médisance, à l'affût d'un secret et désireux de surprendre en faute l'abbesse future et jalousée. Celle-ci tarde à paraître, mais elle paraît enfin, et de sa voix la plus câline, la plus pateline, invite

ses « chères sœurs » à la suivre à la chapelle. Oh ! la plaisante musique, railleuse avec finesse, mais avec indulgence, complaisance même ; tableau de couvent dans le genre de ceux qu'a tracés La Fontaine en ses contes, moins la polissonnerie et la gravelure ; enfin un petit chef-d'œuvre français, mais non gaulois.

Habitués de l'Opéra-Comique et du séminaire Saint-Sulpice, auditeurs émus de *Manon*, vous pourriez encore vous plaire au couvent des Annonciades. On y parle sans doute un langage moins passionné. Mais avec bien de l'esprit on y a même de la sensibilité. Le cantique d'Angèle derrière la clôture a de quoi vous toucher. Déjà le grave prélude où l'âme de plus en plus troublée d'Horace cherche enfin à trouver la paix et l'implore, ce prélude est une excellente pièce d'orgue, écrite avec une pureté classique. L'auteur de l'admirable prière de *la Muette*, le futur maître de la chapelle des Tuileries, se montre en toute cette scène un musicien vraiment, tendrement religieux. Il l'est, un peu d'avance, à la façon d'un maître que peut-être vous n'attendez pas ici : Gounod, et le Gounod aussi d'un cantique fameux. Cantique de première communion, et bien français, *Le ciel a visité la terre* est l'un des chefs-d'œuvre d'un genre qui fut nôtre et qu'il serait injuste de dédaigner ou d'oublier tout entier. Le cantique d'Angèle est de la même race, de la même famille. Il ne respire pas moins l'innocence, la piété, la ferveur. Chantez-les tous deux l'un après l'autre et leur ressemblance, leur parenté vous apparaîtra. *Heureux qui ne respire que pour suivre ta loi.* Dans la prière d'Angèle, autant que la douceur voilée de la mélodie, vous en admirerez l'ampleur, et non seulement comme elle se développe, mais comme elle s'élève, et quel accent enfin, au sommet de chaque strophe, l'illumine, l'échauffe et n'est pas loin de nous émouvoir.

Un excellent biographe d'Auber écrit hardiment : « Ne subsisterait-il que le *Domino noir*, il faudrait néanmoins crier : ô merveille ! et proclamer son auteur un grand homme (1). » Avec notre regretté confrère et ami Charles Malherbe, fût-ce avec Wagner, qui, nous le savons, jeta le même cri, c'est peut-être crier un peu trop fort. Je préfère

(1) Charles Malherbe : *Auber* (collection des *Musiciens célèbres*, Paris, chez Laurens.)

le jugement prononcé *mezza voce* sur un des derniers opéras d'Auber par un critique d'autrefois : « Pour remporter ce succès avec une œuvre si élégante et si claire, il a fallu un très grand talent et un très grand bonheur, car aujourd'hui, par la pédanterie qui court, par les doctrines absurdes qu'on voudrait accréditer, par l'ignorance et l'outrecuidance de quelques prétendus savants, la clarté, la grâce, et l'esprit sont un obstacle plutôt qu'un avantage... Le beau mérite que de comprendre et d'admirer ce que tout le monde admire et comprend ! »

Et Sainte-Beuve, après avoir cité ces paroles de Fiorentino, ajoutait pour son propre compte : « J'insiste sur ce travers de notre goût, sur cette gloriole de notre esprit. Que ceux qui arrivent à conquérir et à admirer ces fortes choses à la sueur de leur front en aient la satisfaction et l'orgueil, je ne trouve rien de mieux ; mais que des esprits médiocres et moyens se donnent les airs d'aimer et de préférer par choix ce qu'ils n'eussent jamais eu l'idée de toucher et d'effleurer en d'autres temps, voilà ce qui me fait sourire (1). »

Si vous le voulez bien, notre analyse du *Domino noir* trouvera sa conclusion, ou sa moralité, dans le jugement de Fiorentino et dans le sourire de Sainte-Beuve.

Camille Bellaigue.

(1) *Causeries du lundi*, t. XV, article sur Parny.

Le déclin du Bolchevisme dans le monde

Au sortir de la Grande Guerre, les espoirs bolcheviks avaient paru illimités : bientôt se produirait la transformation universelle. A de certains moments, l'enjeu sembla se réaliser ; en septembre 1920, une occasion s'était présentée en Italie ; puis, en Allemagne, au mois de mars 1921 et en octobre 1923. Mais ces chances fragiles furent vite balayées. Et depuis, le désenchantement est venu, le mirage du bouleversement social s'en est allé, et des divisions intestines séparent les frères d'armes. L'Américain Max Eastman a écrit son *Since Lenine died;* un noyau d'exclus français a fondé la *Révolution prolétarienne.* D'autre part, *de nombreux indices patents attestent la décadence bolchevique,* malgré l'extrême rareté de la documentation officielle fournie aujourd'hui par les chefs de ce mouvement mondial.

Or, les mécontents nous disent, d'un commun accord, que le bolchevisme se meurt.

C'est à voir. Les faits semblent parler pour eux. Examinons ces faits.

I

La forte personnalité, l'autorité incontestée de Lénine avait maintenu étroitement unis les chefs et les troupes de la horde bolchevique. C'est à l'automne de 1922 que

la paralysie générale le marqua de ses premiers symptômes ; jusqu'en mars de l'année suivante, il continua de guider son parti et la Russie des Soviets. Alors la nuit, la sombre nuit commença de recouvrir son intelligence, et l'ataxie de gagner le régime soviétique.

Le premier soubresaut mortel secoua les Soviets en octobre 1923. Certes, la révolte des marins de Cronstadt, les avancées terribles de Youdenitch, de Koltchak et de Denikine avaient mis le léninisme à deux doigts du néant ; mais, en octobre 1923, le vaisseau soviétique toucha le roc ; une résistance nouvelle apparaissait, qui se révéla insurmontable. Les progrès du bolchevisme hors de Russie seront désormais arrêtés, *à moins que l'Asie ne lui offre un refuge.*

Que s'était-il donc passé? Parce qu'ils étaient ou se croyaient les maîtres du gouvernement de Thuringe et de Saxe, les communistes allemands, stylés par Radek, avaient cru s'emparer du pouvoir. Zinoviev, président du *Komintern*, criait alors sa folle espérance :

On verra bientôt que, pour le monde comme pour l'Allemagne, l'automne 1923 marque un tournant. De ses mains frémissantes, le prolétariat allemand tourne la page la plus importante du livre de l'histoire de la classe ouvrière. Un glas sonne. Un nouveau chapitre de la révolution mondiale s'ouvre.

Le 21 octobre, social-démocrates et communistes étaient réunis à Chemnitz pour régler les derniers préparatifs ; l'audace semblait belle, mais on ne put s'entendre. Et le général Muller eut raison de ces révoltés en puissance. Zinoviev s'était abusé : c'était le glas du bolchevisme allemand, donc européen, qui avait sonné.

Puis Lénine étant décidément hors de cause (il mourut le 21 janvier 1924), *on se divisa.* La crise, prévue par Lénine dans son testament, éclata.

Voici comment elle se produisit :

En septembre 1923, les dirigeants bolcheviks avaient été choqués par l'écart disproportionné — Trotsky comparait cela à l'ouverture de *ciseaux* — qui sévissait entre les prix des produits agricoles et ceux des objets manufacturés, écart qui empêchait le paysan d'acheter ; une commission spéciale fut nommée pour y remédier. Dans un mémoire du 8 octobre, Trotsky avait présenté un plan

de *Démocratie ouvrière*, favorable à ce qu'il appelait le « cours nouveau » : l'appareil bureaucratique du parti devait faire place à un large courant vivificateur venu des masses profondes du parti. Le 15 octobre, quarante-six camarades en vue, dont Piatakov, Préobrajensky, Sapronov, etc., se prononçaient pour le cours nouveau. Le 5 décembre le Comité central décidait à l'unanimité l'application effective de la *Démocratie ouvrière*. Il importait d'agir vite, deux associations secrètes ayant été découvertes à l'intérieur du parti : le *Groupe ouvrier*, de tendance menchevique, la *Vérité ouvrière*, anarcho-syndicaliste.

Toutes les cellules du parti discutèrent fiévreusement la question nouvelle, la *Pravda* n'étudiait plus qu'elle. L'orage se préparait. La bureaucratie officielle tiendrait bientôt sa vengeance.

Tombé malade au début de novembre 1923, relégué au Caucase, Trotsky écrivit à son rayon de Moscou, le 8 décembre, une lettre qui « mit le feu aux poudres ». Arrêtons-nous-y, car elle nous permettra de juger de l'état inchangé, donc présent, du soviétisme.

Trotsky pose d'abord ces principes :

> Le parti doit subordonner son propre appareil [bureaucratique], sans cesser d'être une organisation centralisée... La démocratie et le centralisme sont deux faces de l'organisation du parti. Il s'agit de les accorder de la façon la plus juste, c'est-à-dire correspondant le mieux à la situation.

Puis, après avoir montré que la question n'est pas d'ordre pédagogique, c'est-à-dire ne dépend pas de l'éducation des masses, mais d'ordre politique et se référant à la vie du parti, Trotsky ajoute :

> Notre parti est un parti. Nous pouvons présenter des exigences rigoureuses à ceux qui veulent y entrer et y rester ; mais, une fois qu'on en est membre, on participe, par là même, à toute son action. *Le bureaucratisme tue l'initiative* et entrave ainsi l'élévation du niveau général du parti. C'est là son défaut capital. Comme l'appareil est constitué inévitablement par les camarades les plus expérimentés et les plus méritoires, c'est sur la formation politique des jeunes générations communistes que le bureaucratisme a sa répercussion la plus fâcheuse. Aussi est-ce *la jeunesse, baromètre sûr du parti,*

qui réagit le plus vigoureusement contre le bureaucratisme de notre organisation.

Ainsi Trotsky opposait brutalement la jeunesse à la *vieille garde*, gardienne des traditions du parti sans doute, mais qui, isolée des générations montantes, risquait de s'anémier et de se cristalliser.

L'histoire, continuait-il, nous offre plus d'un cas de *dégénérescence* de ce genre. Prenons l'exemple le plus récent et le plus frappant : celui des chefs des partis de la IIe Internationale. Wilhelm Liebknecht, Bebel, Singer, Victor Adler, Kautsky, Bernstein, Lafargue, Guesde, étaient les disciples directs de Marx et d'Engels. Pourtant, dans l'atmosphère du parlementarisme et sous l'influence du développement automatique de l'appareil du parti et de l'appareil syndical, ces leaders, totalement ou partiellement, tournèrent à l'opportunisme. A la veille de la guerre, le formidable appareil de la social-démocratie, couvert de l'autorité de l'ancienne génération, était devenu le frein le plus puissant à la progression révolutionnaire.

On voit donc en quoi consistait le grief de Trotsky : le parti n'était plus maître chez lui ; le commandement des secrétaires se substituait à la direction par le parti lui-même ; *la nomination par en haut devenait la règle*, le parti tendait par conséquent à se momifier, tandis que les secrétaires, jouant à l'autocratisme, ne dépendaient plus des organisations locales.

La *Pravda* avait retardé de quatre jours la publication de cette lettre.

Le 15 décembre, Zinoviev et Staline ouvraient les hostilités contre lui.

Le 17 janvier 1925, le Comité central, ainsi que la Commission centrale de contrôle du parti, prenaient position à la quasi-unanimité, contre le « trotskysme ». Mais, auparavant, Trotsky avait dû comparaître devant le treizième Congrès du parti (mai 1924). « Accueilli par une tempête d'applaudissements », Trotsky y déclara, le 24 mai, que nul n'a jamais raison contre le parti, parce qu'il est « l'unique instrument donné par l'histoire au prolétariat pour lui permettre d'atteindre ses objectifs principaux ».

La quatorzième Conférence du parti communiste russe le nommait, en avril 1925, vice-grand-maître de la Vie économique de l'Union des républiques soviétiques.

Trotsky était bien vengé des excitations antitrotskystes.

* * *

Mais pourquoi donc ces dissensions intestines, que le prestige de Lénine avait écartées, divisent-elles aujourd'hui le parti communiste au pouvoir en Russie? Comme toutes les choses humaines, le soviétisme triomphant subit le poids de l'âge : il vieillit, il a perdu sa vigueur première, la période de croissance traversée par l'Internationale communiste est close. Une autre phase est ouverte : *la décrépitude commence.*

La déchéance pour ainsi dire physique étalée sous nos yeux, les scissions et les crises, les pertes d'hommes et les dislocations organiques, ne sont pas l'élément principal du problème. *C'est surtout la déchéance intellectuelle et morale de notre mouvement qui est grave. Le prestige d'après-guerre du communisme n'est plus qu'un souvenir.* La bourgeoisie se rit de nous et la social-démocratie, partout en progrès, ne nous craint plus. *L'immense majorité de la classe ouvrière voit dans les communistes des incapables*, des irresponsables, des brouillons, des aventuriers, — dans le meilleur cas, des utopistes déraisonnables.

Voilà ce que Souvarine (qui fut un pur entre les purs) écrivait le 30 octobre dernier.

Un autre portait ces sentences réfrigérantes que rien dans les faits ne semble démentir :

Le communisme est gravement malade, je le vois bien. Le communisme, c'est le socialisme d'une époque héroïque, c'est le socialisme de combat dans une période de crise générale du capitalisme... La masse ouvrière s'en va. L'Internationale [communiste] a cessé d'être un centre d'attraction.

Il y a une chose plus grave encore : *c'est notre terrible crise spirituelle. On a cessé de penser : on se répète.* On ne trouve pas l'interprétation exacte des événements actuels. On ne voit pas le chemin à suivre...

La raison de cette décrépitude croissante, Zinoviev la disait à Petrograd le 15 décembre 1923 : ce sont les dix-huit mille secrétaires du parti qui l'anémient et lui ôtent toute vie. Max Eastman insiste :

Actuellement, le contrôle entier de la richesse et de la productivité industrielle d'un sixième de la surface de la terre se trouve entre les mains d'environ dix-huit mille fonctionnaires du parti communiste russe.

Parlons concrètement. L'U. R. S. S. est gouvernée par dix-huit mille fonctionnaires *autocrates* : ils constituent ce qu'on nomme *l'appareil* du parti, de quelque cinq cent mille membres, qui, seul, possède *le monopole de la légalité* ; or, « c'est l'appareil qui fait l'opinion, et l'appareil est complètement subordonné au Comité central », ou plutôt au *Politburo* (de sept membres) qui décide de tout, souverainement.

Mais le *Politburo* lui-même était alors dominé par la trinité (troïka) : Staline, Zinoviev, Kamenev. Dès que s'affirma le déclin de Lénine, la troïka accrut et imposa sa prépondérance. Le vrai maître de la Russie au dedans devint Staline, comme le propulseur du mouvement bolchevik au dehors fut Zinoviev.

Déjà, du vivant de Lénine, Staline avait osé s'opposer à lui. Comme Lénine malade, appuyé par Trotsky, avait demandé par une lettre instante que le commissariat de l'inspection ouvrière et paysanne présidé par Staline fût réorganisé, celui-ci s'y opposa, et un certain Kouibychev proposa que, pour tromper Lénine, on tirât à son intention un numéro unique de la *Pravda*, où figurerait son article, article que tout le reste de la Russie ignorerait, par conséquent. L'ingénieux Kouibychev est aujourd'hui commissaire du peuple à ladite inspection. Voilà ce que fit Staline, dont Lénine avait dit dans son testament : « Je pense que l'*impulsivité* inconsidérée et bureaucratique de Staline a eu des conséquences fatales. » Aujourd'hui, Staline commande en maître à toute la Russie, par son appareil bureaucratique.

Ce n'était pas la peine assurément de faire une révolution pour garder le même *tchin*, le même esprit bureaucratique, en changeant seulement les noms.

Zinoviev le savait bien, qui disait à Léningrad, dans son fameux rapport du 15 décembre 1923 :

> Lénine, en critiquant avec une extrême sévérité notre appareil d'État, fit ressortir que cet appareil n'était, au moins partiellement, *que survivance de la vieille bureaucratie tsariste*, et que nous ne savions pas le transformer pour en faire notre instrument (1).

Or, on conçoit facilement qu'une semblable organisation ne puisse être efficacement dirigée que par une seule tête.

(1) Cf. *Bulletin communiste*, 22 février 1924, p. 227.

Zinoviev avait exigé l'expulsion de Trotsky ; elle lui fut refusée par Staline. Béraud a tort de voir, dans la querelle du trotskysme, une simple rixe politique entre Juifs, « une mêlée de synagogue ». La lutte était plus sérieuse. Elle devait reprendre entre Zinoviev et Staline précisément, à la prochaine occasion. L'un des deux seulement devait conduire la machinerie de l'État.

Cette occasion arriva lors du quatorzième Congrès du parti communiste russe, qui s'ouvrit à Moscou le 20 décembre 1925. Toute la délégation du Soviet de Léningrad (dont Zinoviev était le président) passa dans l'opposition. On abandonne la Révolution mondiale, objecta celui-ci ; on a tout cédé au nepman et au koulak, au nouveau capitaliste et au paysan riche. Il importe de réagir au plus tôt.

Quoique défendu par Kroupskaïa, veuve de Lénine, et Kamenev, Zinoviev fut battu par 559 voix contre 65. Le pur démagogue partisan des coups de force téméraires, des *putsches*, était vaincu par l'ancien comptable géorgien Djougachvili, dit Staline, un volontaire têtu, un des rares militants bolcheviks qui ne parlent aucune langue étrangère. Ce dernier profita de sa victoire pour « limoger » plusieurs membres du *Sovnarkom* (Soviet des commissaires du peuple). Kouibychev devint adjoint de Rykov, — successeur de Lénine ; Kamenev, beau-frère de Trotsky, fut exclu, en attendant d'être remplacé (le 7 mai 1926) par l'ancien serrurier Ouklavov comme président du Soviet de Moscou. Semblable malheur arrivait à Zinoviev, à Léningrad, en mars.

Staline restait donc maître absolu à l'intérieur, et Zinoviev à l'extérieur, comme président de l'Internationale communiste ou *Komintern*.

* * *

Puisqu'il y a ainsi lutte de tendances, il faut donc croire que tout ne va pas pour le mieux dans la Russie des Soviets. Staline a dit : « L'alliance de l'envolée révolutionnaire russe avec l'esprit pratique américain, telle est l'essence du léninisme pratique. »

Son but tenace est de faire de l'U. R. S. S. un pays économique *indépendant*, se suffisant pleinement à lui-même. Certes, une contrée aussi riche et immense devrait y réussir, et Lénine l'avait exigé. Il est de mode aujourd'hui, chez les bolcheviks, de célébrer leurs efforts au point de vue écono-

mique. En décembre 1925, Rakowsky, arrivant à Paris, vantait la stabilité parfaite de son pays. « Camarades, disait Djerjinski, président du Conseil suprême de l'économie soviétique, lors de la séance plénière du 9 février, l'exercice 1925-1926 marque l'avènement de la période finale du travail de reconstruction de notre industrie. » Pour la première fois, le développement commercial avec le monde capitaliste est satisfaisant, déclara Staline au quatorzième Congrès ; agriculture et industrie arrivent à réaliser 71 p. 100 de la production d'avant guerre, et l'industrie privée ne représente que 24 pour 100 de l'industrie totale.

Toutefois, le tchervonetz n'a aucune fixité, les ouvriers communistes se demandent si vraiment les usines « nationalisées » sont *leurs* usines, puisque, selon Kamenev, « les rapports réciproques des hommes, l'organisation du travail, les formes des salaires, le travail pour le marché *ne représentent aucun élément d'une économie socialiste développée* ». Or, ce qui est vraiment extraordinaire, c'est que nul des chefs et des militants bolcheviks ne croient à la possibilité du communisme, puisqu'un interrupteur lança à Kamenev cet aveu significatif : « Vous avez découvert l'Amérique ! ».

Cela est tellement vrai, que Boukharine, un croyant cependant, a repris le mot de Guizot : *Enrichissez-vous!* Aussi, le « néo-communisme » a-t-il rétabli l'héritage et le monopole de la vodka, cette « antique industrie de corruption du peuple », prononce Eastman.

Le communisme est inexistant en Russie, et rien n'y est changé depuis le tsarisme, sauf des étiquettes extérieures. Qu'on en juge par cet aveu récent de Boukharine :

> Le paysan pauvre dispose d'une certaine superficie de terre, selon la loi ; mais il n'a pas d'outillage, pas de chevaux, il ne peut pas labourer sa terre. Le koulak désirait prendre en fermage ce qui appartient au paysan pauvre, mais le fermage était défendu. Il s'ensuivit que le paysan pauvre, qui, malgré le danger de violer la loi, voulait gagner quelque chose, louait quand même sa terre au koulak ; ce dernier en profitait et lui payait un loyer moindre qu'il l'aurait fait si cette opération eût été permise et protégée par la loi (1).

Mirifique exemple ! Nul ne viole les lois naturelles impunément. Il est « beau », idéologiquement, de donner la terre

(1) *Cahiers du bolchevisme*, 11 mars 1926, p. 669.

au paysan. Mais que peut-il faire d'une terre *nue?* Lui donne-t-elle à manger? « Si vous ne pouvez pas me donner un morceau de pain, lui fait dire aujourd'hui Boukharine, je voudrais le gagner, même chez le plus abject koulak. » C'est la voix de la faim... et du bon sens.

Ne parlons donc pas de communisme. Mais les meneurs sont devenus, là-bas, « parmi les gens les plus riches de l'ancien monde », affirme le colonel Rézanof. Que leur importe donc la misère d'un peuple qui fut gai et ne l'est plus? Le bulgare Todoroff, dans ses *Impressions de Russie*, a écrit : « *Le village russe retombe dans la barbarie de la production primitive*, et le chômage sévit dans les villes... *Au-dessus de tout, une hypocrisie sans égale* » (1). La Russie est actuellement une immense maison de fous, *sum-dom*, affirme le Scandinave socialisant Olaf Brock. Mais un vaste réseau radiotéléphonique y répand partout la parole des chefs soviétiques.....

Inconnu au dedans, le communisme ne régit pas davantage les relations des Soviets avec l'étranger. N'ayant pu nationaliser les banques et les usines, ils exproprient aujourd'hui leur or et leur manganèse : ce qui est bien la meilleure preuve de la *faillite économique du bolchevisme.* L'ingénieur Robert Louzon, communiste dissident, écrit en effet :

> Les vieux gisements aurifères de l'Oural et de l'Iénisséi, dès avant la guerre, étaient presque totalement épuisés. Il ne restait plus que ceux de la Léna, dans la Sibérie tout à fait orientale. L'or de la Sibérie, en fait, aujourd'hui, c'est uniquement l'or de la Léna. *Concéder l'or de la Léna, c'est donc concéder l'or russe.* D'après Sverdlov, la *Léna Goldfields*, quand elle sera en pleine marche, occupera quarante-quatre mille ouvriers...
>
> En même temps que l'or de Sibérie était ainsi livré au capital anglais, le manganèse du Caucase était livré à Harriman, roi des chemins de fer américains. La Russie est un grand producteur d'un métal indispensable à la métallurgie moderne, le manganèse. Avant guerre, son gisement de Tchiaturi, en Géorgie, était le plus grand fournisseur du monde en manganèse. C'est ce gisement qui vient d'être concédé à Harriman, qui y occupera une vingtaine de mille d'ouvriers.
>
> L'énormité de ces deux concessions, l'introduction en plein cœur

(1) Cité par Émile Kahn (*Volonté*, 19 décembre 1925).

de l'U. R. S. S. de puissances capitalistes aussi formidables que la *Léna Goldfields* et Harriman, constituent un formidable danger, sur lequel il est presque inutile d'insister, tant il est évident. Le pouvoir politique n'est rien, s'il n'a derrière lui la puissance économique... *Celui qui est le maître de la production est le maître de la vie et, par suite, en tout, le maître.* L'État, quels que soient ceux qui sont à sa tête, quelle que soit l'étiquette dont il se pare, n'est que le fondé de pouvoir des maîtres de la production. *Si le prolétariat est maître de la production, l'État est un État prolétarien; si le capital est le maître de la production, l'État est un État capitaliste* (1).

Iapolski ayant contesté les conclusions de Louzon, celui-ci les maintient intégralement. Non seulement l'or est abandonné, mais le charbon du bassin de Kouznetzk, un des plus puissants du monde, puisqu'il mesure 300 kilomètres sur 100. Or, il s'agit d'*industries-clefs*, par la cession desquelles le soviétisme enchaîne sa liberté et son avenir.

Il y a plus, poursuit Louzon, toute l'œuvre économique de Lénine se trouve compromise. La Nep avait été provoquée par la révolte de Cronstadt, qui signifiait un profond mécontentement chez les paysans. Lénine avait dû faire appel au capital étranger, mais à deux conditions intransgressibles : n'utiliser les concessions que pour des gisements inexploités, n'admettre aucun tribunal d'arbitrage étranger. Or, ces deux conditions sont aujourd'hui lettre morte ; et quant à la seconde, voici les résultats de son abandon : « L'U. R. S. S., État du prolétariat, se met, vis-à-vis de ses concessionnaires, *dans la situation d'un Etat soumis au régime des capitulations* (2). »

Restons-en là et concluons. Il ne valait pas la peine de tuer un tsar, de révolutionner la sixième partie du monde habité, pour aboutir à un aussi piteux échec, à un avortement aussi colossal.

II

Le fléchissement grave que nous signalons en Russie, le communisme l'a ressenti partout. La *Pravda* du 21 mars 1925

(1) *Révolution prolétarienne*, septembre 1925, p. 27 ; novembre, p. 28.

(2) *Révolution prolétarienne*, avril 1926, p. 22. Inutile d'insister sur le succès très relatif des concessions actuelles.

a dû noter qu'après le cinquième Congrès (de 1924) « il s'est formé une nouvelle situation », causée surtout, disait-elle, par « l'absence d'une situation révolutionnaire immédiate en Europe centrale ». Le foyer d'incendie sur lequel on avait compté, s'était éteint, ainsi que nous l'avons montré.

Passons donc en revue les indices de cette déchéance universelle et *irrémédiable*.

Dans les *Balkans*, où longtemps les chefs bolcheviks caressèrent l'espoir de fonder une fédération des républiques ouvrières et paysannes, si les communistes ont eu récemment la majorité aux élections municipales de Salonique, ville essentiellement juive, par contre, *le parti bulgare est virtuellement exterminé*. Kabaktchief a été condamné à douze ans de prison, ainsi que le contumace Kolarov. Plus de mille communistes ont été assassinés.

Le parti *esthonien* a subi un sort presque identique. Le parti *polonais* n'a pas beaucoup plus de vigueur, les chefs véritables s'étant vu assigner Moscou ou Bakou comme résidence obligatoire : Proukpniak, Brandt, Varski, Valetsky. Le parti *suédois*, comme le *norvégien*, s'est scindé, Höglund étant retourné à la social-démocratie. Ici encore, ceux qui vinrent les premiers au bolchevisme, alors qu'il se faisait entendre pour la première fois à Zimmerwald, s'en sont allés.

En Tchéco-Slovaquie, où les troupes communistes furent, à certains moments, estimées à 400 000 adhérents, la bolchevisation a produit des ravages : plus de quarante mille seraient déjà partis, d'après l'ex-secrétaire Zapotocky. C'est l'affaire Trotsky qui fut le brandon de discorde, Kreibich, le féal de Radek, étant, contre Sméral, trotskyste décidé. La scission fut difficilement évitée après l'expulsion de Bubnik. Aux élections du 15 novembre dernier, les communistes ont obtenu 42 députés sur 243, autant que les social-démocrates, soit le septième des voix.

En Autriche, le groupe communiste est tombé de 20 000 à 4 000 membres, et la *Rote Fahne* de Vienne, de 15 000 exemplaires, en 1922, à 3 000, bien que Bela Kun y ait semé l'argent et expédié des mandataires à profusion. Le parti faillit y « agoniser sous des millions de couronnes » (1).

En Italie, même tentative de scission contre l'ingénieur

(1) *Révolution prolétarienne*, août 1925, p. 24.

napolitain Amadeo Bordiga. Les partis *belge* et *espagnol* n'eurent jamais une grande influence, quoique l'attraction communiste grandisse en Belgique.

Depuis longtemps déjà, les *shop stewards*, les *worker's committees*, qui furent, pour les *trade-unions* une menace sérieuse et « avaient donné à Lénine une grande espérance, ont disparu » (1).

Gallagher a dit à Moscou que la section anglaise se trouvait dans des conditions « exceptionnellement favorables à la création d'un parti communiste de masse ». Or, le bolchevisme anglais a produit ce résultat unique : alors que le Congrès du *Labour Party* à Liverpool s'éloignait du bolchevisme, celui des *Trade-Unions* à Scarborough s'en est rapproché, à tel point que « l'unité qui a existé entre l'aile industrielle et l'aile politique du mouvement depuis que le *Trade-Union Congress* forme le *Labour Party*, il y a vingt-cinq ans, a été brisée », remarque le *Manchester Guardian*.

On l'a bien vu, lors de la grève générale de mai. Manonilski avait prétendu que le parti communiste, avec ses cinq mille ou sept mille membres (dont 65 pour 100 jouissent d'une solide aisance), dirigeait « environ un million d'ouvriers dans les syndicats », grâce à son *Sunday Worker*. La flotte, disait-on, était minée par la propagande. Mais, sagement, le gouvernement tenait en prison presque tous les membres du Comité central. La grève commencée, Zinoviev eut beau faire savoir par avion qu'elle était pour l'Angleterre une surprise aussi grave que la révolution russe de mars 1917, « un événement d'une importance historique mondiale », Zinoviev en fut pour sa vaine prophétie. Le gouvernement avait empêché les retraits des banques, arrêté tout secours financier extérieur (les bolcheviks envoyèrent 274 000 livres sterling, d'après Cook, secrétaire des mineurs), saisi le papier des journaux. Baldwin fut fort. En Angleterre, on sait encore gouverner.

Le même processus de division s'est étendu à l'*Amérique*, où Foster et ses amis, les *Industrial workers of the world*, ont été accusés de « syndicaliser » le parti.

Bref, un peu partout, ceux qui, dès le début, s'étaient empressés de se dire bolcheviks, ceux qui avaient, par un brusque attrait, épousé la foi nouvelle, nous voulons dire les anarcho-

(1) *Bulletin communiste*, 22 février 1924, p. 202.

syndicalistes, ceux-là sont aujourd'hui ou expulsés sans vergogne ou partis de dégoût.

Cette décomposition a été presque complète en France, malgré des succès de façade. De la centaine de zimmerwaldiens qui composèrent le comité de la IIIe Internationale, — premières recrues ferventes du léninisme, — seul Loriot, le premier bolchevik de France, reste dans le parti ; tous les autres ont été boutés dehors par les « superrévolutionnaires » que dirigea cette autre *troïka :* Treint, Doriot, Suzanne Girault. Mais le vrai chef du mouvement fut Treint, qui, le 21 novembre 1924, lançant les *Cahiers du bolchevisme*, assurait que le parti était fondé, « cette fois, sur une base de granit ». Par ambition froide, il prenait rang derrière la vieille garde bolchevique, et après les élections du 11 mai 1924, poussait brutalement, systématiquement, cyniquement à la guerre civile. Il écrivait :

C'est dans une lutte impitoyable de classe à classe, *aboutissant à la guerre civile*, c'est dans la révolution prolétarienne violente, victorieuse des résistances violentes du capitalisme, que peut seulement s'effectuer l'émancipation ouvrière.

Cependant, Loriot, d'abord presque seul, mène contre leurs chefs actuels une lutte systématique. Il l'engagea, le 26 mars 1925, à l'assemblée des secrétaires de la région parisienne.

Dans des thèses rédigées selon la mode russo-byzantine, il écrivait :

La direction du parti a fait faillite. Elle s'est avérée incapable de diriger un grand parti de masses... Elle doit pouvoir disposer d'un appareil exécutif composé de praticiens spécialisés, véritables techniciens du mouvement révolutionnaire en contact permanent avec la vie des masses, et non de bureaucrates au cerveau desséché qui stérilisent tout ce qu'ils touchent... Le parti dégénère rapidement... Le recrutement est tari (1).

Ou plutôt, les gens renseignés — les anciens adhérents — affirment que le parti se renouvelle tous les six mois. Depuis 1925, ce n'est « plus qu'un lieu de passage, dont l'entrée est

(1) Thèses Loriot-Hairius (*Humanité*, 18 octobre 1925). Tous deux sont instituteurs en fonction.

libre et la sortie facile » (1). Théoriquement, d'après les statistiques officielles, les communistes seraient, au 1er mai 1926, 55 000, plus 11 000 sympathisants (rapport de Semart au Congrès de Lille). Mais il y a deux millions et demi d'ouvriers étrangers sur lesquels compte Zinoviev pour avancer ses affaires.

Et cependant, un fait est certain : le parti communiste français a l'impression nette d'être *mal-dirigé*. De nombreuses plaintes ont suivi celles de Loriot. Deux cent cinquante signataires de choix (parmi eux, il y avait onze députés, des secrétaires d'unions départementales ou locales de syndicats), envoyèrent à Moscou une longue missive de lamentations : « Les effectifs du parti ont fondu comme *beurre en poêle* » ; un « népotisme éhonté » étend ses ravages et ses exactions. La grève de vingt-quatre heures, ordonnée en guise de protestation contre la guerre riffaine, fut un « fiasco lamentable » : 7 ouvriers chômèrent sur 14 000 à Orléans, 8 sur 4 000 à Montargis ; 25 au Creusot votent la grève, « mais la veille du mouvement se font porter malades ». Depuis, la C. G. T. U. souffre d'un malaise profond.

D'autres lettres encore partirent pour Moscou, exigeant, implorant « un radical changement de cours ». Un ancien délégué permanent en Normandie, Lepez, écrivait : « On n'impose pas silence au plus *rouspéteur* des peuples. » De Lyon, on se plaignait que les visites de députés se fissent rarissimes.

Zinoviev dut, dans son rapport au Comité exécutif élargi, s'occuper, le 20 février, des dissentiments du communisme français. Le chef syndical Monmousseau défendit énergiquement la gestion de Treint. En vain, car on affirme que celui-ci, ex-instituteur et capitaine, fut « limogé ».

C'est *en Allemagne* que le communisme a subi la plus forte désagrégation. Le spartakisme avait cependant, à plusieurs reprises, menacé de détruire, d'abîmer dans le gouffre révolutionnaire la puissance germanique. Aujourd'hui ce parti, qui compta plus de 400 000 adhérents à la fin de 1923, en a retenu moins de 100 000 : c'est presque l'effondrement. Aux élections du 4 mai 1924, 2 700 000 électeurs se rangeaient derrière les bannières rouges du communisme ; le 7 décembre, il en avait perdu près d'un mil-

(1) Roger Hairius, *Révolution prolétarienne*, décembre 1925, p. 14.

lion, alors que la social-démocratie en groupait 8 millions, opérant ainsi un gain de 1 800 000 voix. Même recul (de 40 pour 100) dans les syndicats et les conseils d'entreprises. Du 4 mai 1924 au 29 mars 1925, les chiffres des voix communistes à Berlin passent de 470 000 à 350 000 ; à Hambourg, forteresse de Thaelman, adversaire piteux d'Hindenburg, elles descendent de 115 000 à 67 000. Exemples suggestifs.

A qui revient la faute de cette déchéance? A des changements brusques de direction, à des virages subits et désastreux dans la ligne politique générale.

Nous avons dit les déboires procurés au *Komintern*, par l'affaire d'octobre 1923. Quelqu'un paya ces fautes : ce fut Radek, celui de tous les chefs communistes qui connaît le mieux l'Allemagne, le vrai chef du mouvement révolutionnaire en Germanie. Pour avoir échoué et reconnu ensuite la révolution impossible, il fut exclu de la direction politique et traité de vulgaire « défaitiste ». Brandler, Talheimer, plusieurs dizaines de fondateurs du *Spartakusbund*, partagèrent la disgrâce de Radek, malgré qu'ils se réclamassent du communisme le plus pur et avouassent que l'unité de l'Internationale n'ait été « jamais aussi nécessaire que maintenant ».

Le *Vorwärts* écrivait alors : « C'en est fait de la révolution, et l'Internationale le reconnaît elle-même. » Un nouveau gouvernement français ayant relâché son étreinte dans la Ruhr, la fortune allemande se redressa, l'élan révolutionnaire était anéanti.

Mais la Juive Ruth Fischer avait soutenu véhémentement, contre Radek, que la révolution était possible objectivement en octobre 1923. Avec le Russe Maslow, elle apparut alors à Zinoviev comme capable de sauver le communisme allemand.

Ruth Fischer et Maslow devinrent donc les grands *managers* de Zinoviev, qui, par eux, dictait ses ordres et manœuvrait les troupes restées fidèles. Mais précisément, les masses communistes ainsi menées à hue et à dia, n'y comprenant rien, désertèrent : Staline, pas fâché du mauvais tour qui arrivait à son collègue Zinoviev, avait alors coutume de dire : « Je donnerais cent Maslow et cent Ruth Fischer pour un seul Brandler. » Ici encore, un fonctionnarisme excessif avait tué le recrutement, avait remplacé l'agitation par la paperasserie.

Le 20 août 1925, le Comité exécutif élargi prononça les sentences décisives, condamnant irrévocablement la gestion Maslow-Ruth Fischer, accusée de sabotage des ordres.

Il était réservé à Guilbeaux de jeter aux exclus le coup de pied de l'âne :

C'est avec raison que la résolution votée par l'organisation du Grand-Hambourg reproche au groupe Fischer-Maslow d'avoir *schématisé, bureaucratisé* toute la vie du parti et d'avoir mené celui-ci *à l'abîme*. C'est pourquoi toutes les organisations du parti, quelles que soient leurs tendances, sont unanimes à blâmer, à l'exemple de Moscou, *la dictature personnelle et brutale* de ce groupe qui, trop longtemps, dirigea le parti.

Il semble donc que l'Internationale communiste tout entière ait enfin reconnu les méfaits du bureaucratisme. Trotsky avait raison. Concluons : le communisme se byzantinise, marche à l'*ataxie*.

* * *

Il est vrai que, si l'on en croit les documents communistes officiels, tout va le mieux du monde chez les bolcheviks. Zinoviev n'a-t-il pas donné l'ordre péremptoire de remplacer les anciennes sections locales par des groupements formés sur le lieu de travail, par *les cellules d'entreprises*? Et cet ordre, donné le 19 juin 1924, n'a-t-il pas été obéi automatiquement, militairement? Une première conférence d'organisation des cellules ne s'est-elle pas tenue à Moscou, du 15 au 21 mars 1925? Le bolchevisme continue donc de vivre intensément.

Une deuxième conférence d'organisation des cellules d'entreprises s'est tenue à Moscou du 10 au 17 février 1926; Piatnitsky a donné les chiffres suivants : 1900 en Allemagne, 1300 en Tchécoslovaquie, 2300 en France, 120 en Angleterre, 300 en Amérique (1).

2 300 cellules en France! Au 1er mars 1925, il y en avait avait 2 500, d'après le rapport à Moscou de l' « organisateur » Sauvage. Peut-on croire à ces chiffres? 138 cellules étaient

(1) *Humanité*, 23 février. La *Révolution prolétarienne* (mars, p. 24) se moque de la « monstrueuse duperie » de ces chiffres.

accusées dans la région lyonnaise, mais « pendant une quinzaine le comité de cette région a publié une note dans *l'Humanité* demandant aux secrétaires de ces cellules ignorées de se faire connaître ». Le rayon de Puteaux fut parmi les plus diligents et les plus remuants ; sur convocation expresse, 7 sur 32 cellules répondent, 5 seulement sont représentées par des membres du comité de rayon, et le secrétaire est amené à déclarer le 11 septembre : « Le rayon est mort, les cellules ne montrent aucune activité ; malgré ses efforts, le comité de rayon ne peut secouer leur apathie (1). » Dans des villes industrielles comme le Creusot ou Monceau-les-Mines, la cellule est « microscopique », écrivaient les 250 à Moscou. A Montargis, il y a 4 cellules et 70 membres : 20 cheminots, 3 métallurgistes, 2 bijoutiers, 6 manœuvres. Situation identique à Orléans, Lille, Rouen, etc.

Il est vrai que, *dans le marasme des autres partis*, celui-là montre quelque activité.

Toutefois convient-il de ressentir quelque crainte sérieuse de cette organisation, si rudimentaire soit-elle?

Au point de vue *économique* il ne le semble pas, mais au point de vue *politique* l'organisation par cellules d'entreprises peut avoir des conséquences d'une portée incalculable. Qu'on en juge par les menus détails qui suivent :

Les masses communistes peuvent être mobilisées sans que l'éveil soit donné ni au gouvernement, ni à la presse d'opposition, ni, par conséquent, à l'opinion publique. Supposons une de ces mobilisations décidées avec la permission de Moscou, bien entendu. Une note parue dans *l'Humanité*, et que rien ne distinguera des deux autres colonnes de convocations que ce journal publie tous les jours, prie de passer, au début de l'après-midi, un certain nombre de numéros d'ordre dont l'énumération ne dira rien au lecteur le plus méfiant (s'il n'a la clef du chiffrage). Ces numéros d'ordre désignent les secrétaires et agents de liaison des rayons (il y a, dans Paris, treize rayons). Une mobilisation complète, non seulement des communistes, mais encore des masses ouvrières sur lesquelles ils ont action, peut donc avoir lieu trente heures après la publication dans *l'Humanité* de quelques convocations passées inaperçues des observateurs les plus prévenus... (2).

(1) Gourget, *Humanité*, 13 octobre 1925.
(2) *Revue de Paris*, 1er avril 1926, p. 498-499.

Cette mobilisation est facilitée par le fait que toute cellule active a son « œil de Moscou » et que le parti compte deux directions : l'une publique, l'autre clandestine et obéissant servilement à Moscou *perinde ac cadaver*. Enfin ont été organisées des *cellules de rues* destinées à paralyser l'adversaire et à choisir les otages futurs.

D'après les documents trouvés *chez le postier Ilbert*, gros fonctionnaire communiste, un véritable espionnage de nos forces militaires et aéronautiques surtout, est pratiqué par les bolcheviks. « On prépare la révolution violente, a dit, le 29 avril, au procès Clerc et Bernardon, Me Charles Reibel. *Un travail souterrain se fait sous nos propres pieds.* » — *Caveant consules!*

III

L'organisation bolchevique est-elle donc *adéquatement* prête à enflammer, à tournebouler le monde, comme l'espoir en fut donné en 1919? Il faut répondre : non. Sans doute, le communisme est une *bureaucratie militarisée mondiale;* sans doute le vœu est poussé de constituer une « unité monolithique », — le mot est de Rykov au cinquième Congrès mondial (1924). Sans doute, selon une résolution du même congrès, « la bolchevisation des partis, cela signifie le transfert dans nos sections de tout ce qui, dans le bolchevisme, est d'une portée internationale ». Ce qui veut dire que les bolcheviks forment *un unique parti* partout répandu et unifié. Mais de la coupe aux lèvres, il y a loin. La révolution internationale, toujours et tant désirée, s'éloigne toujours davantage. Et cependant, *il faut que cette espérance demeure.*

Zinoviev est bien obligé de l'avouer (mars 1925) : « Dans l'Europe occidentale et centrale, nous n'avons plus de situation révolutionnaire aiguë. »

Mais il est écrit que *le catastrophisme messianique* des bolcheviks doit s'exercer quand même.

Croire à la révolution internationale et la préparer est, pour les chefs soviétiques, *une impérieuse nécessité*. Devant l'assemblée des fonctionnaires de l'organisation de Moscou, Boukharine, directeur de la *Pravda*, principal représentant du communisme intellectuel, a posé nettement la question :

le socialisme peut-il être réalisé dans un seul pays? Il dit carrément : non. La réponse est topique. La voici :

N'avons-nous pas prétendu cent fois que, *sans la révolution internationale, le capitalisme international nous dévorera;* que *notre principal enjeu* est mis sur la révolution internationale?... Notre existence a été rendue possible, jusqu'à présent, dans une large mesure, parce que, si la révolution internationale n'est pas encore victorieuse et si la classe ouvrière n'a pas encore conquis le pouvoir dans les autres pays, cette classe ouvrière de tous les pays tient cependant sa bourgeoisie par les pans de son habit et ne lui permet pas de développer ses opérations contre nous ; d'un autre côté, les pays coloniaux et semi-coloniaux, tels que le Maroc, la Syrie, les Indes, la Chine, préparent à la société capitaliste d'énormes désagréments... *Sans révolution internationale, nous n'avons aucune garantie contre une restauration!* (1)

Quelle évidence cruelle ! Quel machiavélisme précis ! Pour se sauver eux-mêmes, pour se maintenir au pouvoir, les chefs bolcheviks doivent révolutionner le monde, *dût le monde en périr!* Le monde entier tombera, s'abîmera et s'écroulera en même temps qu'eux. Aussi, tout soldat de l'armée rouge doit-il jurer qu'il est prêt « à donner sa vie pour le monde du socialisme. »

Deux buts conjugués s'imposent donc aujourd'hui à la fois aux efforts du soviétisme : se rendre économiquement indépendant et provoquer le bouleversement universel. Staline veut d'abord le premier, Zinoviev le second. D'où leur querelle. Mais, en fait, ces deux buts sont envisagés de conserve.

Le rapport voté par le quatorzième Congrès communiste russe marque bien la convergence nécessaire de ces deux directives. D'une part :

Mettre le souci du *maintien de la paix* à la base de toute politique extérieure du gouvernement soviétiste ;

Constituer, autant que possible, des *stocks* susceptibles d'assurer le pays contre toutes les éventualités sur le marché intérieur et extérieur ;

S'attacher à faire de l'Union soviétiste un pays producteur de machines et d'outillage industriel, pour éviter qu'elle ne se transforme en annexe de l'économie capitaliste mondiale, faire en sorte qu'elle de-

(1) *Cahiers du bolchevisme,* 4 mars 1926, p. 614-618.

vienne un pays « économiquement indépendant », se développant dans le sens du socialisme.

Voilà pour l'intérieur. Quant aux visées extérieures, voici ce qui est prévu et commandé impérieusement :

Prendre toutes les mesures nécessaires pour le renforcement de la capacité défensive du pays, de l'armée rouge et des flottes maritime et aérienne.

Renforcer, par tous les moyens, l'union du prolétariat de l'U. R. S. S., *base de la révolution mondiale*, avec le prolétariat d'Europe occidentale et les peuples opprimés, *tout en s'orientant vers le développement et la victoire de la révolution prolétarienne internationale.*

Tel serait donc l'événement, la surprise qu'apporterait au monde le peuple que Dostoïevski nommait « le seul peuple *déifère* », porteur de Dieu, chargé de la sainte mission ! Faudrait-il donc croire à la vérité de la prophétie de Louzou : « Le capitalisme occidental s'est préparé *deux fossoyeurs* : son prolétariat et ses colonies (1) »? De même que le monde antique fut miné par le christianisme au dedans, par les Barbares au dehors, notre société disparaîtrait fatalement sous l'action combinée du socialisme intérieur et de l'Orient réveillé.

* * *

Pour réaliser ses buts, de quels moyens *concrets et effectifs* le soviétisme dispose-t-il à ce jour?

En Europe d'abord.

Ce n'est pas tout à fait en vain que les chefs de Moscou ont lancé, voici quelques années déjà, le mot d'ordre du *front unique prolétarien :* ils auraient voulu unifier les syndicats du monde entier pour en être les maîtres, pour en posséder la direction suprême. Or, un commencement de réalisation de cette unité syndicale universelle s'est produit, sous la forme du *Comité anglo-russe*, à la tête duquel est Purcell, président de l'Internationale syndicale d'Amsterdam et député aux Communes. Edo Fimmen, qui fut secrétaire de cette organisation, s'agite frénétiquement dans le même sens. La première réunion entre Russes et Anglais eut lieu à Battersea, le 25 janvier 1925. D'autres rencontres se sont

(1) *École émancipée*, 11 octobre 1925, p. 30.

produites, à Berlin, par exemple, en décembre. Mais la majorité amsterdamienne, menée par Oudegeest, Jouhaux, Sassenbach, résiste à l'engloutissement par l'hydre moscovite. Toutefois, Purcell, Fimmen, George Hicks ont lancé une revue, *Trade-Union Unity*, pour atteindre leur but. Voici comment ils synthétisent leur action :

La situation sociale extrêmement incertaine de l'Europe, l'offensive capitaliste qui se prépare contre les ouvriers du monde entier, ne peuvent être combattues que par une organisation des forces ouvrières, sur la base de l'unité syndicale. Pour cette unité, nous lutterons... Il faut savoir pour comprendre. *Trade-Union Unity*, par ses informations, ses faits, ses chiffres, ses articles, fournira les éléments de cette connaissance.

Comme l'a dit Monatte, le Comité anglo-russe constitue dans le jeu bolchevik « un atout inespéré et formidable ». Il faut savoir, en effet, que les cellules importantes des régions industrielles de France sont d'ores et déjà en rapport avec des cellules correspondantes d'Allemagne et de Russie. Des comités de frontières existent, dont l'action en temps de troubles peut être infiniment désastreuse.

Les bolcheviks peuvent encore compter sur un autre atout : *l'antimilitarisme des groupes de jeunes gens.*

Lors du cinquième Congrès mondial, Zinoviev a dit :

L'Internationale des Jeunesses est notre fierté et notre espoir. Dans son sein mûrissent les véritables générations communistes et les véritables chefs communistes. Là, nous avons dépassé la social-démocratie. Dans l'Union des républiques soviétiques, l'I. C. J. (Internationale communiste des Jeunesses) compte 700 000 membres ; en Allemagne, 70 000 contre 28 000. *Dans la Ruhr, notre jeunesse a été au-dessus de tout éloge.* L'I. C. J. est la main droite de l'Internationale communiste (1).

Le Comité exécutif du *Komintern* n'a-t-il pas proclamé, en effet, que, *seule, l'Internationale communiste « s'est opposée au démembrement de l'Allemagne*, à l'occupation de la Ruhr » (2)?

(1) *Bulletin communiste*, 1er août 1924, p. 735.
(2) *Ibid.*, 27 février 1924, p. 261.

Il faut avouer sans détour que dans cette voie les bolcheviks français allèrent fort loin. Furent publiés par eux : *la Caserne*, *le Drapeau rouge* (pour les Belges), *la Caserne coloniale* (pour les indigènes). Voici comment Hairius, un des emprisonnés de Mayence, résume l'action qu'ils menèrent là-bas :

Lorsque la défaite de l'industrie et la débâcle des finances allemandes eurent provoqué cette crise qui pouvait porter le prolétariat au pouvoir, l'Internationale communiste devait consacrer toutes ses forces à la désagrégation des troupes d'occupation. La victoire complète de la révolution allemande était impossible tant que la forteresse prolétarienne de la Ruhr était entre les mains de l'impérialisme français... A tout prix, les soldats français et belges devaient affirmer leur solidarité à leurs frères révoltés d'Allemagne. *Dans chaque régiment, avec les quelques éléments acquis ou sympathisants, dont on disposait, il fallait organiser une cellule, capable de gagner la majorité du corps, d'opposer la « résistance passive » aux ordres des officiers et même de passer à la révolution!*

Il faut avoir vécu ces heures d'angoisse pour comprendre la portée magique de la question que se posaient là-bas des camarades soldats, souvent isolés, toujours privés d'informations sûres : « Pourrons-nous empêcher les troupes françaises d'assassiner la Commune allemande? »

Fiévreusement on organisa un appareil avec des militants de toute origine, on intensifia la propagande, on courut à travers toute la Rhénanie pour tenir en haleine ceux dont on connaissait les sentiments et l'impatience (1).

Il s'agissait de la première entreprise sérieusement organisée et énergiquement conduite de *désagrégation d'une armée nationale*, car une cellule dans l'armée vaut plus de dix mille tracts distribués aux soldats.

Mais les Soviets ne cherchent pas seulement à *paralyser* l'adversaire chez lui. Ils pratiquent une *diplomatie* extrêmement serrée, à visées continues, à objectifs convergents, de moyens puissants. Un vaste réseau d'espionnage enserre le monde entier ; chaque ambassade soviétique est inféodée au Gpou ; 56 000 agents, a-t-on dit, mènent à l'étranger l'action bolchevique.

(1) *Révolution prolétarienne*, juillet 1925, p. 19-26. Hairius a été exclu du parti communiste, comme « droitier ».

Nous ne pouvons que signaler ici les principaux résultats obtenus par Tchitcherine, le plus ancien ministre des affaires étrangères qui soit au monde.

Il y eut d'abord le traité *turco-russe*, signé à Paris même (1) entre Tchitcherine et Rouchdi bey, ambassadeur de Turquie, le 17 décembre dernier, confirmant l'accord d'Angora d'octobre 1921. Puis, continuant Rapallo, il y eut l'accord *germano-russe* effectué à Berlin (24 avril 1926) par Krestinsky et Stresemann, le signataire de Locarno.

On a parlé récemment d'un traité *turco-persan*. Le colonel anglais Lawrence avait rêvé de l'établissement d'un vaste empire arabe anglicisé ; mais Ibn Saoub, chef des Wahabites, a vaincu le roi Hussein ; l'Égypte se fait menaçante ; et c'est plutôt d'une vaste *conjuration panislamique* contre la France et l'Angleterre que court le bruit, s'étendant de Tanger à Shanghaï. Car aux difficultés anglaises aux Indes s'ajoute *la révolte de la Chine*. Le condottiere protestantisé Feng-Youn-Siang aurait dit à un Allemand : « La Chine ne se reposera pas avant d'avoir jeté à la mer tous les impérialistes occidentaux. » Il ajoutait : « *L'alliance de tous les Asiatiques sera demain chose faite.* » En effet, une grève sérieuse commençait à Shanghaï le 9 février 1925, puis reparaissait à l'état endémique à partir du 30 mai (2). Depuis, les luttes entre tiokouns sont interminables, et le soviétisme a l'espérance d'y promouvoir ainsi ses propres affaires. Le Kuo-min-tang, parti socialiste fondé par Sun-Yat-Sen, compte quatre cent mille membres, domine Canton et les provinces du Sud. Huchema, membre du Comité central du *Komintern*, est généralissime de l'armée cantonnaise. Or, le 8 juin 1925, Zinoviev (3) publiait un manifeste aux peuples asservis du monde :

L'heure est proche, y disait-il, de l'appel général qui, partant de Pékin, Hong-Kong, Shanghaï, Calcultta, Madras, du Caire et d'Alexandrie, sera entendu des prolétaires de Paris, de Londres, de

(1) Au moment même où l'ambassadeur Christian Rakowski disait, à qui voulait l'entendre, que « les axes de la politique française et de la politique de l'Union des Soviets commencent à se rencontrer » (*Volonté*, 11 décembre).

(2) Albert Londres a écrit : « Si Lénine a vu Shanghaï, il est excusable. » (*La Chine en folie*, p. 192.) Feng gagne aujourd'hui péniblement sa vie en Russie.

(3) Depuis lors il vient d'être exclu, comme on l'a vu, du *Politburo* et du *Komintern*.

New-York et de Tokio. L'aube révolutionnaire de l'Orient va embraser les sombres nuées qui couvrent l'univers bourgeois ; elle montrera que le capitalisme marche à sa fin certaine, cédant la place au prolétariat mondial qui serre ses rangs sous la bannière de la IIIe Internationale (1).

Le danger pour l'Europe serait-il à ce point pressant? Faut-il s'attendre à ce que l'Asie s'abatte une fois de plus sur l'Europe, proie facile, riche et divisée?

Le comte balte Keyserling soutient que « le phénomène certainement le plus saisissant depuis l'avènement du christianisme » est *la bolchevisation de l'Orient*.

Dans l'Orient entier aujourd'hui, dit-il, dans l'Inde aussi bien que dans la Chine, il n'est pas un individu appartenant à l'époque nouvelle qui ne se dise socialiste (2).

Mais ce qui nous réconforte c'est que la Russie soviétique est encerclée. Un dilemme fatal la menace : ou elle sera libre économiquement, ou elle vaincra le monde. Aucun de ces deux buts n'est réalisable. Donc, dès à présent, les Soviets ne peuvent plus que décliner, tenter d'inutiles soubresauts avant la disparition finale. Déjà Moscou n'est plus, Rosny aîné l'a dit, que *la Mecque des imbéciles*.

JEAN MAXE.

(1) Cf. RÉZANOV, *le Travail secret des agents bolchevistes*, p. 116. La présence du gouverneur Varenne favorise grandement les menées communistes en Indo-Chine (*l'Action française*, 5 mai 1926).

(2) *Cf. Nouvelles littéraires*, 22 mai 1926.

Cynara [1]

II

Le Camp des Pérégrins, quartier des légions étrangères, étendait sur le Cœlius sa longue enceinte irrégulière, aux portes flanquées de tours. A l'intérieur, les constructions du Prétoire, avec des temples et des chapelles, bordaient une cour, et une rue dallée avait sur un côté des casernes, sur l'autre des bâtiments divers, bains, magasins de vivres et arsenaux.

Il s'y trouvait aussi une prison, qui était une chambre voûtée de plain-pied avec la rue. Celui qui l'occupait en ce moment, un certain Paul de Tarse, disait-on dans le Camp, avait eu une querelle avec les Juifs de Jérusalem, et, étant appelant à César, il devait être jugé par son Conseil. Il attendait donc, dans le Camp où le Centurion frumentaire responsable du prisonnier avait son attache, le moment de comparaître. Sa captivité n'était pas très rigoureuse, et il pouvait recevoir des visiteurs.

Lorsque Sergia, sous les longs plis droits de la laine, pénétra, derrière Thallus, dans la chambre, qui était assez spacieuse, une assistance nombreuse s'y pressait déjà. Elle entendit ces paroles, sans voir qui parlait :

« Que ceux qui ont des femmes soient comme n'en ayant point ; ceux qui se réjouissent comme ne se réjouissant point ; ceux qui usent de ce monde, comme n'en usant point. Car la figure de ce monde passe. »

(1) Voir *la Revue universelle* des 15 juillet et 1er août 1926.

En écoutant cela, Sergia se sentit pénétrée d'une grande paix ; c'était un amortissement où elle se reposait toute, et tel qu'elle n'en avait pas éprouvé de pareil depuis ses abstinences au milieu des Phrygiens.

Il y eut un mouvement dans l'assistance, et elle aperçut celui qui venait de dire ces paroles.

Il était d'apparence chétive, avec une figure pâle aux longs traits étroits, à barbe grisonnante, au front chauve entre des mèches crespelées, aux yeux enfoncés sous des sourcils touffus et bas. Elle avait vu l'Archi-Galle en pallium de pourpre, avec le voile blanc encadrant son visage, l'image d'Attis sur sa poitrine et la cyste mystique dans sa main gauche. Elle avait vu le Pontife d'Isis à la tête rase, aux longues draperies de byssus éclatant. Celui-ci, là, jetait sur ses épaules un peu voûtées une maigre toge, mise sans doute pour recevoir les visiteurs. Sergia le regardait avidement : elle connaissait ses miracles ; sa puissance, invincible aux persécutions et aux périls, devait être très grande ; et elle allait vers lui comme ces malades qui, pour se guérir, s'en vont trouver l'Oracle. Elle voulait lui dire ses inquiétudes. Un sort obscur s'était toujours trouvé mêlé à sa vie, que devait-elle faire? Elle espérait quelque prédiction consolante, quelque promesse.

A ses pieds s'accroupissait un groupe, que Thallus dit être les disciples, embarqués avec lui à Césarée de Palestine : ce timide et ce doux était Timothée ; les deux autres, Luc d'Antioche, Aristarque de Thessalonique.

L'humilité des vêtements empêchait de distinguer la différence des conditions. Cependant quelques visages plus délicats se détachaient dans la couleur brune, hâve, des figures plébéiennes. Les femmes étaient nombreuses, amenées par le renom de chasteté qu'avait la doctrine de ce Paul.

Il parlait maintenant du Messie, de l'espérance d'Israël, qui était Jésus ressuscité ; et il énumérait sur ses doigts les prophéties. Les Juifs convertis acquiesçaient à grands coups de tête. Les Gentils se montrèrent touchés à leur tour, lorsqu'il proclama le salut qui sort de l'épreuve, la douceur de Grâce qui naît de l'amertume elle-même. D'ailleurs, « le temps était court, la sagesse selon la chair, néant, et la fin, proche. »

Mais à ces mots : « le Sauveur », toutes les figures se tendirent en une attention palpitante. Plus d'un, dans l'assistance, avait jadis suivi quelque autre religion du Salut, invoqué déjà quelque dieu sauveur. Ces dieux s'étaient trouvés trop loin, trop vagues, tout inaccessibles ; tandis que Celui-ci, hier encore vivant, Paul avait vu

ceux qui L'avaient vu, et ils Le sentaient tout près d'eux, et comme mêlé à leur existence. C'est pour cela, d'ailleurs, que les récits de son supplice infâmant firent sur eux une impression très vive et très misérable ; et qu'à ces paroles : « Fixé par les quatre membres à une croix », des exclamations étouffées et miséreuses, comme échappées dans un transport de détresse, interrompirent Paul :

— Ces propos sont durs...

— Crucifié !... Comme un esclave derrière les Esquilies, dans les ordures du Champ Sestertien !...

Et, avec un accablement infini, plusieurs dirent :

— Plus faible, plus misérable, plus outragé qu'aucun de nous : c'est là le Sauveur !...

Une lueur de désespoir passa dans les yeux de Paul. Mais surmontant aussitôt cette défaillance, il glorifia avec une allégresse intrépide la Folie et la Misère de la Croix, — Sagesse et Force de Dieu. Cependant, beaucoup, ébahis, promenaient des regards encore incertains. Des visages, un peu partout, penchaient découragés. C'est alors que, dans une inspiration, Paul remontra aux pauvres gens qui l'écoutaient que c'était par leur misère et leur folie selon le monde qu'ils étaient établis en Chrestus crucifié. Aussitôt cette invocation au mérite de leurs souffrances les émut. Chacun, illuminé d'un éclair, jouissait en lui-même de l'exaltation de ses propres douleurs.

Une voix répéta :

— En Chrestus crucifié !

Une autre voix ajouta :

— En Chrestus ressuscité !

— Ressuscité ! dit Paul.

Une autre voix :

— En Chrestus glorifié !

— Glorifié ! redit l'Apôtre rayonnant de foi.

La troisième voix était celle d'un jeune homme qui, jusque-là, s'était tenu accroupi, sans bouger, appuyé des coudes sur les genoux, la figure dans ses mains, — tellement abîmé dans ce qu'il écoutait, que cette Parole, seule, semblait exister pour lui, comme si elle eût été quelque chose qu'il eût contemplé dans la nuit de ses mains appliquées sur ses yeux. Sergia, involontairement, avait remarqué cette continuelle immobilité méditative. Quand il se dressa, jetant son acclamation mystique, son visage, qu'elle entrevit, de loin, à profil perdu, lui parut d'un affinement que n'aurait pas eu un esclave, ou un homme de la plébécule. Elle ne sut quel souvenir, impossible

à préciser, lui traversa l'esprit ; et la voix la fit obscurément tressaillir.

Mais l'on se pressait maintenant auprès de Paul. Son seul regard faisait sortir des mots spontanés qui résumaient des existences. On le vit imposer ses mains sur une possédée qui se releva avec des yeux doux. Un vieux couple serf, dont le fils avait péri dans l'ergastule, demanda à être baptisé pour le mort, de manière à lui transmettre l'efficace de l'eau sainte et à se réunir à lui en le Seigneur.

Ce fut alors que, du fond de la salle, Sergia, conduite par Thallus, s'avança.

Dans le même moment, un jeune homme, — celui dont l'exaltation s'était manifestée pendant que parlait l'Apôtre, — abordait Paul de Tarse. Elle l'entendit qui disait :

— Je suis Calixte, fils par adoption de Doryphore, Phrygien, Échanson dans la maison de César...

Avant même que ces mots eussent été prononcés, elle l'avait reconnu. Elle se sentait devinée aussi par Calixte. C'était elle ! C'était lui ! Il avait la même tunique phrygienne à manches étroites ; ses grands cheveux blonds, comme autrefois, flottaient le long de l'ovale, moins aminci, de son visage. En un éclair, elle se représenta sa vie, et revit mieux la sienne propre.

Elle aperçut Paul se penchant avec une attention profonde vers Calixte.

On savait maintenant que c'était un Échanson de César. Tous les yeux, en une curiosité violente, se tendaient vers lui. On se poussait pour voir. Cet Échanson leur représentait un monde dont un abîme les séparait, les choses éclatantes, voluptueuses et terribles au milieu desquelles vivait César-Néron ; et ils imaginaient, en le considérant, des festins tumultueux, des exultations furieuses, des débauches infinies. Le pouvoir de Paul, qui attirait celui-ci de si loin, en parut plus grand, presque démesuré.

Mais l'Apôtre, ayant écouté des paroles basses, haletantes et précipitées, imposa ses mains sur le Néophyte, en disant :

— Puisse, par le baptême, ta jeunesse refleurir en Chrestus.

Et il se tourna vers Sergia.

Elle s'avançait, d'un prompt mouvement... Soudain, une voix partit, dans l'assemblée, une voix éclatante ; quelqu'un l'apostrophait ; et ce qu'articulait très haut cette voix, qui était étrange, comme inspirée, immédiatement cloua la Romaine sur place :

— Tu es Sergia, épouse divorcée de Pansa, le riche Publicain. Tu as été, pour adultère...

L'Apôtre, sans montrer de surprise, laissait dire. De telles scènes

n'étaient point nouvelles. Dans l'exaltation grandissante où se poursuivaient ces longues réunions mystiques, tout à coup l'inspiration, ce qu'on appelait la prophétie, saisissait des fidèles. Il arrivait alors que les nouveaux venus étaient apostrophés, avec une rudesse illuminée, sur leurs secrets. Les femmes, d'habitude, gardaient le silence ; mais la règle n'était point absolue ; — et Gadia, — c'était elle, — la tête voilée, son enfant sur son bras, avec son regard noir qui brûlait, parlant à Sergia sans ménagement mais non sans une sorte d'âpre fraternité, lui étalait sa vie :

— Tu as été répudiée, sur accusation d'adultère avec le citharède Terpnos. On t'a, depuis, connue sous le nom de Cynara. La courtisane Epicharis fut ton amie. Après ta ruine, tu t'es réfugiée au Transtévère, — où tes Affranchis t'ont recueillie. Voilà les révélations de Dieu.

Ce fut comme si elle eût senti mille mains arrachantes s'abattre sur elle ! Et, ainsi dépouillées, dans les brèves énonciations de Gadia, de tout ce qui en avait fait la grâce, l'enivrement et le mystère fatal, ses fautes, tout à coup, lui semblaient à la fois vulgaires et plus lourdes. L'erreur passée était, maintenant, opprobre. En un sursaut de révolte, elle se tourna, la bouche ouverte pour un cri qui ne sortit point, vers Gadia, vers les assistants. Tous les yeux la regardaient. Éperdue de honte, sanglotante, défaillante, elle s'affaissa.

Paul dit à Gadia :

« O sœur, la prophétie est un don qu'il faut désirer : elle convainc le cœur du pécheur ; elle rend justice au cœur de l'innocent.

« Mais convoitons la charité avec une ardeur aussi forte. La révélation du péché, quoique tenue pour une fonction supérieure, n'est pas plus sainte que le soulagement de la souffrance. »

Gadia se mit à genoux.

Paul reprit :

« Il est mensonger que nous appelions la Grâce sur le péché, sous prétexte (selon l'accusation calomnieuse de quelques-uns) qu'il est bon d'avoir péché pour faire éclater davantage la miséricorde de Dieu par Chrestus.

« La faute reste ce qu'elle est : toutes nos œuvres n'y feraient rien. Mais la Charité peut toujours espérer ! Patiente, sans dédain, sans orgueil, parfaite et éternelle, elle peut croire que la Grâce descendra dans le cœur du pécheur, non à cause de sa faute, mais par le libre choix de Dieu.

« Cette femme sera donc baptisée pour mourir et renaître en Chrestus. »

Sergia se releva sur les genoux, et Paul lui imposa les mains.

Avant de se retirer, elle s'approcha de Gadia et lui donna un baiser de sœur.

Mais quand Sergia se retrouva seule entre ses deux Affranchis, sur l'esplanade qui s'étendait devant la porte principale du Camp des Pérégrins, la fièvre de son âme fit place à un sentiment doux et morne, — où il lui semblait que son être, sa volonté, tout ce qu'elle avait d'actif, s'abattait, se dissolvait. L'épreuve avait été immense, l'humiliation poignante. Elle se retourna vers le Camp. Qu'étaient donc ces inconnus, ces « Chrétiens », — comme les appelait la basse plèbe en un mauvais grec, — qui, en un éclair, arrachaient des semblants du monde la sanglante nudité du cœur?

Thallus et Felicula l'entraînèrent.

Sous l'Arcade de l'Aqueduc de Claude, qui traversait obliquement la place, elle sentit qu'on lui touchait un peu le coude. Elle se retourna : Calixte se trouvait près d'elle.

Dans un silence où semblait, en cette minute, s'amasser et rester en suspens leur vie entière, ils se regardaient, avec une curiosité profonde.

Mais une vive expression de joie rendit éclatant le visage de la Romaine ; elle devint souriante, ses yeux brillaient, son langage s'animait ; auprès de ce doux compagnon retrouvé, qui, en un tel moment, lui parut brusquement remplir toute sa vie, elle sentait un large bonheur lui envahir le cœur, ainsi que la chaleur d'un sang nouveau. Un dieu, certes, avait voulu cela. Elle le dit avec élan à Calixte.

Thallus et Felicula, tout heureux aussi, marchaient à quelques pas en arrière.

Les yeux de Calixte ne quittaient pas cette femme qui s'avançait à ses côtés ; il vit tout à coup la pauvreté des vêtements de Sergia ; la laine rude et sombre de sa palla, qui lui encapuchonnait la figure, faisait sembler la peau plus délicate, plus éclatante ; et la grâce imperdable de la démarche se trahissait sous les plis grossiers des étoffes communes. Dans l'éclair de bonheur qu'avait en ce moment le visage, tout son charme brillait, toute sa volupté reparue.

Pas un mot ne fut dit de ce qui, dans l'assemblée des Frères, leur avait été personnel : mais ils trouvaient, malgré leur trouble, une grande douceur dans l'intimité mise entre eux, d'un seul coup, par cette double révélation. Ils se possédaient mutuellement ainsi dans ce que chacun avait de plus secret et de plus meurtri.

La vue de ce jeune homme, mêlé à ses plus lointains souvenirs, et qui, tout d'un coup, reparaissait à ses côtés comme un frère dont le sort rejoignait le sien, suscitait en elle mille pensées imprécises et

cependant intenses. Il était le compagnon des premières et des dernières heures : les unes se trouvaient comme soudain en présence des autres, et, entre ces deux moments, qui seuls avaient une vérité, son existence s'était écoulée comme un songe.

Ils marchaient ainsi l'un près de l'autre.

C'était par les rues qui, du haut du Cœlius, descendaient à la Voie Appienne. Les rampes s'abaissaient vers le fond d'un vallon demi-circulaire, où il y avait un temple et une fontaine entre des verdures. C'était le vallon d'Égérie, lieu loué à des Juifs, que Calixte et Sergia virent, au passage, mendiant et tressant des corbeilles.

Mais au delà, tout en bas, sur la Voie Appienne, ils se trouvèrent brusquement au milieu d'un grand mouvement de chars, de litières et de cavaliers. C'était l'heure de la promenade. Depuis la Porte Capène ouvrant ses trois arcs au fond de l'avenue, cela venait, affluait sans cesse. Les chars à deux roues, les *rhedæ* qui en avaient quatre, les hautes et somptueuses *carrucæ* surélevées sur les leurs qui étaient petites, les *covini* entièrement couverts, les légères *cisia* qu'enlevaient trois mules précipitant leur amble, passaient, faisant feu de toutes leurs incrustations miroitantes. Des pelotons de cavaliers numides, graves sous leurs casques au couvre-nuque en mailles de cuivre, précédaient çà et là les attelages. Dans des conques capitonnées de soie, des courtisanes menaient leur amant à toutes guides, penchées sur le timon, leurs voiles claquant au vent derrière elles. De grands cortèges d'esclaves entouraient, comme des flots pressant des nefs, les longues chaises découvertes où s'accoudaient dans leurs draperies les patriciennes, — le visage à demi enveloppé de larges écharpes blanches qui laissaient voir des yeux brunis de fard. La fin du jour était très douce. Deux lignes de temples et de bois sacrés bordaient la confusion éclatante. Une limpide lumière blonde pénétrait les plis des voiles et les cannelures des colonnes. Le faste et le plaisir de Rome se déployaient comme baignés de bonheur. Sergia se souvenait-elle d'avoir été une de ces femmes heureuses dans une de ces molles litières? Un coureur noir, ceint de blanc byssus d'Égypte, en brandissant son bâton d'ivoire, l'obligea brutalement à se ranger.

Ils s'écartèrent, — et la richesse, l'orgueil de cette foule, le mauvais feu qui sortait d'elle, maintenant leur faisait sentir leur faiblesse et leur humilité. Sur les figures épanouies et dures, il y avait une inexorabilité placide plus meurtrière que l'insouciance d'un bourreau. Calixte et Sergia, côte à côte, songeaient. Dans la détresse dont ils se laissaient envahir, chacun, en son cœur, se rejetait vers l'autre. Ils se devinaient misérables pour d'intimes raisons ressem-

blantes. Ils se prirent la main, en marchant, comme joignant leurs deux souffrances. La pensée du dieu Chrestus — dont le nom fut alors mystiquement prononcé par Calixte — s'ouvrit, ainsi qu'un refuge suprême, à leur commun accablement, et, unis en elle, ils s'y absorbaient, ils s'y perdaient, comme dans quelque profondeur infinie.

III

Lorsque l'échanson Calixte, sans permission, fit tomber sa chevelure, Néron s'irrita. On allait, comme un esclave, le passer par les verges. Doryphore, tremblant pour lui-même, prétexta un sacrifice à Apollon : Néron avait un enrouement ; Apollon, en considération de cette offrande, lui rendrait sa voix céleste. Elle lui revint, en effet ; Néron feignit de croire à ce vœu.

— Puisque Phœbus-Apollon a pris sa belle chevelure, qu'il lui donne une longue barbe en retour ! riait-il devant les Augustans, qui accueillaient des éclats d'une hilarité adulatrice cette épigramme de César.

L'échanson était devenu singulier comme un philosophe, en effet. Aux tables, il détournait la tête en servant les grands personnages, et n'avait de prévenances que pour les convives plus humbles. On l'écarta.

Il était né sur les domaines impériaux situés autour du lac Ascania, dans la région orientale de la Phrygie. Quand Doryphore, père par adoption de Calixte, était parti pour Rome, où l'appelait Claude César, il avait emmené l'enfant, dont la mère était devenue sa concubine après la mort d'un premier compagnon qui laissait un gros pécule. Mais, sans cesse absorbé dans les intrigues, Doryphore ne s'était soucié de Calixte. Il se trouva complètement délaissé quand mourut sa mère, femme demeurée triste depuis son veuvage, d'humeur douce, avec un penchant à la mysticité, et qui, à Rome, s'était hâtée d'entrer dans les confréries phrygiennes d'Attis.

Marcius étant, à cette époque, en rapports familiers avec le puissant Affranchi Doryphore, l'épouse du tribun militaire, par compassion envers l'enfant abandonné, le gardait souvent auprès d'elle. Il assistait aux leçons du pédagogue grec à Sergiola. D'abord la petite patricienne s'était empressée naïvement de manifester un mépris pour ce compagnon de race servile. La mine affinée de l'enfant Calixte (ainsi nommé pour sa joliesse), son regard lumineux et doux, ses longs cheveux blonds, l'eurent bientôt gagnée. Il était très docile, et comme une sœur plus calme que l'on aurait donnée à

Sergiola. En s'amusant de son air étranger, de son patois grec, elle le questionnait sur son pays. Et il disait ses souvenirs, les campagnes de la Phrygie, le grand lac, son père, scribe toujours courbé sur ses tablettes. On habitait l'*Ager*, une contrée longtemps illimitée pour lui. Puis on était allé à Binda, chez Eusthatia. Kallimorphos de Baris avait été vainqueur dans les Jeux Pythiques ; et ces mots lui paraissaient contenir tout l'éclat et le fracas du monde, tandis que le nom de la Grande Mère de Phrygie, Cybèle, s'associait au silence du lac et au mystère des solitudes agrestes qui le bordaient.

La mère de Sergiola morte, Calixte avait disparu. Et depuis, avant la rencontre extraordinaire dans la prison de Paul, elle ne l'avait plus aperçu que deux fois : au Palatin, où l'indifférence, peut-être le calcul, de son père adoptif, l'avait laissé choir dans la condition d'échanson ; à Baïes, où Senecion le mêlait à ses débauches.

A présent, ils se voyaient fréquemment.

Une fois, descendant la Voie Flaminienne, au sortir de chez Paul de Tarse (qui, maintenant, bien que toujours prisonnier, habitait, à ses frais, un logis dans la Voie Lata), ils gagnèrent, sur la droite, la Colline des Jardins.

La Ville, à leurs pieds, sous un ciel où s'allongeaient des nuages blancs noyés dans la lumière, se découvrait par larges portions : en bas, le Champ de Mars, avec l'énorme rondeur du Panthéon, les coupoles des Thermes d'Agrippa, les étendues monumentales des Portiques parsemées de verdures sombres, et les mille taches vives de la foule circulant en vêtements de couleur ; à gauche, les hauts quartiers du Quirinal, du Viminal, des Esquilies ; en face, plus au loin, le Capitole, abrupt, et, de son profil d'Acropole, barrant l'horizon. Le Palatin, par derrière, débordait un peu sur un des côtés, étageant, au fond d'une échappée claire, quelques-unes de ses colonnades et de ses terrasses parmi des cyprès. Calixte en détourna les yeux. Ils se posèrent sur Sergia. La Romaine, le visage vers l'autre rive du Tibre dont on n'apercevait pas le cours, regardait quelque chose au loin, par delà les Jardins d'Agrippine. Calixte reconnut ce qu'elle considérait ainsi. C'était, sur la crête du Janicule, une villa. Dans la limpidité de la lumière, elle se détachait nettement et semblait toute proche. L'on voyait, au bord du jardin, la rangée de colonnes du portique, avec leur couleur rouge jusqu'à mi-hauteur. Sergia, longtemps, garda ses yeux fixés sur cette demeure : c'était là qu'elle avait vécu ! Si elle y reparaissait maintenant, elle serait rejetée ; elle y trouverait des figures pis qu'étrangères ; et elle, son visage y exprimerait des choses plus incompréhensibles que celui d'un inconnu venant d'une contrée ignorée ! Puis ses regards quit-

tèrent la villa ; un instant ils restèrent perdus dans l'immense Rome, d'où montait une large rumeur, et, en poussant un grand soupir, elle se tourna vers Calixte.

C'était comme s'il eût ouï, dans le silence des voix, le murmure mélancolique de son âme ; la pensée ardente et mystique du Phrygien étreignait cette femme. Leurs regards se rencontrèrent. Quelque chose de violent se dilatait dans les prunelles du jeune homme, et cependant cette violence était contemplative et caressante. Sergia sentit toute sa vie sous ce regard. Ce fut un éclair. Elle baissa les paupières.

Le silence, un moment, se prolongea. Puis Sergia parla de sa vie au Transtévère.

— Être mêlée à ces étrangers, disait-elle, me fut d'abord une souffrance. Ils me semblaient grossiers ; et par moments, désespérés, terribles, avec leur culte d'un dieu mort en croix. Encore maintenant, je ne peux m'accoutumer à ce gibet...

Mais Calixte, avec une ardeur prodigieuse, exhala des paroles d'adoration, — la pensée de ce gibet, surtout, le transportant, lui. Et Sergia l'entendit murmurer : « La misère du monde en est devenue l'espoir. »

Elle reprit :

— Leur manière de parler des choses du dehors me semblait les pousser au pire et toujours présager malheur et bouleversements. Mais entre eux, ils vivent avec une sorte de vérité douce et industrieuse dont j'ai moi-même éprouvé le secours. Depuis que les Juifs de la Synagogue leur montrent plus d'inimitié, je ne sais trop pourquoi...

— Parce que, depuis l'arrivée de Paul, ces Juifs nient plus obstinément que le Messie soit advenu, dit Calixte. Ils nous accusent de détruire leur Loi.

Sergia continua :

— Depuis ce moment, leur charité mutuelle est encore plus vive. Ils ont parmi eux des personnes appelées « diacres », pour s'informer des besoins, secourir les indigents, réconforter les découragés, visiter les malades et les pénitents. Paul de Tarse m'a déclarée très apte à cet office. C'est la plus humble fonction qu'on reçoive ; elle est ordinairement celle des femmes veuves. Et, avec un accent de détachement qui semblait tranquille, elle ajouta : S'il en eût été de plus subalterne, je l'aurais voulue ; je souhaiterais d'être la servante des servantes.

— Et moi le serviteur des serviteurs, dit Calixte. Mais je vis loin de vous autres, dans la maison de César.

— Ne peux-tu vivre ailleurs? demanda Sergia.

Elle lui adressa un regard qui lui fit battre le cœur.

Il lui rendit son regard, et eut un geste désespéré.

Sa condition, dans la maison de César, différait peu, en réalité, de celle d'un esclave. Lui-même, par simplicité d'humeur, n'avait jamais cherché à se dégager tout à fait de son humble milieu d'origine. Les faveurs qui avaient rendu d'autres considérables s'étaient bientôt détournées de lui ; si bien qu'il n'était que le fils par adoption d'un Affranchi, ne possédant rien en propre, vivant dans une étroite dépendance. Doryphore, par surcroît, le pressait âprement ; car, sentant grandir le ressentiment de Poppée, dont il avait voulu empêcher les Noces avec Néron, il cherchait dans une rentrée en grâce de son fils adoptif une immunité pour lui-même.

IV

Le vieil Affranchi était plein d'inquiétudes.

Lorsque Néron, quelques années plus tôt, écartant les gens d'Agrippine, eut chassé Pallas, Doryphore, à force d'intrigues, de servilité, réussit à demeurer. Stimulant, par de nouvelles promesses, par la pâleur toujours plus maladive que lui procuraient les drogues, le dévouement d'une clientèle d'héritiers, il s'était d'abord maintenu. Le meurtre d'Agrippine l'avait débarrassé de vieilles gênes. Cependant, en dépit de ses adroites adulations, il s'était alors heurté à la méfiance de Poppée, la concubine de Néron. Ce vieux débris du temps de Claude soutenait sans doute, en secret, l'épouse légitime de César, Octavie, fille de Claude... Aidée de Tigellin, un ancien dresseur d'attelages de course, devenu le fournisseur, puis le familier et le préfet du prétoire de Néron, la concubine s'était arrangée pour le mêler dans un complot imaginaire tendant à donner l'empire à Cornélius Sylla, gendre de Claude, exilé à Marseille. Néron avait jeté un regard sur la tête coupée de Sylla, en lui trouvant « un beau nez », répudié Octavie, épousé Poppée. Quant à Doryphore, on l'avait d'abord oublié.

Mais le vieil Affranchi, l'esprit troublé de terreurs, eut l'imprudence de soutenir la plèbe réclamant le rappel d'Octavie ; et ses clients, qui croyaient en rétablissant l'épouse légitime sauver, avec leur patron, leur héritage, se joignirent à la sédition. Octavie avait été rappelée, puis chassée définitivement, mise à mort. Abandonné par ses amis, dont la peur se trouva plus forte que la cupidité, Doryphore, depuis, vivait dans l'angoisse.

Il n'avait plus besoin de ses électuaires pour être pâle ; et ses yeux, à présent, étaient atones comme le visage était blême. Mais ils brillaient de haine à la vue de l'échanson.

D'une voix plaintive et sénile Doryphore disait :

— Pythagoras versait, en souriant, des demi-coupes à Néron ; il n'était point tondu comme un esclave sarmate, et César se parfumait les doigts après sa chevelure, que prêtait doucement sa tête inclinée. Epaphrodite possède la charge intime où tu aurais dû me succéder. Sais-tu ce qu'est Epaphrodite? Un homme qui, avec un mot, vous fait riche. Polyclète est devenu légat. C'est à Pélagon qu'est allée cette grande mission de confiance en Asie, quand on le jugea capable d'amener jusque sous le glaive des Prétoriens Plautus révolté.

A mesure que ces noms étaient prononcés, Calixte revoyait des éphèbes au type délicat, aux formes indécises, mais avec des visages accusant des excès insolites. Au bain, en plein jour, sans leurs fards et non encore épilés, avec leur maigre barbe poussant ses poils précoces par leurs hâves figures, ils étaient laids à voir. Voilà les compagnons au milieu desquels il avait vécu, tout pareil à eux !

Mais Doryphore, sans prendre garde :

— Indolent ! te traînerai-je toute ma vie? Tu ne seras jamais bon qu'à graisser les essieux ! Cependant, — par la tutelle de la Grande-Mère ! — toujours, j'eus pour toi, au cœur un vrai souci paternel... Je voulais te faire le chemin aussi facile qu'il m'avait été difficile ; t'éviter la dureté de mes commencements, en Phrygie. Quelle peine, par les dieux, quelle peine, là-bas ! En retour, une fois à Rome, ce n'est pas dans la décurie des portiers, ni dans celle des porchers, qu'on me plaça, non, par Hercule ! — si bien que, dans la maison de Claude, nous gouvernions la république, Pallas et moi ! Ces choses ne se recommencent pas ! même un fils de mon sang ne m'aurait jamais valu. Cependant, comment t'es-tu montré si peu digne de mon Adoption? Malheur ! élevé par moi, mis par moi-même aux pieds de César, tellement que, la main dans celle de la Fortune, tu n'eusses pas avancé plus aisément, — et rien, rien, rien ! Septuple esclave ! Il y a de bons métiers : barbier, crieur public. Si tu peux, tu te pourvoiras de cette manière, puisque tu n'as su te rendre agréable dans la maison néronienne, et que tu me reviens lamentable comme un suppliant, quand c'était à toi de m'être en aide, aujourd'hui !

Il lui jetait un regard farouche en sa maudissante détresse.

Tout à coup, un jour, Doryphore sentit comme la glaciale

approche du couteau sur la gorge, en apprenant inopinément, dans une nausée de mort, le meurtre de Pallas.

Depuis qu'il s'était retiré sous les plaisanteries de Néron au sujet de ses rapines, l'ancien Affranchi de Claude avait opulemment vécu dans ses jardins de l'Esquilin. Son arrogance était restée entière. Des consulaires, des sénateurs, fiers de leur bande de pourpre, eurent à se souvenir qu'ils ne s'étaient autrefois prévalu de leur rang que pour mieux flatter l'orgueilleux Affranchi. Une haine le suivit. Il y avait répondu par le faste et les plaisirs exaspérés de sa retraite. La courtisane Epicharis, surtout, comme marquée de la débauche singulière de Rufus, et qu'on ne voulait plus que pour cela, l'avait enflammé. Elle joignait à cet attrait les stimulations d'une insolence gaie, dont Pallas recherchait avidement les insultes. Parfois, après boire, il se faisait lire son épitaphe, où l'ancien esclave énumérait ses charges, ses dignités, ses honneurs, disait l'adulation des nobles, la vénération de Claude ; il larmoyait ; mais la concubine, alors, par d'âpres dérisions proférées avec une grâce bouffonne, le faisait éclater de rire.

En même temps que de Doryphore on s'était ressouvenu de Pallas ; et les déclamations montèrent autour de Néron.

Délateurs, banquiers, affranchis ambitieux, gens de théâtre, de cirque, de courses, enragés de cupidité comme les nobles de rancune, dénoncèrent ses trésors extorqués, retenus indéfiniment, — au grand préjudice de César, trop bon, — par sa longue vieillesse. L'idée d'un meurtre se mit à circuler, tacitement.

C'est alors que l'argentier Panéros avait aposté deux affranchis de Pallas ; et, blêmissant, l'arc mince de ses sourcils crispé comme un serpent qui s'agite, la bouche plissée d'un sourire d'affreuse amertume, Néron apprenait d'eux de prétendus propos outrageants tenus par ce Pallas exécré qui, jadis, avait aidé Agrippine à le traiter, lui, César, en enfant qu'on fustige ! Attentif, cependant, à n'être point vu dans cet état de trouble et de colère, il avait détourné la tête et, le regard distrait, à mi-voix, laissé tomber seulement quelques mots de mécontentement vague et dédaigneux. Mais c'était assez. On prépara du poison. Qui le donnerait? Epicharis.

Dans la gynécée où l'accueillit la courtisane, Galvia Crispinilla, d'un air de sollicitude envers la concubine, avait d'abord annoncé à mots couverts des périls menaçant Pallas.

Epicharis était vêtue d'une riche tunique d'intérieur en soie bombycine violette. Tout en chuchotant ses insinuations sinistres, Galvia éprouvait entre deux doigts le grain du tissu précieux. Dans ce geste,

la tunique s'était relevée ; et Galvia s'interrompit pour admirer à la fois le tour de la jambe et la délicatesse de l'étoffe, — reprenant tout à coup :

— Pour toi je le regrette, mon enfant, Epicharis ! Nulle part ta grâce ne sera mieux parée qu'ici. Là est ta vraie maison, et tout ce que tu peux désirer.

— Mais, fit vivement Epicharis, rabattant sa tunique d'un coup sec, l'ignores-tu? je ne sais plus quelle âme j'ai, dans cette maison où l'on me fatigue d'exigences extraordinaires que je n'oserais dire à personne, pas même à toi. Galvia Crispinilla, ôte-moi d'ici !

Galvia dit brutalement qu'elle ne pouvait rien. Mais changeant aussitôt sa figure, où parut une consternation apitoyée :

— Epicharis, ma fille, je te plains, petite colombe ! *Heu me!* tous les hommes sont pareils.

Elle continua :

— Après celui-ci un autre viendra, et un autre encore, jusqu'au jour où, leur ayant laissé ta beauté, et jusqu'au dernier débris de ta joie, vieillie et pauvre, — car tu n'as jamais rien su garder, — il te faudra peut-être, pour deux oboles... Voilà ta vie, si tu n'y prends garde !

Elle s'approcha, et à voix si basse que l'autre tressaillit :

— Écoute ! Tu peux te rendre libre, heureuse, t'affranchir des hommes...

— Que faire? répétait Epicharis frémissante.

Alors Galvia tira de sa ceinture une de ces ampoules d'onyx à mettre les parfums, et elle chuchota rapidement :

— Cela, dans sa coupe. C'est instantané ! Nulle suite pour toi. C'est un ennemi de César. Et tu seras riche !

Elle la regardait dans les yeux, en joignant à demi ses paupières clignantes, ce qui ajoutait à la hardiesse sinistre dont brillaient ses prunelles quelque chose de subtil et de persuasif.

Epicharis se recula, pâlissante, silencieuse, malgré les nouvelles promesses, les insistances de Galvia Crispinilla.

— *Hem?* fit enfin celle-ci, inquiète. « Non? Pas toi? Quelque autre alors? Qui? Dis-le... ».

Mais, aux questions de plus en plus fébriles dont Galvia la pressait, Epicharis garda le silence. On eût dit que l'horreur, l'exaspération de cet affreux entretien, la souffrance de ce mépris qui la supposait, comme prostituée, capable d'un crime lâche, la glaçaient, se tournaient dans son être en mutisme, opiniâtreté. Galvia ne reconnaissait plus la Grecque facile. Elle avait devant elle un visage fermé, dur, immobile, — au regard devenu étrangement fixe.

— Tu as des yeux d'hystérique ! Tu ne parlerais même pas sous les tenailles du carnifex !

Et Galvia, furieuse, poussa un cri.

A l'entrée du gynécée, le voile rouge de la porte s'agita, se tordit violemment ; trois hommes, comme sortis de ce tourbillon de pourpre, se précipitèrent. Epicharis, qui déjà franchissait un seuil intérieur, vit surgir à son côté une face entourée d'un collier de barbe jaunâtre, et où une grande bouche, de petits yeux luisants, avaient l'air de lui sourire ; elle s'arrêta involontairement, et la main de Panéros, en un mouvement serviable, désignait les deux autres hommes.

Epicharis avait reconnu les deux affranchis de Pallas ; elle crut à de l'aide, courut à eux. Ils se jetèrent sur elle, la bâillonnèrent, la lièrent aux quatre membres. Elle suffoqua, s'évanouit. Elle eut le temps de voir en conciliabule Galvia Crispinilla et l'homme au collier de barbe jaune.

Ils purent, à force d'argent, gagner le médecin de Pallas.

Peu après, le même poison foudroyait Doryphore.

V

Les veillées d'hiver s'écoulaient douces dans la salle basse de la petite maison des champs.

Avec son plafond d'où pendait un châssis vertical muni de crocs retenant quelque provision salée, quelque chapelet de légumes, elle ressemblait à celle des auberges. Un escalier, comme dans les hôtelleries, montait à des chambres. Le cellier, non loin de la maison, était une ancienne écurie. Au temps de sa grande opulence, avant les Guerres civiles, la famille dont descendait Sergia avait eu là, sans doute, sur le chemin de quelque grand domaine lointain, de quelque terre à esclaves et à bestiaux, un relais, une habitation de passage, — sorte d'auberge privée. Depuis, le gîte avec ses quelques arpents, débris des possessions patrimoniales, s'était appelé villa.

Thallus, selon son habitude, employait ces longs soirs à réparer ses outils, vérifiant leur solidité, affûtant quantité de fers, les uns qui cassaient la terre avec deux courtes dents, d'autres qui la trouaient avec deux fourchons écartés comme les cornes d'un chamois, d'autres qui la retournaient de leur tranchant large comme un soc de charrue. Felicula, près de Thallus, s'occupait à démêler de vieux liens, pour palisser la vigne, à raccommoder les sacs de sparterie où l'on pressait le raisin et l'olive.

Calixte et Sergia, après le souper en commun avec les deux vieux affranchis, songeaient côte à côte.

Quand la mort de Pallas et de Doryphore eut été oubliée, on s'était arrangé pour faire disparaître Calixte, en obtenant de Néron qu'il le chassât de Rome, — le relégué ne devant ni s'approcher plus près que le vingtième milliaire, ni s'éloigner au delà du centième.

C'est alors que Sergia voulant qu'il vînt vivre auprès d'elle à Aricie, — où elle gardait encore son petit domaine grâce à quelque premier argent réuni par Thallus et accepté par Panéros, — Paul de Tarse, avant leur départ, avait exigé leur mariage immédiat, qui se fit après leur baptême. Sergia s'était ainsi unie à un affranchi, elle, fille d'un chevalier romain ! En vivant avec des gens amortis par une croyance d'autant plus détachée du monde qu'elle y était sans aveu, la patricienne déchue avait fini par prendre quelque chose de leur indifférence et ne point sentir la dégradation. Tombée du rang des matrones, elle n'eut point le droit, selon leur coutume symbolique, de partager sa coiffure en six tresses. D'ailleurs il y eut, entre eux, non point mariage, mais concubinat, sorte d'union inférieure reconnue par la loi, méprisée cependant comme expédient des femmes du bas peuple, ou bien perdues de réputation, ainsi que l'était Sergia, qui ne pouvait prétendre aux justes noces.

Quelque chose de subtil s'était, dès le premier moment, trouvé mêlé, pour en approfondir singulièrement l'intensité, à ce que le Phrygien ressentait pour elle. Par la manifestation publique des secrets de cette femme (dans l'assemblée du Camp des Pérégrins), c'était comme s'il eût possédé davantage son âme, et il l'eût peut-être moins aimée, s'il n'eût eu cette connaissance de ses fautes. Le bonheur de Sergia lui en devenait plus cher, sa séduction plus forte, la pensée mystique de son salut une volupté.

Sergia n'ornait plus sa mise. Elle était toujours vêtue de couleurs foncées, se voilait strictement. Son visage plein, sans fards, avait, en sa maturité jeune, reçu l'achèvement de sa beauté romaine. L'amour violent de Calixte pour elle, dans son croissant emportement, lui faisait parfois, quand elle y songeait, verser des larmes. Alors elle le considérait avec une tendresse triste, et avec des paroles d'exhortation, sachant bien, lui disait-elle, la bonté de son âme.

Au printemps, dès que les haies se fleurirent d'épine blanche et rose jetant sur les chemins des senteurs de miel, ils sortirent par la campagne.

Calixte et Sergia se rendaient au lac de Diane, en suivant un che-

min rocheux montant d'Aricie, où il se détachait de la Voie Appienne. Du sommet de la côte, la nappe d'eau se découvrait à leurs yeux, tout en bas, calme au fond d'un orbe de hauteurs boisées, immense miroir ovale au sombre bleuissement, immobile, grave, mystérieux. Tout était silence et solitude dans cette vaste coupe. Quand on descendait les bords de ce sauvage enfoncement sylvestre empli de la sérénité des ondes, l'on se sentait à chaque pas plus éloigné de toutes choses, au cœur d'un étrange recueillement épandu, comme si l'âme de la Vierge du Lac, l'âme farouche et pure de la grande Artémis, eût flotté par la contrée. Cependant l'aspect de son temple, dans les cyprès d'un bois sacré, au détour de la rive, laissait indifférents les deux époux. En apercevant, dans les chapelles disposées sur la plate-forme, les offrandes votives appendues, vêtements, colliers, images de la Déesse, ils se rappelaient seulement qu'ils s'étaient séparés de ce qui faisait la croyance commune. Pourtant, un peu plus loin, la vue des piscines, où l'on plongeait les malades, remémorait à Sergia sa mère, venue là chercher un reste de vie. Ce souvenir les attendrissait, et ils s'en revenaient le long du lac en se communiquant des pensées douces.

Parfois quelque Frère, se rendant à Pouzzoles, s'arrêtait à Aricie. Ils surent ainsi que Paul de Tarse avait comparu devant le conseil de César Néron, qui l'avait absous, parmi les cris furieux des Juifs.

Toujours l'hôte, avant de repartir, prenait place à table, dans un petit triclinium champêtre ; et Thallus célébrait l'Agape.

On était aux belles soirées du printemps déjà chaud. La vallée, sous eux, enfonçait dans le brun du crépuscule ses pentes, que parsemaient les grappes d'or des cytises, et où des roches se mêlaient à des bouquets de chênes verts. Au loin, des feux de berger piquaient les vagues flottements bleuâtres de l'obscurité, et, tout en bas, des lumières s'allumaient dans les maisons d'Aricie. Le coassement des rainettes montait des fonds humides. La lune avait paru. Une lampe brûlait doucement sur la table. Elle éclairait en dessous des visages qui se penchaient tandis que Thallus récitait des paroles sacramentelles.

Ce fut en ces jours-là que Sergia, pour la première fois, prononça le mot hébreu *Pascha*. Elle revêtit des habits de couleur riante, en se souvenant confusément des Hilaries d'Attis. Calixte, en la voyant si belle, frémit de désir ; pourtant il ne la toucha point ; Sergia reposa souriante et paisible auprès de lui, le cœur visité d'une allégresse jamais éprouvée.

Il prolongea ces abstinences, mortifia son corps, aida Thallus vieux, travailla comme un esclave des champs.

Calixte croyait, comme les Phrygiens, que l'âme, bien qu'immortelle, était matérielle, avait une figure et pouvait être vue. Elle participait à la vie de la chair, s'obscurcissait et déméritait dans la volupté ; mais la pureté la rendait de plus en plus lumineuse, aimante et belle, et quelque chose d'elle transparaissait alors sur les visages, qui prenaient sa ressemblance. C'était cette espèce de sceau profond et mystérieux, de vague face fatidique, ineffable, qu'il cherchait sur le visage de sa Sergia, et dont, en de chastes extases, il surprenait, frissonnant, l'apparition, intimement mêlée à sa beauté.

Cette exaltation délicate touchait Sergia.

Puis, du fond même de sa joie, une pensée s'éleva en elle, — un vœu de maternité.

Felicula l'en loua, et même vit, avec contentement, qu'elle gardait dans sa mise les parures de la Pâque, comme dans l'allégresse de son vœu. La vieille nourrice disait :

— Je te les promets, les beaux enfants ! tu les auras sur tes genoux, les beaux enfants ! Tu les allaiteras toi-même, tu ne feras point comme les femmes des Gentils ; tu seras leur très douce nourrice. Moi, auprès de leur berceau, je balancerai l'éventail de lotus pour rafraîchir l'air et faire envoler les mouches. Dormez, Gaïus et Gaïa ! Vivez pour vos parents, Gaïus et Gaïa !

Calixte n'entretenait aucune pensée de paternité.

Au commencement de l'été, Panéros parut, suivi d'un scribe, et réclama son argent.

Tandis que le scribe lisait des comptes à Thallus pâlissant, le créancier regardait, avec une curiosité méprisante, ce domaine pauvre, resserré, besogneusement aménagé, enclave disparate perdue au milieu des grandes villas de plaisance à jardins et à esclaves de luxe. On ne devait s'y maintenir qu'à force d'industrie. Pour que pas une parcelle ne fût inutilisée, des plants différents emplissaient pêle-mêle les étroites bandes de terrain meuble étagées par gradins à flanc de coteau, et que soutenaient de petits murs de pierres sèches. Ces terrasses s'éboulant par les pluies, on remarquait des traces de glissements, et la culture, çà et là, se trouvait emportée vers le fond de la vallée. La sécheresse n'était pas moins ruineuse ; déjà les plants potagers commençaient à jaunir, des chardons s'étalaient. Pourtant le Samaritain, retrouvant dans ce sol escarpé ses habitudes de paysan montagnard, avait tiré bon parti de la chétive métairie. Elle n'était point « comme une citerne fissurée », disait-il. Mais la dette l'écrasait.

Sergia venait de s'approcher, accompagnée de Calixte.

Panéros se retourna, — et il tressaillit, et il eut une épouvante, en reconnaissant, malgré ses cheveux ras, son visage tout couvert de hâle et son vêtement de laine rugueuse, l'échanson de César, le fils par adoption de Doryphore. Il avait été l'instigateur de son éloignement, poussant en avant les clients de Poppée, parmi lesquels s'étaient glissés des héritiers frustrés du riche Affranchi. En le retrouvant tout à coup réfugié chez Sergia, Panéros (dont Calixte ignorait tout) ne douta point qu'il fût l'amant de cette femme dissolue ; et il fit rapidement ses réflexions et ses plans dans le secret de son astuce.

Cependant, comme s'il se fût toujours adressé à la belle Cynara, il s'était mis à parler à la jeune femme de la même manière complimenteuse que jadis, mais, de plus, avec une liberté de ton presque outrageante. Puis, rejetant sur son scribe la brutalité de ses exigences, il se prit à railler le zèle rustique de cet esclave. Il plissait, en une grimace bienveillante, ses grandes lèvres plates, et disait, tout riant, que l'on ne traitait pas en fermière une belle fille. Lui, Panéros, répugnait toujours à se montrer rigoureux...

Une brise venue de la mer soulevait les pans de sa légère lacerna d'été ; la tunique, dessous, rutilait, toute de pourpre tyrienne. Il laissa tomber ces mots :

— Apprends, Cynara, que l'humanité de Panéros t'accorde de nouveaux délais. Et même, par Hercule ! je prêterai d'autre argent... — ici il se tourna vers Thallus — pour t'acheter des outils neufs, réparer ta citerne, refaire tes terrassements, curer tes rigoles d'irrigation et embaucher sur le forum d'Aricie un plus grand nombre de journaliers s'il le faut, car un créancier doit conserver la chose gagée en bon père de famille, et prendre garde que le produit, s'il est de trois figues, ne tombe à deux, faute de moyens.

Un grand flot rouge, au nom de Cynara, avait empourpré la face de Sergia. Cet homme se trouvait mêlé à ses plus lourds souvenirs. Des révoltes, des mouvements d'orgueil succédaient à des larmes ; et une tristesse grandissait.

Ils vivaient dans un isolement profond, méprisés et tenus en méfiance par les gens d'Aricie. On regardait avec malveillance, et non sans une sorte d'inquiétude, du côté de la maison de Sergia, au flanc de la colline. Quel était ce jeune homme étrange avec qui elle était venue vivre ici, après s'être ruinée à Rome dans les plaisirs? Nul n'avait idée que la fille des vieux chevaliers romains eût pu jamais, comme une femme de la plébécule ou une courtisane, user, pour se marier, du concubinat. Les uns disaient, à cause des cheveux ras de

Calixte, que c'était un bel esclave qu'elle s'était acheté pour se livrer avec lui à la débauche ; d'autres, l'ayant aperçu en braies phrygiennes, assuraient que c'était un jeune Galle dont elle apprenait la magie, pour se procurer de nouvelles richesses. Pourquoi ne voyait-on plus le Priape taillé dans un bloc d'orme, au bord de la haie de clôture, ni la carcasse de la tête de loup, contre les maléfices, à l'entrée? On savait qu'ils ne brûlaient plus d'encens au Lare familier. La foudre étant tombée dans leur champ, ils n'avaient pas eu recours à l'haruspice pour purifier la place. Ils ne vivaient comme personne. Toujours renfermés entre eux, rien de ce qui se passait, ni réjouissance, ni solennité, ne les occupait. Aux Féries latines, en Avril, aux Fêtes de Diane, le jour des Ides d'Août, quand toute la région était en joie et en prières, avec des tavernes de toiles par la campagne où circulaient des processions, nul qui les eût vus paraître. Une suspicion les environnait. Thallus, maintenant, vendait difficilement ses denrées dans le pays, et l'on en profitait pour les lui payer moins cher. Sergia ayant tenté de soigner les malades (nombreux par l'insalubrité des fonds humides où se tassait la ville), elle avait été chassée des chevets par les prêtres de l'Artemisium, qui l'accusèrent de sortilèges, comme de vouloir, au moyen de charmes, faire passer les semailles des champs voisins dans le sien.

Calixte, dans les tribulations, s'éprenait de Sergia avec une violence nouvelle.

Quelque chose brûlait de l'un à l'autre, dans la proscription où ils s'enfonçaient, qui était plus âcre que toutes les ardeurs de ce monde.

C'est alors que Calixte sut combien Sergia était belle ! Sous la flamme de la lampe, auprès du chevet, la pâleur brune de ses épaules et de sa gorge éclatait dans les demi-ténèbres. Pensive, elle se laissait considérer. Leurs têtes se touchaient sur les coussins, et le profil de la jeune femme, ainsi vu de tout près, se détachait, plein et délicat, avec le tour exquis de la joue, où faisaient ombre, à l'endroit le plus doux, les longs cils abaissés de la lourde et soyeuse paupière. Calixte se perdait dans la contemplation de cette grâce sérieuse. Il croyait saisir quelque chose de profond, d'intime, qui tenait à l'être même et en quelque sorte au destin de Sergia. Il imaginait, en un jaloux amour, les ardeurs qui avaient emporté cette vie.

Pourtant, l'orgueil de la chair l'irritait, et il avait un sentiment triste et subtil du péché. Il se mit à penser avec une acuité singulière aux fautes passées de Sergia, bien que le baptême les eût lavées. Les dispositions mêmes de la mystique race phrygienne, si prononcées en Calixte, la tendance à l'humilité, au renoncement, à l'ascétisme, l'idée du salut, rendaient cette préoccupation plus intense. D'où

lui venait ce nom de Cynara, révélé par Gadia en pleine assemblée des frères? Avec quelle familiarité mauvaise l'usurier Panéros l'avait à son tour prononcé ! Un tel nom, en sa grâce hardie, était d'une courtisane. Cependant Calixte, pour la première fois, en un trouble redoublement de passion, tâchait de se représenter Sergia telle qu'elle avait dû être au temps qu'on l'appelait Cynara. Il la voyait idéalement, non point différente, mais comme en répandant sur toute sa beauté le pathétique de la perdition, — volupté obscure et profonde, où l'amant replaçait la pécheresse dans sa faute pour mieux l'exalter dans son salut.

Sergia reprit ses vêtements sombres. Elle disait doucement à Calixte qu'il serait un homme trop pieux pour s'attacher jamais à une femme insensée.

Mais le trouble revenait. Sergia, en une réserve mélancolique, tâchait de voiler une séduction trop forte : leur chasteté était plus brûlante que leurs caresses ! De leur contrainte s'échappait une préoccupation lascive.

Chez le Phrygien, — qu'obsédaient les mystiques images d'anéantissement universel si vite conçues, à la voix de l'Apôtre, dans son âme d'opprimé, — la paternité n'était pas un vœu ardent. Mais son amour de Sergia risquait de ne s'en trouver que plus violent. Elle voyait d'étranges éclairs dans la prunelle de Calixte. Elle ramena sur son épaule son pallium sombre. Et, fuyant leur chambre où leur malaise, dans la langueur d'une après-midi d'automne, devenait intolérable, ils s'en furent tous deux au grand air des champs.

VI

Ils marchaient d'un pas précipité dans la campagne.

Felicula les avait vus s'éloigner derrière la haie. La vieille affranchie s'était mise à crier : « Maîtresse ! » Et, l'œil fixé à la place où Sergia venait de disparaître, elle murmura presque involontairement, en une sombre rêverie : « Seigneur, il faudrait un berceau dans cette maison ! »

Le Samaritain, à ce moment-là, rentra du forum, où il était allé engager des hommes pour la vendange. En baissant la voix, il dit avoir appris que César se trouvait dans le pays.

Calixte et Sergia s'avançaient au hasard, en leur trouble. Ils s'égarèrent.

Des sentes sauvages, tracées par le bétail, s'entre-croisaient devant eux, d'une manière continuelle et incompréhensible. Ils tombèrent

sur une large piste gazonnée où paissaient des troupeaux. Les pasteurs, le corps nu dans des peaux crues au poil en dehors, s'abritaient de la chaleur contre des roches verticales que recouvraient des retombées de verdure. Leurs lances s'appuyaient à la paroi. Leurs chevaux maigres broutaient des touffes, tandis que les chiens, avec leurs grosses oreilles graissées de marc d'huile par précaution contre les taons, allaient et venaient sans trêve. Ces hommes levèrent des visages basanés et farouches à la vue de Calixte et de Sergia. Elle voulait retourner. Mais les troupeaux, en se répandant derrière eux, avaient déjà barré le chemin.

Ils se jetèrent dans un bois qui devint vite très épais. Des figuiers, des chênes verts, des châtaigniers, entremêlés de myrtes, de chèvrefeuilles, de lauriers sauvages, faisaient des massifs impénétrables sur un sol accidenté ; le sentier s'enfonçait dans la noirceur profonde de ces couverts, tout bruissants d'un immense pépiement d'oiseaux ; ils s'envolèrent d'un coup à l'approche des deux passants, et dans le grand silence on entendait des fuites subites de bêtes par les taillis. Calixte et Sergia se mirent à courir, enlacés, dans une excitation à demi heureuse. Ils s'assirent, haletants, dans l'herbe, à l'orée ombreuse du bois. Les souffles de la campagne flottaient, chargés d'émanations douces, engourdissantes. Sergia les aspira longuement. Des mèches défaites s'agitaient sur son front.

— Où me mènes-tu, petit cœur? fit-elle.

Le mont Albain, masse énorme dominant la contrée, reparaissait toujours devant eux ; et même Calixte conjectura qu'ils devaient maintenant s'en trouver peu éloignés. On voyait nettement, au haut des pentes boisées, le temple toscan de Jupiter-Latial, par-dessus son mur, sur le plus élevé des deux sommets.

Là-haut, dans le festin des Féries latines, à la table de César, Calixte avait jadis versé le vin. Des courses de quadriges s'étaient données au milieu de la petite plaine terminant le sommet plus bas. De la plate-forme supérieure, on découvrait un peu de la Ville : « Gravis, tu distingues le Capitole avec sa grande Statue. »

Il rappelait ces souvenirs en une rêverie nonchalante. Sergia, couchée dans l'herbe et saisie aussi d'une mollesse, se prit de même à songer. Regardant le mont Albain, solitaire dans le bleu foncé du ciel, elle se disait que, de là-haut, l'on découvrait Rome. Elle aurait voulu monter. Elle fermait les paupières, et les lieux d'autrefois passaient en une confusion lumineuse dans sa mémoire. Elle crut les voir : la Voie Appienne, les Portiques, les Thermes ; et les Jardins de César en fête, tumulte éblouissant qui, une après-midi de printemps, l'avait emportée.

Elle se mit à parler du passé avec une sourde complaisance, touchant à des choses qu'elle avait toujours évitées.

— ... J'ai donné des soupers, les beaux soirs, dans mes jardins, disait-elle, en cueillant distraitement parmi l'herbe les premières fleurettes de l'automne, et j'ai agonisé dans une mauvaise chambre haute... Une vierge, dans la maison de son père, est dépendante de tous. Dès que l'épousée, sous le voile couleur de flamme, a été portée de l'autre côté du seuil conjugal, que de nouveautés et quelle liberté ! La plus simple est vite transformée. Tu la rencontres, au Cirque, habillée et fardée comme une courtisane...

Calixte écoutait avec avidité. Retrouver chez Sergia quelque chose des corruptions publiques lui causait une jouissance étrange. Sergia, s'apercevant de cette curiosité, fit entendre, mais sans force, une exhortation qui augmenta seulement la langueur où ils s'engourdissaient :

— O simple et doux Phrygien, mon Calixte, ne sois pas sollicité par l'idée de ces choses.

— Au Palatin... fit Calixte.

— Au Palatin?

Il hésitait. Sergia le pressa.

— J'en ai vu se coucher à table, par trois et quatre, avec César Néron, couvertes à peine d'un voile parfumé ; les lits, tout entourés d'une courtine de toile d'or, étaient garnis de feuilles de roses, dont on avait ôté le blanc comme trop dur...

— Est-ce vrai, tout ce que l'on rapporte? questionna Sergia en rougissant un peu.

Elle écoutait dans une mollesse grandissante ; et ils s'étendaient sur la vie dissolue de Rome.

Mais Sergia ayant dit, de son côté :

« Plus d'une matrone se livrait en secret pour de l'argent », un sourire singulier, où il y avait de la raillerie et de l'amertume, erra sur les lèvres de la jeune femme, et elle ajouta, d'une voix un peu tremblante :

— Comment Sergia refusa-t-elle de faire de même, elle dont le mari était alors pauvre et complaisant? Peut-être parce que le désir d'amour troublait sa raison. Elle en fut bien punie. De ces matrones ou de Sergia, qui en vint à se trouver publiquement perdue? Sergia !

A ces mots, Calixte l'enlaça violemment, cherchant ses lèvres.

— Allons-nous-en ! fit-elle.

Le sentier s'engagea bientôt dans des bouquets de grands pins-parasols ; ils se resserrèrent ; les vastes ombelles couleur de bronze, bombées sur leurs gigantesques colonnes rouges, rabattaient, dans

l'ombre diffuse du haut sous-bois perpendiculaire, une chaleur pleine d'un âcre arome résineux. Le sol, incliné, était tout semé d'aiguilles glissantes.

Une lisière se découvrit, avec une cabane de berger au bord. Elle était vide, et même devait se trouver inhabitée, car les lits en rondins de pins, contre la paroi circulaire, n'avaient plus leurs grabats, et les débris d'un foyer, au milieu de la hutte, s'éclairaient dans l'ombre du rayon pâle tombant d'en haut par une ouverture centrale. Calixte et Sergia, fatigués de leur marche, entrèrent. Il faisait frais sous le toit conique de roseaux couverts de paille.

Sergia s'était assise au rebord d'une des couchettes rustiques, la tête appuyée au mur, et elle avait fermé ses yeux. Des lèvres se collèrent à ses mains ! Elle vit Calixte, à ses pieds, levant vers elle le même regard étrange que précédemment, dans leur chambre.

Elle s'échappa. Calixte la rejoignit au dehors.

— Hâtons-nous, dit Sergia.

Une appréhension indéfinie, une faiblesse irraisonnée l'avait prise. Elle eût voulu se trouver de retour à la villa. Le soleil s'abaissait. Des fumées lentes montaient çà et là dans l'atmosphère blonde et tiède, car du chaume était à brûler par les champs.

Le terrain, en s'inclinant toujours, s'encaissa entre deux longues élévations. A un détour de ce ravin, ils eurent tout à coup devant eux un morceau du lac de Diane, en bas.

La ravine, par une pente de plus en plus rapide, descendait jusqu'au bord. La rive, en cet endroit, formait un enfoncement brusque. Un haut éperon abrupt s'avançait d'un côté, cachant toute une partie du lac, tandis qu'un énorme bouquet de broussailles et d'arbustes, de l'autre côté, débordait sur l'eau. L'intervalle était un fond gazonné, planté de quelques peupliers d'Italie, fleuri de marguerites, de violettes, de cyclamens, avec un asphodèle élevant çà et là sa tige chargée de cloches blanches rayées de rose ; le lieu semblait si doux que Sergia, avant de faire le reste du chemin, consentit à s'y reposer.

— Où t'envolais-tu, petite fauvette? dit Calixte ; et il la serra contre lui avec des mots d'amour : « Sergia, lumière ; Sergia, cher présage. »

Elle regarda Calixte en souriant avec mélancolie.

Il passait, par moments, une brise sur le lac ; alors sa surface, en se ridant un peu, se brunissait, et tous les arbres bruissaient par leurs cimes ; puis tout redevenait immobile.

Dans un de ces intervalles de silence, Sergia crut entendre une musique lointaine, comme si des temples pleins d'harmonies, en s'ouvrant tout à coup, avaient confusément retenti dans les profon-

deurs de l'horizon. Cela semblait venir de cette partie du lac que leur cachait, à droite, la brusque avancée d'une haute croupe. Mais tout se tut ; elle se trompait, c'était une illusion, sans doute. Et elle demeura entre les bras de Calixte.

Sergia ne se trompait point ; — et si, du lieu en retrait où ils se trouvaient, leur vue se fût étendue, sur leur droite, vers l'extrémité orientale du lac, ils y auraient aperçu, voguant lentement, solennellement, au son des flûtes, un large et étrange navire, chargé d'architectures comme un palais et de verdures comme un jardin.

C'était, sur l'eau, quelque chose de monumental et de touffu. Une superposition pyramidale couvrait la poupe, où s'étageaient des galeries, des escaliers et, tout au faîte, un petit temple entre deux pylônes. En bas, tel qu'un jardin au-devant d'une villa, des végétations taillées, des arbres fruitiers, des chapelles périptères entourées d'ifs, formaient un paysage de fantaisie. Sur la proue, une haute treille, dont quatre énormes thyrses supportaient le lourd arceau festonné de pampres, s'élevait comme un pinacle champêtre. Les claires architectures, en bois doré, en briques enduites de stucs coloriés, avec quantité de colonnes en marbre rouge et jaune, brillaient parmi les arborescences noires. Des brûle-parfums, sur de grands trépieds, fumaient de place en place. A l'avant, sur le bordage, saillaient des rostres à têtes de lion et de loup, ayant dans la gueule un anneau où s'attachaient des câbles tendus : et des barques de rameurs tiraient la galère, dont les larges flancs bas repoussaient l'eau de part et d'autre en deux glauques volutes, tandis qu'à l'arrière un ample filet de pourpre, déployant son éventail écarlate, traînait, comme un vague sillage sanglant, étalé.

D'Antium, où il passait les chaleurs au bord de la mer, Néron s'était rendu à Bovilles afin d'assister aux Jeux de la *gens* Julia ; et, trouvant l'automne agréable dans les monts Albains, il avait eu fantaisie de pêcher sur le lac de Diane. On avait donc retiré de sa grande loge close et mis en état l'ancienne villa nautique de Caïus Caligula, — sorte d'énorme corps flottant en forme de navire, vaste et luxueuse machine bonne pour l'eau douce, imitée, sans doute, des grands bateaux de plaisance des Ptolémées.

Au plus haut de la poupe, sur la terrasse de la dernière galerie, à une table dominant d'autres tables, surchargées de plats, de calices, d'argenteries, de fleurs, et dont les lits débordaient de convives en s'affaissant un peu sous leur poids, Néron soupait, en robe flottante d'étoffe blanche brochée d'or. On voyait la fraîche épilation de sa joue large. Son gros cou s'engonçait dans un foulard. Des courti-

sanes, torse nu, le servaient ; et des joueuses de flûte, avec des chanteuses, occupaient, au-dessus du festin, les degrés du petit temple grec.

Des commensaux s'allongeaient sur les coussins autour de lui : Senecion, l'ami de jeunesse, visage las ; Pétrone, arbitre du goût, prenant avec une simplicité qui semblait une approbation les énormités de César ; Tigellin, préfet du Prétoire, ancien éleveur de chevaux de courses, jaloux de Pétrone ; le sénateur Afranius Quintianus, bienvenu pour la franchise de sa débauche ; l'avocat Coccéius Nerva, excellent poète, mais homme doux, en qui l'on n'avait pas à redouter l'orgueil de Lucain ; le consulaire Cluvius Rufus, ruiné par les courtisanes, s'accrochant à tout, appariteur de Néron sur le théâtre ; Atticus Vestinus, railleur abusant de la familiarité que permettait facilement César ; — et d'autres, parmi lesquels le fameux Vatinius de Bénévent; ramassé dans l'échoppe d'un cordonnier, petit, contrefait, et le nez si long que le peuple donnait son nom aux coupes à quatre « nez » ou anses.

Les flûtes, de temps en temps, sonnaient. Bercé par la musique, par la rumeur flatteuse, la joue empourprée du falerne que versait Pythagoras l'échanson, Néron s'entretenait avec Pétrone. Son cœur d'artiste s'épanchait. Que chanterait-il à Naples? Pétrone proposait : « Hercule furieux? — Niobé? — Atrée? — Œdipe aveugle? » Néron, comme perdu dans un rêve, murmurait : « Oreste parricide?... On comprendrait !... » Pétrone, d'un air de grande aisance, vidait sa coupe. Soudain Vatinius s'écriait : « Je te hais, César ! » et, au « Pourquoi? » tranquille de Néron, répondait en parlant du nez : « Parce que tu es sénateur ! » Pour ce bon coup au Sénat, Néron, avec un éclat de rire, promettait d'assister, — en revenant de Naples, où il débuterait, annonçait-il, comme chanteur de profession, — au Présent de Gladiateurs que Vatinius voulait lui offrir, à Bénévent. Mais Pétrone pensait rêver : César, chanteur de profession ! César, tombé dans l'usage public ! Le meurtre d'Agrippine lui passa par l'esprit : c'était aussi énorme. Ce qui ne l'empêchait point de dire, avec une assurance calme :

— A Naples, il y a beaucoup de Grecs d'Alexandrie, amenés là par le commerce ; ils se souviennent que leurs rois jouaient de la lyre ; Callimaque a chanté Philodelphe sous le nom d'Apollon ; lutter contre mon Roi, c'est lutter contre Apollon, dit le chœur : l'auditoire de Naples, ô César, sera digne de ton chant.

Et Néron rayonnait, était sûr, après cela, de la Grèce, de Rome ! Rome ! Il la referait ! Les galères viendraient mouiller sous le Capitole ! Il approuvait les plans de l'architecte Celer qui allait joindre

le Palatin et l'Esquilin par des constructions immenses ; ordonnait au peintre Amulius, un Sabin grave, brun et robuste, de couvrir les murs du nouveau palais, indiquant des sujets : Phèdre s'étranglant ; Hippolyte, sanglant, traîné par ses chevaux emportés ; « et que cela fût aussi réel et furieux qu'au Grand-Cirque, quand le cocher va s'écraser, tête en avant, contre la borne ! » Pour lui, il chanterait à Naples ce *canticum :* Dircé liée par ses cheveux aux cornes du taureau.

— Conçois-tu? disait-il à Pétrone, faire œuvre qui soit, dans la musique, ce qu'est, dans la statuaire, *la Femme au taureau* d'Apollonios de Tralles ! Par Hercule ! tu connais ces proportions colossales, l'énormité de ce mouvement, cet effort des bras des vengeurs amenant l'encolure bestiale sous le joug vivant, qui est un corps de femme ! Nous sommes touchés, — comme les dieux le furent, — en contemplant ici l'accomplissement d'un destin où la grâce trouve une dernière perfection dans la douleur.

Assurant à leurs lèvres la bandelette où s'embouchaient les doubles flûtes, les Ambubaïæ faisaient éclater un rythme âpre et vif ; et les chanteuses, de leur timbre rauque de courtisanes, entonnaient un chœur d'Euripide : « Bacchus est le chef ! Évoé ! Courage, courage, Bacchantes, vous la joie du Tmolos, d'où s'échappent des flots d'or ! » La galère glissait lourdement. Des larges cassolettes, sur les hauts trépieds, se dégorgeaient de gros tourbillons parfumés, que la brise jetait au loin sur la rive.

Cette odeur d'aromates, par instants, venait flotter jusque autour de Calixte et de Sergia. Dans l'alanguissement où ils demeuraient, ils ne la distinguaient pas de la senteur de violette qui s'exhalait de l'herbe. Les vapeurs bleues entrant parfois dans les feuillages étaient, sans doute, la fumée errante des feux de chaume, qui, lentement extravasée par l'atmosphère ambrée de ce soir roux d'automne, promenait ses voiles sur la campagne. Ils ne faisaient plus attention à rien. La vague nappe du lac, devant eux, à travers les roseaux bordant la berge, s'étendait fluide et demi-perdue comme leur être même engourdi d'un désir suprême.

Ces souvenirs qu'ils s'étaient dits, ces confidences, cette chaleur qui sourdait des secrets remués, avaient fini par les enivrer. La volupté et le malheur, celui-ci attisant la première et celle-là rendant l'autre plus fatal, respiraient dans leurs moindres propos. Pas une de leurs paroles qui, depuis de longs instants, n'eût découvert jusqu'en son fond brûlant et infortuné leur existence. De celle de Sergia, surtout, il émanait un trouble ardent qui s'était communiqué tout

entier au jeune homme, une fascination dont Calixte était étrangement possédé.

La certitude de sa pureté passée lui eût maintenant semblé moins souhaitable que n'était émouvante la pensée des passions, des fautes même qui avaient agité sa vie. C'est avec une tendresse fiévreuse et profonde qu'il jouissait en son cœur des péchés de l'âme bien-aimée. Il se la représentait ainsi pathétiquement active, riant, pleurant, s'inquiétant, poursuivant sans trêve son destin. L'esprit d'amour jamais ne s'y était trouvé complètement déchu sous les souillures, — charme déchirant digne de la plus douce descente de la Grâce.

Calixte la considérait avec délice. Sous la large et brune paupière mi-close, le regard se chargeait d'effluves songeurs. Les joues éclatantes se rosaient délicatement au bord de l'ombre jetée par les longs cils ; et un peu fortes à leur naissance, elle donnaient au visage une accentuation passionnée. Calixte croyait sentir il ne savait quelle subtilité chaleureuse partout mêlée, comme si quelque chose venu des ferveurs de l'âme eût été pétri avec les fleurs de la chair.

Il se pencha, en un vertige, vers Sergia tout abandonnée.

Elle demeura immobile, muette, et, l'esprit perdu en un vague tourbillon d'idées défaillantes, elle voyait, tout à l'extrémité du lac, vers Aricie, le soleil couchant allonger un rayon rouge à ras des collines sur lesquelles s'étendait une teinte uniforme de bistre vineux, tandis qu'à l'extrémité opposée, vers le temple de Diane, la même musique invisible qu'elle avait cru entendre s'élevait, mêlant d'indistincts rythmes à sa langueur. Elle songea confusément à quelque cérémonie dans le sanctuaire, et alors des images du temple, comme éclairées d'une lumière d'autrefois, traversèrent sa mémoire. Elle se revit suspendant des ex-voto dans les chapelles. Les flûtes sacrées sonnaient en cadence. Oh ! qu'il y avait longtemps ! Sa mère était là, et Calixte aussi.

Ils n'avaient point remarqué, sur le lac, de longues barques à hautes proues recourbées, qui, surgies, à droite, du brusque détour de la rive, venaient vers eux, chacune pleine de rameurs et tirant sur un cordage violemment tendu.

Presque aussitôt, dans un brusque accroissement de rumeur, parut, énorme, la chose ainsi halée. C'était, frappé par l'illumination rouge que le couchant lançait horizontalement à travers le lac, comme un long îlot flottant plein de fleurs, de pampres, de bosquets, d'architectures, et qui, semblant s'élever de l'avant à l'arrière en une succession de plans, portait sur son faîte monumental une foule attablée dans les lueurs du crépuscule. L'embrasement vespéral se multipliait dans la confusion scintillante des coupes, des aiguières, des

calices, des cratères, où l'or, l'argent, le cristal, l'agate, les pierreries renvoyaient des jaillissements de feu, des pétillements d'étincelles, des éblouissements prismatiques ; les grands plats de métal clair, larges comme des boucliers, étalaient leur miroitement ; des plateaux d'ébène se mordoraient ; des poteries d'argile rouge rutilaient ; les cabochons éclataient aux doigts des convives, les anneaux luisaient aux oreilles, les colliers rayonnaient sur les poitrines ; et l'effeuillaison des roses, des lis, des violettes, des hyacinthes, des narcisses s'éparpillaient en pétales de lumière. Par-dessus le bourdonnement tumultueux des voix, un chœur guttural de femmes s'entendait : « Aïa pour Bacchus ! Frappez les tambours rauques ! Que pareille au poulain galopant par les pâturages, — la bacchante bondisse et s'agite en cadence ! » Les tympanons, en chocs sourds, grondaient ; les doubles tuyaux jetaient de vives modulations arcadiennes. Comme animés par cette musique, les rameurs, avec allégresse, courbaient, dressaient leurs torses nus. La lourde galère, derrière eux, s'avançait, majestueuse et rapide, refoulant l'eau tout autour d'elle. En passant devant Calixte et Sergia, elle envoya un large gonflement glauque, qui vint, comme pour les submerger, emplir à leurs pieds la roseraie aux mille tiges, soulevées d'un même mouvement. Calixte, hagard, eut le temps d'entrevoir et de reconnaître sur la poupe, au centre d'une table dominant les autres, un homme penché et comme élancé vers eux tout au travers des coupes où s'appuyaient ses poings, le cou gros et court, les joues larges, le visage jeune dans une bouffissure pâle, — et dont les yeux ne quittaient pas Sergia, dévoilée.

— Qui est-ce? demanda, en haletant un peu, Néron, quand la galère fut passée. « Ce n'est point quelque femme de la campagne : elle a les épaules trop blanches, la taille trop souple. »

Senecion, réveillé par le vin et par la rencontre, dit :

— Si ce n'est point quelque femme à la peau basanée d'Aricie, c'est sa fille, ou même celle d'un mendiant de la côte. J'en ai connu, des courtisanes, nées sous les toits à Rome, ou dans quelque hutte de claies aux environs, qui, avec un peu de fard et quelques mots grecs, valaient des filles d'Ephèse, de Rhodes ou de Mitylène. Je sais tous leurs artifices, et j'y ai pris plaisir. Elles dansent comme si elles aimaient, et elles aiment comme si elles dansaient.

— Elles n'ont pas cette nuque, ni ces hanches, dit Néron.

— Ni cet air du visage, que tu as, César, remarqué de même, observa Pétrone. Dévoilée comme elle était, rien pourtant qui sentît la courtisane ne paraissait sur sa mine ; et son abandon gar-

dait une grâce sérieuse, où il y avait plus de volupté que dans toutes les extravagances de Vénus.

Néron fit un signe à Tigellin. Alors, sur quelque chose que lui dit le préfet du Prétoire, le Triérarque, suivi de plusieurs matelots, se jeta dans une barque amarrée au flanc de la galère.

Néron attendait, l'air amusé ; ses amis de même, la plupart avides, comme lui, d'entreprises violentes après boire. Cette aventure leur fouettait le sang. Ils tendaient le cou, croyant voir déjà la créature aux bras musculeux des matelots, et sa beauté enflammée exhalant le cri de son être le plus intime.

Le Triérarque revint avec ses hommes, — mais tout embarrassé : le couple inconnu avait disparu ; à cette heure, il était presque nuit dans les bois...

Des rires de dérision s'élevèrent, tandis que Néron criait :

— *Attat!* Je vous ferai fouetter, régal des verges !

Mais un personnage à collier de barbe, en vêtement vert-myrte, s'approcha de lui. C'était Panéros. Seul, il avait reconnu Calixte, courbé vers Sergia dans sa grossière tunique d'artisan ou d'esclave. Il parla, d'une voix basse, à César.

Edmond Barthélemy.

(A suivre.)

les idées & les faits

LA VIE A L'ÉTRANGER

L'ENVERS D'UNE APOTHÉOSE

C'est très bien d'avoir célébré avec éclat la victoire marocaine. Il était grand temps en vérité d'arracher les Français à la morne torpeur, mère de toutes les abdications. Le frisson sacré qui a fait vibrer la foule autour de l'Arc de Triomphe n'a pas été sans lendemain. Pour un temps au moins les nuages ont dû reculer devant le rayon de gloire. La France s'est ressaisie.

Il fallait au moins cela pour compenser des faiblesses qui n'ont pas échappé à nos hôtes. On a raconté que le sultan et les caïds marocains se jetaient avidement sur nos journaux pour suivre les péripéties de nos crises ministérielles. Cela devait leur donner une assez piètre opinion de la nation protectrice. Sans parler d'autres fausses notes plus fâcheuses encore. Pourquoi faut-il que ce soit Moulay-Youssef qui ait dû rappeler l'existence du grand soldat dont on peut dire avec certitude que sans lui le Maroc ne serait pas français? L'absence du maréchal Lyautey aux fêtes destinées à commémorer le succès de l'œuvre qu'il peut fièrement proclamer sienne est plus qu'une ingratitude, une sottise, et notre prestige n'en a pas été grandi aux yeux des Marocains. La même observation s'impose et plus encore pour le geste de l'inauguration de la mosquée de Paris. L'occasion était belle d'invoquer les grands principes de liberté et de tolérance. N'a-t-on pas été jusqu'à attribuer à Louis XV la paternité de l'entreprise? Le roi de France pouvait donner un gage de respect à la foi islamique, de même qu'il introduisait la force de l'Islam

dans ses combinaisons politiques parce qu'il était le roi Très Chrétien et l'arbitre de l'Europe. Autre chose est de réserver aux convictions religieuses d'une nation sujette des hommages et des libertés que l'on refuse au culte traditionnel de ses propres nationaux. Le président de la République est allé à la mosquée avec Moulay-Youssef. Il ne l'a pas conduit à Notre-Dame. Les Marocains sont assez intelligents et informés pour retenir la nuance.

Ils doivent tout de même se dire que le protectorat de la France a du bon. Ils ont eu le spectacle d'un pays plus prospère que sa monnaie, d'un peuple accueillant et plus insensible qu'aucun autre au préjugé de couleur. Ils ont dû se sentir un peu forts de notre force et conscients de la solidarité qui nous lie. J'imagine que plus d'une fois la pensée de Moulay-Youssef a dû se reporter vers ses frères qui n'ont pas eu sa chance. L'un, Abd-el-Aziz, a éprouvé la mésaventure de bien des précurseurs. Il expie dans l'exil l'erreur d'avoir devancé l'heure de la collaboration avec l'étranger. L'autre, Moulay-Hafid, a été l'artisan de son propre malheur. Après nous avoir provoqués, il n'a même pas su prendre la main que nous lui tendions généreusement et doit s'estimer encore heureux d'avoir trouvé l'asile de Saint-Gratien. Cela ne vaut pas les galas, les tournées Cook et les tournées des grands-ducs dont sont récompensés ceux qui ont su miser sur le bon cheval. Nous ne doutons pas que les favoris de la Fortune ne sachent tirer la conclusion. Toute cette caravane bariolée aura emporté de France le désir de mériter un nouveau voyage, une bonne prime à la fidélité.

Ce dont on doit se féliciter en tout cas, c'est que nos hôtes marocains aient eu sous les yeux une démonstration frappante de l'entente franco-espagnole. Ils n'ont eu et ils n'auront peut-être encore que trop d'occasions d'en douter, si on laisse faire M. Steeg. Du moins ont-ils pu constater que la politique rationnelle de collaboration a des défenseurs et que l'opinion française rend hommage aux services rendus par le général Primo de Rivera aux intérêts communs des deux pays.

Maintenant que la fête est terminée il s'agit de ne pas s'endormir dans une fausse sécurité en s'imaginant que l'affaire marocaine est enterrée. L'avertissement serait superflu si des notes imprudentes n'avaient cru devoir annoncer à son de trompe que l'évacuation des troupes est commencée. Déjà, au lendemain même de la capitulation d'Abd-el-Krim, les soldats avaient commencé à prendre le chemin de la Syrie. Il y avait au moins l'excuse des nécessités militaires. Maintenant on obéit seulement au désir de relâcher l'effort le plus vite possible. On se hâte beaucoup trop. Sans distinction d'opinion,

les organes de la colonie française donnent l'alarme. On risque de tout gâcher en laissant la besogne à moitié faite. C'est, au contraire, le moment de redoubler de vigueur. La campagne de la « Tache de Taza » n'est-elle pas une démonstration suffisante des résistances que nous avons encore à vaincre?

La « Tache de Taza », c'est le suprême réduit des montagnards berbères dans le Maroc français. C'est la citadelle de l'Atlas, le centre du système orographique qui sépare le bassin méditerranéen du bassin atlantique. D'un côté, la vallée de la Moulouya ; de l'autre, la vallée du Sébou. Entre les deux, la haute vallée de l'oued Ben Mansour, affluent de la Moulouya encadrée par deux lignes de crêtes orientées du sud-ouest au nord-ouest. La chaîne occidentale, la plus élevée, atteint au Djebel-ben-Iliane l'altitude des plus hauts pics des Pyrénées. Elle se prolonge au sud par le massif du Teckkout qui domine à pic la vallée du Sébou et se relie à l'autre chaîne par les hauts plateaux tourmentés du Meskedal. Le tout forme un quadrilatère dont le périmètre atteint 500 kilomètres et dont l'altitude moyenne est supérieure à 2 000 mètres. Les tribus qui se sont accrochées à ces rochers sont naturellement rebelles au joug. Elles ont nargué l'autorité du Maghzen, même au temps de sa plus grande puissance. Elles le méprisent encore plus aujourd'hui d'être tombé sous la tutelle étrangère. Vivant en contact quotidien avec le danger dans un pays presque inaccessible, elles se croient hors d'atteinte. Ne gardent-elles pas le souvenir de l'échec sanglant infligé le 8 juillet 1917, à Skourra, aux troupes françaises?

Quelles que soient les difficultés, il faut s'emparer du nid d'aigles. La citadelle berbère domine au sud la trouée de Taza dont elle n'est séparée que par une quarantaine de kilomètres. Nous avons pu mesurer la grandeur du péril l'an dernier, quand l'offensive d'Abd-el-Krim, débouchant par le nord, a failli donner la main aux rebelles de la « Tache » et couper les communications entre Fez et l'Algérie.

Le maréchal Lyautey avait prévu le danger et, dès les années 1922-1923, il avait entamé la pacification du réduit de l'Atlas. La campagne de 1922 avait été consacrée à l'établissement d'une base d'opérations sur la Moulouya. Celle de 1923 avait entraîné la soumission de toutes les tribus cantonnées au sud de la grande chaîne. La zone de dissidence avait été réduite à un périmètre de 150 kilomètres. C'était le repaire des tribus les plus farouches, les Marmoucha et les Aït-Segrouchen, et de leur fameux marabout Sidi-Raho, un vieillard septuagénaire dont la longue existence n'a été qu'une lutte pour l'indépendance. En 1924, l'opération du Sud est interrompue parce que notre effort se concentre sur la vallée de l'Ouerga, et le maréchal Lyautey

n'a pu obtenir les effectifs suffisants pour mener simultanément les deux actions. Quelle économie d'argent et surtout de sang nous aurions faite si ses appels avaient été entendus !

Du moins, la leçon des durs événements de 1925 n'a-t-elle pas été perdue. Le commandement français a reconnu qu'il ne faudrait pas perdre une minute pour prendre la « Tache de Taza » dès que les succès du Riff nous laisseraient les moyens d'agir. On avait reconnu la nécessité d'une action foudroyante menée avec de gros effectifs. De fait, le général Duffieux, qui a conduit l'entreprise, n'a pas mis en ligne moins de quatre divisions attaquant en six colonnes convergentes. Notez que l'adversaire ne disposait pas de plus de 4 000 à 5 000 guerriers, mais pleins de mordant et d'une capacité de résistance décuplée par l'admirable connaissance du terrain. La partie, qui n'a pas duré moins de dix jours à partir du 13 juillet, a été extrêmement dure. Plus d'une fois nos troupes ont dû reculer. Malgré la valeur de son chef et de ses vétérans la division Freydenberg a été littéralement clouée sur le terrain. Enfin, après la capitulation de Sidi-Raho, l'occupation de toute la grande chaîne et des principaux points stratégiques, le plus fort est fait et il ne reste plus qu'à compléter et souvent à consolider la pacification. Tâche de longue haleine qui serait gravement compromise si nous donnions l'impression de chercher une prompte relâche.

La situation est exactement la même du côté du Riff. Là aussi, on se tromperait singulièrement en se croyant à bout de besogne parce qu'Abd-el-Krim n'est plus qu'un mauvais souvenir et que nous avons atteint les limites de notre zone. Rien ne sera achevé aussi longtemps que la collaboration franco-espagnole n'aura pas réalisé la pacification totale de la zone de l'Espagne. Les optimistes peuvent se flatter de voir le résultat rapidement et facilement atteint parce que nos alliés ont pu échelonner des postes le long de la côte. Il n'en reste pas moins que tout le centre du Riff reste aussi vierge de pénétration européenne que l'était hier la « Tache de Taza ». Les occasions ne manqueront pas de mettre à l'épreuve la politique de collaboration continue esquissée dans l'accord de Paris du 13 juillet.

Au fait, qu'y a-t-il donc dans cet accord et que s'est-il passé dans cette négociation d'un mois si discrètement conduite?

Une première constatation s'impose. La convention elle-même reste confidentielle. On en a publié une analyse qui noie dans la prolixité l'absence totale de précision. On a daigné nous dire que le document lui-même ne comporte pas moins de neuf pages dactylographiées et se présente sous la forme d'un exposé continu et non pas d'un traité rédigé en articles. Surtout, ne parlez pas d'un traité, dit-

on au Quai d'Orsay, comme si ce seul mot devait faire surgir tout ce que le Maroc peut encore réserver de complications internationales. Il s'agit seulement d'un arrangement destiné à régler la délimitation de la frontière et le statut des confins franco-espagnols.

Voilà qui est déjà assez surprenant. Le ton était bien différent au début des pourparlers. Alors, on voyait grand. Il était question d'abord de procéder à une révision de la frontière, esquissée d'une manière très vague par l'accord de 1912. Puis, les négociations devaient définir la collaboration militaire et surtout poser les principes communs du régime administratif à appliquer dans les deux zones. Que reste-t-il de ces beaux projets? Si l'on en croit le communiqué officiel, pas grand'chose. Toute modification de la frontière a été abandonnée. On se borne à décider la délimitation sur le terrain que l'accord de 1912 avait prévue aussitôt que les circonstances le permettraient. Est-ce à dire que l'on renonce à déterminer une nouvelle répartition des tribus qui sont à cheval sur la ligne de séparation ou faut-il entendre que la Commission de délimitation aura pleine liberté d'appréciation?

Nous serions tout disposés à accueillir l'interprétation la plus favorable et à faire confiance à la collaboration des agents d'exécution si le communiqué officiel ne donnait l'impression très nette de fuir la coopération plutôt que de la préciser. Chacun reprend sa liberté pour la répression de la contrebande des armes, à l'exception d'une petite partie de la côte atlantique. Sans doute, les forces chargées de surveiller la frontière pourront exercer le droit de suite sous la forme de survol d'avions ou d'envoi de colonnes de répression. Mais de combien de précautions s'entoure la reconnaissance de ce droit? Ne croirait-on pas que l'une ou l'autre des puissances guigne encore la part du voisin? Quant à la fameuse combinaison des méthodes administratives, elle se réduit à une action « indépendante » mais « parallèle », que chaque partie mènera « par ses moyens propres » tout « en se concertant avec l'autre ».

Est-ce vraiment pour aboutir à de pareilles formules que l'on a palabré pendant un mois? Et aussi sans doute pour discuter gravement le point de savoir si Abd-el-Krim serait interné à Madagascar, au Sénégal ou à la Réunion? Autant nous dire que le général Jordana et les autres délégués espagnols ont cherché seulement une occasion de passer six semaines agréables à Paris. La vérité est malheureusement assez différente.

La vérité est que, dès l'ouverture de la négociation, les Espagnols nous ont tenu à peu près ce langage : « Vous croyez que tout est fini. Vous vous trompez. Il y a encore un long et difficile effort de pacifi-

cation à accomplir et nous avons tout intérêt à resserrer le plus possible notre communauté d'action. » Ce langage a été parfaitement compris par le maréchal Pétain et par les délégués français à la Conférence. Seulement chaque fois qu'on a cherché à le traduire en texte précis, des objections sont venues de Rabat. On a vu se manifester la dangereuse tendance qui a amorcé les négociations avec Abd-el-Krim sans prévenir les Espagnols, qui a conduit au traquenard d'Oujda, qui a cherché à arrêter le succès des armes franco-espagnoles trois jours à peine avant la capitulation du chef riffain. Ce n'est pas seulement la jalousie du politicien contre le militaire qui serait déjà pleine de périls dans un pays comme le Maroc. C'est plus encore la survivance de cet esprit de rivalité et de défiance qui a coûté si cher à la France et à l'Espagne. Après la leçon des dernières années, on aurait voulu croire que tout le monde a compris que les deux nations européennes sont solidaires et que c'est jouer un jeu de dupes que d'offrir aux Marocains l'occasion de spéculer sur leurs dissentiments. Tel n'est pas l'avis de M. Steeg ni de ceux, trop nombreux encore, qui croient que nous serons d'autant plus respectés que les Espagnols seront méprisés.

Voilà pourquoi l'accord du 13 juillet n'est qu'une ombre. Voilà pourquoi les partisans de la coopération ont dû se contenter de poser des jalons au lieu de réaliser un programme précis. Les optimistes se flattent que les actes vaudront mieux que les écrits. Le premier acte est le rappel d'une partie de nos troupes au moment où les Espagnols vont avoir à faire le gros effort de soumettre le Riff. Il était temps de célébrer la victoire. Gare aux lendemains d'apothéose !

SAINT-BRICE.

LES LETTRES

EXAMEN DE CONSCIENCE

Un an environ après l'armistice éclata une révolte d'adolescents. Ils rugirent « dada, dada », et se mirent à insulter leurs aînés. Ils menaçaient de démolir tout le passé ; ils injuriaient les croyances, les lois, la morale et les chefs-d'œuvre. Leurs rires étaient brutaux, leurs ricanements insupportables. Ils prononçaient des paroles scandaleuses et mal liées. Toutes leurs « manifestations » étaient des offenses à la logique, au tact, au goût. Les hommes d'avant-guerre les trouvaient incompréhensibles ; en tout cas, odieux.

Tout ce bruit s'est éteint. Dada est mort. On commence à le mieux juger, et à pénétrer son secret. Dans ses *Lettres au Patagon*, M. Georges Duhamel l'a dit : Dada fut une explosion de désespoir. La jeunesse de 1919 crut, et avait des raisons de croire, en vérité, que la civilisation s'écroulait ; que le vieux monde allait disparaître. Elle haït les principes de sagesse qu'on voulait lui enseigner et qui n'avaient pas suffi à arrêter la folie de l'Europe ; elle railla les principes moraux, parce que les peuples avaient été obligés par l'agression allemande à se livrer à la violence. Elle maudit la science, qui avait rendu la guerre plus atroce. Elle bafoua la raison, parce que, pendant quatre ans, la raison n'avait plus su diriger les hommes...

C'était là des jugements sommaires, sans nuances. Des jugements excusables, voilà tout. Il y a eu une crise de colère et de désespoir. M. Duhamel en parle avec indulgence ; avec même une sorte de

sympathie. Pourquoi ne les plaindrait-on pas, ces jeunes gens, s'ils ont vraiment souffert?

Ils ont souffert. Les *Cahiers du mois* nous en apportent la preuve émouvante. Ils publient vingt-sept « examens de conscience ». Ceux qui les ont écrits ont de vingt à trente ans. Presque tous sont des littérateurs, et cela suffit à préciser l'importance d'une telle enquête. Elle n'est pas le miroir de toute la jeunesse d'à présent. Nous savons que la plupart des adolescents d'aujourd'hui acceptent gaillardement le monde tel qu'il est, et se hâtent de s'y loger à leur aise... Les tourments qu'on nous expose sont seulement ceux d'une partie de la jeunesse. De la jeunesse qui réfléchit ; celle qui compte. Il y a eu une « maladie des enfants du siècle », comme au lendemain des guerres de l'Empire. Celle-ci, comme l'ancienne, n'a atteint qu'une minorité ; mais la minorité qui crée.

Bien des choses nous blessent dans ces confessions ; le ton qui est tranchant. Une ingratitude extraordinaire envers les aînés immédiats, les hommes des tranchées, les martyrs. Dans cent cinquante pages de texte, pas un hommage à leur héroïsme, pas un mot de pitié. L'oubli est monstrueux.

Mais quoi, ces égoïstes allaient-ils user d'hypocrisie? Ils se montrent tels qu'ils sont. Leur sincérité touche au cynisme? C'est qu'ils ont voulu, à tout prix, voir clair en eux-mêmes et hors d'eux-mêmes. Ils se sont imposé la loyauté pour première loi. « Je n'aurai point, dit Pierre Burgelin, d'autre morale, — ou d'autre esthétique, — ou d'autre métaphysique, on peut mettre ici le mot que l'on veut, que cet acte d'adhésion à ce qui est. J'accepte tout, je veux tout comprendre, parce qu'il n'y a pas moyen de faire autrement. » Cela est bien sympathique.

D'où est venu leur désespoir? En partie des promesses effrénées du dix-neuvième siècle. Il avait annoncé la fraternité humaine, le bonheur pour tous, le règne pacificateur de la science... Quel réveil, après ce rêve ! « Mon âme est née parmi les espérances couchées sur le sol, côte à côte, comme les morts. Car l'autre siècle, ayant accumulé les enthousiasme démesurés et les amples synthèses, nous a laissé ses déceptions en héritage », dit Claude Chanteville. La jeunesse de 1820 souffrait d'être venue trop tard, dans un monde où ses énergies et ses enthousiasmes n'avaient plus d'emploi, momentanément ; elle s'énervait, dans son besoin d'agir ; elle avait soif de gloire, de sacrifice ; elle grondait de ne pouvoir réaliser son idéal. Celle de 1920 était bien plus désorientée. Elle n'avait pas d'idéal. A quoi bon imiter des sacrifices qui avaient abouti au néant? En 1820, la jeunesse piétinait de colère, parce qu'on l'empêchait de

s'élancer vers le but qu'elle entrevoyait. En 1920, la jeunesse ne voyait aucun but vers lequel marcher. Elle était entourée de ruines. Alors, pourquoi vivre? A quelle tâche se consacrer? « L'armistice et la paix signée, écrit Louis Emié, me trouvaient tout désarçonné. Que faire, que croire? » Et André Desson : « Elle est finie, la belle confiance des hommes. Nous, eh oui! nous avons tout à fait désespéré de notre salut. Trop tard... Tant de gestes, de cris, d'actes inutiles derrière moi, de vaines paroles... »

Que croire? La première réponse, naturellement, c'est : « Rien ». Ils sont ou ils ont tous été, pour un temps, sceptiques. Léon Pierre-Quint, dont la confession est particulièrement poignante, avoue : « Mon doute était dans mon âme, dans ma chair, dans mes idées et mes démarches quotidiennes. » Sa souffrance fut telle, alors, que « l'idée du suicide le hanta ». Il faut une grande force de pensée pour s'arracher au doute. Pour un Descartes, le doute est une position provisoire. J'ai peur que Marcel Arland ne s'y engourdisse. « Morale, doctrines, raisonnements, — ah! que tout cela me fatigue et me semble naïf! » André Berge se demande si la vie n'est pas « une mauvaise farce », et finit par éprouver, dirait-on, une espèce de volupté à hésiter. « Presque toujours les contraires finissent par me paraître également vrais. » André Beucler l'a dépassé : il a été fier de ne plus pouvoir se décider. « Le fait que l'on ne tient pas à une conviction me paraissait la preuve que l'on est sur la bonne voie ». Certains iraient jusqu'au renoncement, jusqu'à une véritable désertion de la pensée : « Je me méfie des raisonnements qui, le plus souvent, n'ont d'autre effet que de brouiller les plans... Je ne juge jamais », dit François Berge.

Ils se complaisent dans la mobilité de leur pensée ; ce sont des voyageurs, des errants, qui n'abordent nulle part. Un débarquement sur la terre ferme de la certitude les effrayerait... « Tout ce qui s'appuie sur une certaine certitude me fait peur » (A. Beucler). « Je ne voudrais jamais qu'une phrase de moi puisse être considérée comme un témoignage définitif. Mon passé lui-même change profondément d'aspect à mesure que j'avance » (F. Berge). « Je me lève heureux, je me couche triste. J'aime, je n'aime pas, je veux, je renonce, je suis orgueilleux, modeste, bon, mauvais, simple, timide, sensuel, courageux... Chaque jour me voit différent, et il n'y a que cette incertitude qui demeure » (Maurice Betz). « Psychologiquement, je vis dans l'instable. Il est des instants où j'attache à certaines idées une importance énorme ; mais elles changent » (H. Daniel Rops).

Inquiétude de l'esprit ; inquiétude du corps. Ils aiment presque

tous à changer de place. Pour un peu, ils s'écrieraient comme Paul Morand : « Rien que la terre ! » Le désir de voyager écrasait le nez de François Berge enfant sur des atlas de géographie... Où s'arrêteront-ils, ces bateaux ivres, — comme ils aiment Rimbaud, que l'un d'eux appelle le « poète béni » ! — quand viendra l'inévitable fatigue? Henri Closson a peur de descendre au premier port qui se trouvera sur sa route : « Je me trouve dans un état de trouble et de dépression, *requérant* une affirmation, prêt, malgré tout, *malgré moi*, à embrasser quelqu'une de ces doctrines qui se présentent aux éperdus. » En effet. Ce sont des « disponibles ». Ce sont des proies pour le plus prompt, pour le plus habile. Mais attendez. L'orgueil ici va les sauver. S'apercevoir qu'on est une proie, c'est déjà désirer ne plus l'être. Dès qu'on se voit près de subir la doctrine qu'un autre va vous offrir, on songe à s'en former une soi-même. Libérés du passé, ils ne veulent pas être esclaves d'ils ne savent pas quel avenir. « Nous sommes des révoltés parce que nous sentons notre esclavage et aspirons à la libération. Instruits par la génération qui disparaît, celle de Belphégor, dominés par la génération qui est, celle de l'anti-romantisme, il nous faut rejeter tout cela, parce que tout cela nous ne l'avons ni *voulu*, ni *vécu*, mais seulement *subi*. »

Voilà le second stade. Ils avaient tout perdu ; ils vont essayer de tout regagner. Ils se mettent à la recherche d'une raison de vivre nouvelle, — qu'ils croiront nouvelle ; qui sera, pour eux, fraîche et joyeuse parce qu'ils l'auront découverte eux-mêmes. Les voilà en quête de « la partie éternelle d'eux-mêmes ». Ces jeunes détracteurs de la raison entreprennent exactement ce que Descartes a voulu faire, voilà bientôt trois siècles : une révision... Et ces révisions ne sont pas inutiles. Il est bon que l'humanité fasse son point, de temps en temps. Mais il ne faudrait pas s'aviser de recommencer à chaque génération. La maison ne sera pas vite bâtie, si, chaque fois que les murs du rez-de-chaussée sortent de terre, on les abat pour recreuser les caves.

* * *

Comme Descartes, ils s'enferment. Ils s'enferment dans leur *moi*. Ce sont des solitaires. S'ils se ressemblent, ce n'est point pour avoir communiqué entre eux. Chacun d'eux est le centre de l'univers. « Il faut admettre que je ne suis pas seul au monde, quoique cette hypothèse me paraisse particulièrement absurde, » dit Odilon Jean-Périer. « Je ramène tout à moi, » dit Alfred Colling. Et d'autres : « La seule chose qui ait pour moi de l'importance, c'est moi-même... Être seul avec ses rêves, même destructeurs, quel plaisir !... » Rien

de bien nouveau là dedans. Une fois clos dans leur pensée, seule réalité, ces « idéalistes absolus » vont s'examiner eux-mêmes. Ils ont un mot bien commode pour désigner leur travail. Un mot dont Descartes ne disposait pas : *introspection*. Il leur vient de M. Bergson et des commentateurs de Marcel Proust. On est toujours, dit Bridoison, le fils de quelqu'un. Ils voudraient refaire, encore une fois, *table rase*, — les termes seuls de *table rase* « grisaient » André Berge, — mais ils sont pénétrés de bergsonisme et de proustisme ; c'est-à-dire qu'après de grands efforts, ils reviennent au dernier état de la société d'avant-guerre ; ils renouent le fil du temps. On ne les en raille pas. C'est, hélas, la destinée de l'humanité : elle n'invente rien, quoi qu'elle fasse. Le beau, le noble, c'est de chercher, dans l'enthousiasme, dans la douleur, — dans l'illusion.

Écoutez-les : « Prendre conscience, dit Marcel Arland, de ses besoins, de sa sujétion, de son destin, — c'est par là qu'on est fixé à soi-même ; par là qu'on sent son poids et sa misérable grandeur. » Jean Caves est plus précis, et voit plus loin : « La seule œuvre qui nous importe est celle dont on ne parle jamais (??), à laquelle on travaille malgré soi toujours. C'est celle qui éclaircira certaines attitudes de nous devant les choses, certains silences devant les hommes, celle qui sera l'endroit dont notre éphémère apparition n'aura été que l'envers, celle qui sera consubstantielle à une pensée qui dépasse la nôtre. » Dans l'homme, il veut retrouver l'âme de l'univers.

Introspection. Culte du moi... Ils n'osent pas renier Bergson. Mais M. René Crevel, par excès d'orgueil, insulte Barrès, parce qu'il n'a pas tout tiré de lui-même, et qu'il s'est promené dans le Jardin de Bérénice, les sens et le cœur aux aguets. « Qui ose parler du culte du moi, alors que l'esprit, insuffisant à ses grands desseins, pour vivre a besoin d'un jardin, d'une âme, d'une petite fille. » Mettons, pour leur faire plaisir, qu'ils ont inventé cela. L'important, c'est qu'ils soient, pour la plupart, sortis de la période passive, de la période de révolte stérile. *Ils ont compris la nécessité d'affirmer, la nécessité de choisir.* Avant de choisir, ils examinent. Ils examinent la seule chose qui soit sans cesse à leur portée, et qui, si mystérieuse qu'elle soit, est encore la moins mystérieuse. Ce sont des psychologues. Hé bien, on leur fait crédit. Ils succèdent à d'autres psychologues. Ils reprennent le travail interrompu par la guerre. Il n'y a rien de changé. La séance continue.

Au fond, c'est ce qu'on pouvait souhaiter de mieux. L'enquête des *Cahiers du mois* a précisé le caractère de la « crise de la jeunesse ». Elle montre que cette crise est finie. Que souhaiter de mieux?

*
* *

D'autant plus qu'elle nous fournit quelques raisons d'espérer. Sans doute, les nouveaux pionniers de l'âme ne vont pas tout de suite découvrir le grand secret ; mais ils sont bien armés, vigoureux, et déjà ils aperçoivent des solutions diverses.

Notons à leur actif que la métaphysique les préoccupe. Ce sont tous de petits philosophes. Ils pensent. Ils aiment penser. A lui seul, leur style abstrait, assez pesant, quelquefois embourbé, révèle déjà leurs belles ambitions. Ils aiment les lettres, et non point pour écrire des amusettes, mais pour s'exprimer eux-mêmes. Ils ont beaucoup lu. Je vous ai déjà dit qu'il s'agissait d'une minorité, d'une élite et non pas des innombrables dévots du volant ou de la raquette. Ils ne veulent pas être « hommes de lettres » ; la littérature n'est pas un jeu ; ils écrivent « pour penser et pour agir ». Très bien. Quelques-uns disent, à ce propos, quelques sottises. Je plains le malheureux qui « n'arrive pas à lire Racine ». Ces nigauderies sont rares. Ils sont curieux de ce qui mérite la curiosité. Jean Prévost dit : « Je m'intéresse, dans l'homme, surtout à ce qui est modifiable et aux moyens de le modifier : entraînement, ascétisme ou coutume. Les problèmes de l'invention et de la mémoire me semblent les plus passionnants. » Voilà un choix digne de louanges.

Ils sont assez stoïques. Après tant de troubles et de déceptions, on s'attendait à les voir langoureux et frissonnants. Pas du tout. Ils n'ont pas peur de la mort. Gabriel Boirie le dit nettement : « La mort qui mettra quelque jour un terme à une inquiétude et à un effort qui ne sauraient, par eux-mêmes, avoir de fin, ne m'inquiète pas. » Et ils ont le goût de l'action. Ils ne s'enfoncent pas dans le rêve et la mélancolie. L'introspection ne les absorbe pas. Alfred Colling précise : « Je voudrais ne pas être qu'un homme de lettres, mais un homme d'affaires, un citoyen du monde, un musicien, un amant. » Philippe Soupault a dirigé une flotte de dix pétroliers. « Peu à peu, ce qu'on nomme les affaires m'intéressa, et je m'y donnai avec passion, sans abandonner la poésie. » Léon Pierre-Quint, en rendant visite à un businessman, a eu « la vision d'une activité créatrice toute nouvelle », et il s'est occupé de journalisme financier. Ainsi, ces hommes jeunes prétendent vivre, en même temps, les deux vies que Rimbaud a vécues successivement. « Je voudrais que nous fussions *champions de la vie* », dit excellemment Claude Chanteville. La vie considérée comme un sport, ce n'est pas mal. Les héros de Mürger, et les poètes de brasserie, — dont quelques-uns furent

grands, et, pourtant, finirent mal, — n'ont pas eu cette conception courageuse, et riche. C'est le besoin d'action qui a caractérisé notre jeunesse philosophante au désordre de la pensée. Ils ont éprouvé le besoin de la discipline et de l'ordre. « Qu'on ne me dise pas, — c'est H. Daniel Rops qui parle, — que j'ai à choisir entre l'ordre et le désordre. Ce désordre est le plus triste des ordres ; c'est le choix lui-même que je redoute, et auquel je voudrais me refuser. Mais ne pas choisir, c'est choisir encore. Alors, autant vaut faire un choix dur et viril ; et vivre, sinon dangereusement, du moins vigoureusement. » De là cette « soif de contrainte volontairement consentie » que, fièrement, proclame Louis Emié. D'un abîme d'hésitations jaillit une volonté. Vous voyez bien qu'il faut les aimer !

***

Étude. Action. Ce n'est pas encore le but. Mais on aperçoit déjà des tendances. Quelques-uns ont trouvé leur vérité, dans la foi chrétienne. Louis Martin-Chauffier par exemple, qui se repose dans une certitude. « C'est déjà un grand bien et un grand repos que de s'être reconnu soi-même, d'avoir trouvé le mot de son propre secret. » Et Robert Honnert qui est « devenu, du jour au lendemain, la proie consentante du catholicisme ». Catholicisme, notons-le, d'une nuance assez particulière, et qui ne tend point au dépouillement, à l'ascétisme. Il s'accorde fort bien avec le goût de la vie. « Je me sens comme toujours parcouru par le troupeau brillant des désirs, et mes sens sont plus que jamais à l'assaut de tout ce qui se passe de curieux sur la terre. » Ce n'est pas tout à fait le langage de l'auteur de l'*Imitation*... Il faudra voir ce que cela deviendra.

La Religion de l'Humanité, toquade du dix-neuvième siècle, ne séduit personne. « Je n'ai pas foi en l'effort humain, dit Claude Chanteville. Le progrès d'une civilisation ne peut me tenir lieu de croyance, parce que j'imagine qu'elle passera comme firent toutes les autres. Et même, je me détourne d'instinct de toute action, de toute pensée, de toute volonté concernant une collectivité. » Ce n'est pas parmi ces jeunes-là que le socialisme pêchera des adeptes.

Un seul, Léon Bopp, fait un acte de foi explicite en la raison. « Je crois à la raison et à la science, et c'est sur elles que je compte pour éclairer un peu, au cours des siècles à venir, entre autres problèmes opaques, le problème de l'éthique. » Ramon Fernandez invoque l'humanisme de Cervantès, de Montaigne, de Molière, de Fielding et de Meredith. Ils sont comme des noyés qui cherchent à s'agripper à des branches. L'essentiel c'est qu'ils veuillent courageusement sortir

du tourbillon où la guerre les avait plongés. D'accord quand il s'agissait de nier le passé, de crier leurs rancunes, ils ne le sont pas encore pour affirmer. Mais ils cherchent de bonne foi. Ils sont fort intelligents, d'une intelligence hardie et un peu âpre, dont, en 1910, par exemple, on n'aurait pas, je crois, trouvé l'équivalent. Et ils ont déjà fait choix d'une méthode, la plus difficile.

Voilà des constatations fort encourageantes.

ROBERT KEMP.

Deux voyages en Orient.

Deux livres parus à quelques jours l'un de l'autre, *Rien que la Terre*, de M. Paul Morand, et le *Dépaysement oriental*, de M. Robert de Traz, ajoutent quelques pages à un genre qui n'a guère passé de mode depuis qu'on a donné dans les lettres une place d'honneur aux récits de voyages.

On n'avait pas attendu Chateaubriand pour traverser l'Océan et faire des voyages. Seulement, selon le mot de M. Charles Maurras, personne ne s'était risqué avant lui à « cette complaisance dans le physique » qui donne forme et couleur aux œuvres descriptives. Autrement dit, on cherchait à connaître des hommes, des mœurs. C'est en ce sens que les voyageurs qui fixaient leurs impressions sur des tablettes étaient des moralistes, comme en témoignent les notes citées par M. Paul Morand d'après les secrétaires des ambassadeurs que Louis XIV envoyait en Extrême-Orient. De Chateaubriand à Loti on a remplacé ces substantielles remarques par des essais de description plastique et colorée. Que ces exercices aient été faits aux dépens de l'intelligence et des idées qui sont la matière propre à l'art littéraire, c'est ce qui ne peut guère être contesté.

Aussi bien commence-t-on d'en revenir. Nos lettres n'ont, du reste, jamais perdu la tradition des notes de voyage que l'on pourrait appeler intelligentes ; et des écrivains comme Stendhal, Taine, Barrès et M. Paul Bourget ont gardé, à travers tout le dix-neuvième siècle, à côté des choses vues du romantisme, le souci classique des choses comprises. Les deux tendances semblent chercher un compromis dans les ouvrages dont nous nous occupons ici.

Il eût été bien étonnant que M. Paul Morand ait renoncé à nous jeter aux yeux ces images brutalement dessinées dont il a lui-même fourni les premiers modèles. On trouve dans son dernier livre, des usines qui « signent paresseusement de leurs fumées » sur le ciel de Chicago, des hirondelles qui « semblent un hameçon double monté sur un talon de flèche », des couchers de soleil, à Manille, « où le ciel orangé, frangé de gris, est semblable à un châle du pays ». Mais

M. Paul Morand, et encore moins M. Robert de Traz, décrivent rarement pour le seul plaisir de faire de la peinture. Leurs tableaux s'accompagnent en quelque sorte d'une légende qui nous en donne non seulement l'explication, mais ajoute aussi quelques observations de l'auteur. Nos deux voyageurs, par exemple, ont vu le canal de Suez, et les descriptions qu'ils en font sont significatives de ce genre mixte, où l'intelligence dispute le terrain au talent plastique. M. Robert de Traz écrit : « Qu'il est étroit, ce fossé d'eau où défile le commerce du monde. Surélevés au milieu de terres plates, de gros navires s'avancent avec lenteur et comme fatigués du voyage. Derrière eux, d'autres s'aperçoivent. Prodigieux chapelet de puissance et de richesse. Sur l'infini des mers tout se disperse. Mais ici, resserrées entre les berges de deux continents, jour et nuit, à petite vapeur, des flottes en procession montent et descendent. » Et M. Paul Morand : « Aplatie entre le sable et le ciel, cette ornière d'une unique roue, — celle de la Fortune, — est-elle bien la route des Indes dont parlaient mes manuels d'histoire diplomatique et les articles de politique étrangère? Emmenant à l'horizon, dressées comme une rampe, ses mornes parallèles, elle ressemble plutôt au grand canal de Versailles, au tapis vert de Schœnbrunn, à l'ornement d'un domaine royal dont les souverains, plus grands que les Pharaons, sont les possesseurs de ces réservoirs de la *Standard oil* et de l'*Asiatic Petroleum Co.*, entourés de lauriers et de flamants roses. » Les procédés sont très différents, mais le but des deux écrivains est le même.

Seulement les réflexions de nos deux auteurs sur l'univers exploré ou entrevu sont bien éloignées de la sérénité avec laquelle écrivaient les voyageurs d'autres siècles. Lorsque Louis XIV envoyait à travers les océans, vers des peuples noirs ou jaunes, ses marins, ses colons et ses ambassadeurs, ceux-ci partaient avec un magnifique orgueil national. M. Paul Morand, qui a eu l'heureuse idée de relire et de citer dans son livre quelques récits de voyage de ces grandes époques, nous rappelle qu'un chapitre d'un de ces vieux ouvrages ne craignait pas de s'intituler : « Joie des naturels à l'aspect des vaisseaux du Roy. » C'était le temps où l'on n'avait pas encore inventé, pour en user à tort et à travers, le mot de civilisation, mais où l'on en possédait l'esprit beaucoup mieux que nous. La civilisation, M. Paul Morand et M. Robert de Traz en connaissent trop la fragilité pour garder seulement l'orgueil d'être Européen. M. Paul Morand est l'auteur d'un livre qui s'appelle l'*Europe galante* et qui pourrait aussi bien avoir pour titre « l'Europe détraquée ». Quant à M. de Traz, il a fondé à Genève, au centre même de notre continent en désordre, une revue dont il a voulu faire le témoin de la crise occidentale et des efforts de l'Europe pour en sortir. C'est dire que ni l'un ni l'autre, n'abordait le monde avec l'esprit qui fait les conquérants.

Encore moins avec celui qui fait les apôtres. C'est une des forces

de l'esprit classique que de ne connaître aucune incertitude d'ordre religieux, ou tout au moins, si cette incertitude tend à se manifester, de ne lui laisser envahir aucun des domaines où s'épanouissent les œuvres de la vie. Il y a eu, au dix-septième siècle, une sorte d'infrastructure spirituelle qui permettait par exemple à un Racine de creuser des problèmes de psychologie pure sans y rien mêler de ses propres troubles, aussi bien qu'elle donnait à un ambassadeur de Louis XIV la tranquille audace — M. Paul Morand dit « la prodigieuse insolence » — d'imposer au roi de Siam, plutôt qu'il ne les lui remettait, les lettres de créance du roi Très Chrétien. Notre temps est aussi éloigné qu'il est possible de cet ordre parfait. Il en est venu à douter de l'esprit même qui est le ressort du monde occidental, et les appels aux mystiques de l'Orient, qui ont fait l'objet de tant de livres, d'enquêtes et de conférences durant ces dernières années, sont la marque d'un grand découragement et d'une profonde inquiétude de toute l'Europe. Cette inquiétude a accompagné M. Paul Morand et M. Robert de Traz d'un bout à l'autre de leurs voyages, et le problème qu'ils n'ont cessé de se poser est celui des religions.

M. Paul Morand, qui faisait le tour du monde, est entré en Asie par le fond. A travers le Japon et la Chine, il est allé très vite au Siam, où le bouddhisme s'est conservé à l'état le plus pur. Là, il s'est attardé complaisamment à la visite des temples. Puis, le tour de la terre achevé, il en a rapporté l'impression que ce tour n'est pas long, et qu'il faudra « chercher désormais en hauteur un infini que l'étendue ne peut plus nous donner ». Plus explicitement, il a déclaré, dans une interview récente, que son voyage lui avait révélé l'importance des questions religieuses. Si Bouddha l'a beaucoup frappé, il revient pourtant meilleur européen qu'il n'était parti. Sans doute, il a dit, dans l'interview dont nous parlons, combien son retour avait été attristé par l'affreux spectacle du monde occidental, et aussi qu'il trouve la religion catholique inadaptable. Mais il a écrit, d'autre part, et ceci est dans son livre : « Europe démantelée par les explosifs modernes : le goût de l'argent et l'esprit de révolte. Europe devenue si laide, *mais notre mère.* » Et il a conclu, quand il s'est retrouvé dans la Méditerranée : « Nous entrons dans un monde de certitude. J'entends Paul Valéry dire : « Les Grecs et les Romains nous « ont montré comment l'on opère avec les monstres de l'Asie... » Je laisse derrière moi les pays qui croulent et ne savent pas rebâtir. »

Est-ce parce qu'il est protestant que M. Robert de Traz ne conserve même pas cette notion que l'Europe demeure un refuge, fût-elle aussi ébranlée que nous la voyons? Il n'est pas allé aussi loin que M. Morand. Mais il a plongé au plus profond de l'histoire religieuse du monde, dans cette antiquité égyptienne qu'il faut être très fort pour examiner sans être troublé, parce qu'elle représente une religion morte. Barrès, qu'elle avait attiré, a été déçu par elle au point qu'il n'a jamais publié les notes qu'il avait prises dans son

voyage en Égypte. M. de Traz, lui, a parcouru les temples de Karnak et de Louqsor avec une curiosité presque maladive du néant et une mélancolie spirituelle qui lui fait écrire des lignes comme celle-ci : « Les dieux meurent, les vérités se fanent, et il ne faudra peut-être pas attendre très longtemps pour que les nôtres, à leur tour, en fassent de même. Karnak, quel précédent... »

Les vivants, en Égypte, ne l'ont pas moins inquiété que les morts, car ils pratiquent et ils prêchent la foi dissolvante de l'Islam. Mais quelles étranges réactions a cet Occidental et ce chrétien en face des musulmans ! Certes, il pense que l'Islam représente une « civilisation périmée », que « la seule leçon à attendre des musulmans, c'est que le spectacle de leur décadence nous enseigne comment éviter la nôtre. » Mais il rêve aussi d'étonnants compromis, et il fait plus que de nous surprendre quand il parle de « malentendu qui dure depuis les croisades ». Les musulmans, qui conservent la clef des maisons que leurs ancêtres habitaient en Espagne pour y rentrer un jour, n'en cherchent pas si long pour donner une solution à ce malentendu.

A Jérusalem, c'est bien en protestant qu'il s'est laissé agacer par les mille détails du culte matériel. Il avait observé, en Égypte, qu'une religion dégradée oppose la sorcellerie à la conscience. Des idées analogues l'accompagnent en Palestine. Il met en doute des traditions populaires, ce qui est toujours facile, mais ce qui risque, pour finir, de nuire à cette conscience qu'il a souci d'éclairer et d'exalter. Tout son livre, en somme, pourrait recevoir en épigraphe une des phrases qu'il contient : « Nos certitudes scolaires chancellent. Et nous voilà éblouis par l'immense horizon du relativisme. » Et la conclusion que nous lui donnerons, pour notre part, sera peut-être que si l'on veut trouver, à travers le monde, des idées pour reconstruire l'Europe, il n'est pas bon de prendre Genève comme point de départ.

Tels quels, ces deux livres caractérisent la forme que l'esprit de notre temps donne à la littérature de voyage. Vidée des vanités que couvraient les images romantiques, il était naturel que cette littérature connût une nouvelle vogue le jour où les hommes qui courent le monde à la recherche d'une foi perdue s'en serviraient pour faire le récit de leurs explorations spirituelles. Ce serait peut-être le signe d'une meilleure santé morale, et l'indice que cette certitude tant désirée est enfin retrouvée, si de tels livres n'avaient d'autre but que de réunir de simples notes sur les mœurs et l'économie des peuples étrangers, comme faisait jadis Marco Polo en Chine, dans le même temps qu'auprès de l'empereur Koubilaï un archevêque catholique s'installait à Pékin.

André Rousseaux.

L'HISTOIRE

LE FABULEUX GASTON GÉNÉRALISSIME VENDÉEN

La Vendée militaire échoua en grande partie, faute d'un commandant en chef nommé ou tout au moins reconnu par les princes. Ni Cathelineau, ni d'Elbée, ni La Rochejaquelein ne possédèrent vis-à-vis de leurs pairs l'ascendant que seule pouvait conférer une telle reconnaissance : ils n'agissaient point en vertu d'une délégation du pouvoir royal. Quand Charette à la fin de 1795, recevra le titre de lieutenant-général — pour son unique région maraîchine d'ailleurs — il sera trop tard ; Stofflet, son égal, son éternel rival, ne le lui pardonnera pas ; les chefs bretons également manifesteront leur aigreur.

Eh bien ! cette autorité souveraine, cette autorité indispensable au succès militaire de la cause, faillit être attribuée par les princes, dès les premiers jours du soulèvement, à un chef secondaire et mystérieux, le perruquier Gaston, et cela n'est pas l'un des faits les moins curieux de cette lutte dont tant d'épisodes tendent à devenir légendaires.

Les grandes colères de Mars avaient arraché tout un peuple à ses labours, à ses foyers ; les paysans soulevés avaient couru vers ceux qui, pensaient-ils, étaient capables d'être des chefs ; ils les avaient forcés de marcher, nobles ou roturiers : « Nous vous ordonnons de nous commander », leur avaient-ils dit ; et les maîtres de la veille avaient obéi, en acceptant de commander.

Sur le territoire qui sera celui de Charette, territoire démocratique, moins rattaché à la noblesse par des liens d'intérêts communs, le nombre des roturiers choisis plus qu'ailleurs fut grand. Il existe en cette région, au canton de Palluau (Vendée), une paroisse dont les habitants ressentirent tout particulièrement la blessure de la persécution religieuse : Saint-Christophe-du-Ligneron. Attroupés, ils cherchèrent parmi eux qui ils pourraient mettre à la tête du mouvement ; il y avait là un homme qui portait une épaulette ; il l'avait prise quelques jours auparavant à un officier patriote terrassé par lui. Cet homme était perruquier de son état et s'appelait Gaston Bourdic. Déjà apprécié de ses concitoyens, il avait figuré dans la garde nationale de la commune. On choisit pour chef ce brave à épaulette : l'épaulette devança le grade. Le nom de cet obscur paysan demain courra à travers l'Europe.

Par suite de quelle information fantaisiste et disproportionnée les représentants Auguis et Carra furent-ils convaincus que le vrai, l'unique chef de l'effort insurrectionnel, ce n'était ni Cathelineau, ni d'Elbée, ni Bonchamps, ni Charette, mais cet humble capitaine de paroisse. On ne sait ; aux premiers jours du flamboiement vendéen, un rapport adressé par eux annonçait à la Convention qu'un ouragan politique formidable venait d'éclater dans le ciel de l'Ouest et qu'à la tête des insurgés figurait un certain Gaston.

Gaston, ces deux syllabes vibrèrent aussitôt sur les bancs de l'Assemblée. Gaston Bourdic, perruquier d'une bourgade vendéenne perdue, devint instantanément un personnage considérable. De la Convention, son nom passa, s'enfla dans le pays. Il franchit les frontières, il traversa les mers ; il fut emporté par la grande voix d'une publicité fiévreuse qui jetait aux quatre vents du monde les événements de France.

Les émigrés tressaillirent sur la terre étrangère ; Puisaye croit que le centre de l'insurrection fomentée par ce prestigieux Gaston est la Roche-Bernard. Qu'importe ! Gaston, à la tête de l'insurrection vendéenne ou bretonne, devenait leur espoir. Les princes se réjouirent. Ils ne s'expliquaient pas très bien le mobile de ce soulèvement, mais ils le savaient favorable à leur cause. Le comte de Botherel, l'ancien procureur-syndic des États de Bretagne, venu à Hamm auprès du comte d'Artois lui exposer la situation pénible des émigrés en Angleterre, confirma la nouvelle de la prise d'armes de Gaston.

Gaston ! On ne connaissait pas dans l'ancienne province de Poitou de nobles de ce nom ; car ce ne pouvait être qu'un noble dans l'idée

des émigrés et des princes. On l'appela donc M. de Gaston et l'on échafauda sur son compte les plus belles espérances.

Elles furent fortifiées quelques jours après, par une information du duc d'Harcourt, représentant à Londres du régent de France, le futur Charles X. Il écrivait que le sieur Ehrard, ex-médecin de la Grande Écurie, arrivé de Paris, racontait les succès vertigineux de M. de Gaston : il avait rassemblé deux cent mille soldats, aidé par le comte de Narbonne-Fritzlar, qui était parvenu à rentrer en Bretagne ; Nantes, Angers, Saumur étaient pris. Demain ce sera Orléans, ce sera Paris.

On se disait pourtant que toutes ces nouvelles étaient vagues. Des précisions s'imposaient. Le régent prie le maréchal de Castries de s'entendre avec le duc d'Harcourt pour désigner deux officiers qui se rendront auprès de M. de Gaston. Ils choisissent MM. d'Hervilly, ancien commandant de la garde constitutionnelle de Louis XVI, alors à Nimègue, et M. de Vaugiraud, ex-capitaine de vaisseau, présentement à Bruxelles. Ces deux officiers devront se réunir et gagner les côtes poitevines par le moyen le plus rapide.

La lettre que le prince signe et leur remet pour M. de Gaston est seulement destinée à les accréditer auprès de lui, car le régent avoue ne point connaître M. de Gaston ; il n'en a reçu aucune nouvelle directe ; les indications favorables qu'il peut avoir sur lui ne sont que l'effet de la rumeur publique, laquelle l'annonce « comme combattant pour Dieu et le Roi ».

Les deux messagers devront s'informer si c'est le roi de la Constitution qu'il veut servir ou le roi de l'ancienne monarchie française. Ensuite, si réellement M. de Gaston a obtenu les succès dont il est parlé dans tous les papiers publics, il tiendra naturellement à son existence politique et militaire ; les deux messagers auront bien soin de le rassurer à cet égard ; ils lui feront, en outre, remarquer l'avantage, pour la chose et pour lui-même, d'appeler les princes et de les faire désirer par son armée. Surtout, qu'il ne s'effarouche pas de l'arrivée des émigrés. Le commandement de son armée lui sera conservé. D'ailleurs, peu d'émigrés suivront les princes sur la terre poitevine, la plupart étant déjà employés aux armées. Afin d'éviter tout malentendu, les deux messagers pourraient lui écrire avant d'arriver jusqu'à lui ; ils lui diraient l'importance de leur mission ; ils ajouteraient qu'une fois celle-ci terminée, M. de Gaston en recevrait la confirmation par un troisième émissaire, M. de Pont-Labbé.

Comme le régent de France, le gouvernement anglais veut tout d'abord, avant de lui venir en aide, approfondir les intentions vraies

de Gaston, qu'il ne connaît que par le bruit public. Huskisson, secrétaire du ministre Henry Dundas, rédige, sur l'indication d'un émigré poitevin, le baron de Gilliers, un questionnaire dont la réponse devra être remise au même baron de Gilliers. Ce questionnaire, daté du 12 juin, est soi-disant rédigé par ce dernier, afin, sans doute, de ménager la susceptibilité française.

Il est à présumer, est-il dit en commençant, que les intentions de M. Gaston sont de délivrer la France du gouvernement tyrannique qui l'oppresse et de rétablir la paix et l'ordre et de rappeler un gouvernement avec qui les nations civilisées de l'Europe pourront traiter. M. Gaston, — le gouvernement anglais ne dit pas : M. de Gaston, — M. Gaston devra répondre à neuf questions visant l'état de ses finances, de ses forces, de ses armes et munitions, de ses magasins, de l'opinion publique dans sa région ; ses plans militaires, la situation de l'ennemi, les meilleurs moyens de lui venir en aide. Le gouvernement anglais le considère comme « l'ennemi de ses ennemis » et comme le chef d'un plan qui, s'il réussit, peut conduire à la pacification de la France et de l'Europe. Que M. Gaston réponde dans le plus bref délai possible et il sera fait pour le mieux dans l'intérêt commun.

Voilà donc deux missions d'importance considérable envoyées à la fois vers le chef mystérieux qui a surgi à l'Occident des provinces françaises. La mission des princes restera en route. MM. d'Hervilly et de Vaugiraud, après avoir, pendant plusieurs semaines, vainement sollicité des marins d'Ostende de les mener sur les côtes de Bretagne, se rendent à Londres ; ils voient MM. de Castries et d'Harcourt, ils attendent longuement et sans résultat l'occasion d'un navire corsaire qui les conduirait sur le continent.

La mission britannique sera plus heureuse. Le duc de Bouillon, commandant de la force navale de Jersey, avait choisi pour la remplir un chouan éprouvé, le chevalier de Tinténiac. Il descendait de l'un des combattants des Trente ; la Révolution le trouva colonel du régiment d'Artois-cavalerie. Il donnera durant tout le temps de l'émigration, en des missions périlleuses, les preuves d'un inaltérable dévouement à la cause royale et d'une habileté consommée. Il sera, au dire de Puisaye, l'un des rares émissaires royalistes vraiment doués de qualités exceptionnelles. Il part, à la fin de juillet, chargé des lettres de Dundas, de Bouillon, et de plusieurs autres missives importantes. Il débarque à Saint-Malo, traverse la Bretagne, conduit par des guides fidèles ; il arrive à la source de l'Erdre, suit cette rivière jusqu'aux abords de Nantes, ayant fait cinquante lieues en cinq nuits. Il passe la Loire à la nage, ses dépêches sur le cou : le

voici à Châtillon où on lui dit qu'est réuni l'état-major vendéen.

Effarement. Tinténiac réclame Gaston pour lui remettre les lettres du gouvernement anglais. Personne ne connaît Gaston. « Si, finit par dire quelqu'un ; il a été question dans les environs de Challans, d'un Gaston, perruquier, qui a commandé un rassemblement et qui a été tué dans les commencements de l'insurrection. »

Il était tombé, en effet, le 15 avril, après une tentative contre Challans. Esprit Baudry, divisionnaire de Boulard, qui commandait aux Sables-d'Olonne, et frère de Gabriel Baudry d'Asson, allant, un jour, reconnaître les chemins de Noirmoutier, avait été attaqué au village de Saint-Gervais par trois mille hommes sous les ordres de Gaston et de Charette. L'élan royaliste avait été brisé par le canon. Après la bataille, des volontaires trouvèrent dans un fossé recouvert de roseaux un insurgé qui essaya de se sauver ; il fut rattrapé. C'était un homme de cinq pieds un pouce, joli de figure et assez bien découplé. Il portait un habit de drap gris à revers et à parements rouges, orné de deux galons bleus sur l'avant-bras gauche et d'un galon d'or sur le bras. Il avait gilet de soie à petits carreaux et culotte gris blanc ; un chapeau gansé, bordé d'un galon blanc, achevait le costume. Pour armes, un pistolet à deux coups et un briquet.

Il répéta plusieurs fois : « Ne me tuez pas, ne me tuez pas. » Les habitants de Saint-Gervais, qu'il avait assez malmenés, crièrent : « C'est Gaston, c'est Gaston. » Il convint, en effet, qu'il était Gaston. A ce moment, une troupe royaliste, celle de Charette, étant annoncée, on se hâta de fusiller Gaston. La colonne Baudry réclama les six mille livres promises à ceux qui livreraient un chef de révoltés. Il mourut ainsi et ne sut point la renommée fantastique dont une étrange fortune l'avait fait bénéficier. Renommée tenace qui lui survivra longtemps, puisque le 10 août l'évêque de Luçon, envoyant à Puisaye dix exemplaires du bref du pape condamnant le trop fameux Guillet de Folleville, qui se faisait passer pour évêque d'Agra, écrira : « Combien il est important que ce bref soit connu du général Gaston et de tout le pays qu'occupent ses armées victorieuses. »

Qu'on s'imagine Gaston encore vivant, lorsque arriva Tinténiac. Quel triomphe pour le modeste artisan à qui le régent de France et le roi d'Angleterre adressaient leurs messages flatteurs ! Sans doute, n'aurait-il été alors qu'un lieutenant dans l'entourage de Charette? Avec quel sentiment Charette et les autres généraux se seraient-ils vu préférer l'obscur capitaine de paroisse? De quel œil l'auraient-ils vu tout à coup porté au sommet de la hiérarchie militaire? Qu'eût fait le généralissime d'Elbée, élu par ses pairs, mais

non consacré par ses princes? Il est difficile de s'en faire une idée. Cependant, si le principe d'une nomination suprême était indispensable pour conduire la contre-révolution au succès, on peut supposer que celle du perruquier Gaston Bourdic eût été grosse de discordes. Le peloton d'exécution républicain qui termina ses jours a peut-être, sans le vouloir, rendu à la Vendée militaire et à la Chouannerie le plus grand des services.

Émile Gabory.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

M. QUEUILLE

Pour former son ministère, M. Poincaré avait deux radicaux du Sénat, et là n'était pas la difficulté. Le Sénat n'est ni sectaire ni cartelliste, ou du moins son sectarisme laïque s'accommode fort bien de la doctrine républicaine qui est celle de M. Poincaré. Il lui fallait deux radicaux de la Chambre. Et non de ces radicaux nationaux qui ont préconisé l'union sacrée; point de ces radicaux patriotes qui prétendent exister à part de la tutelle socialiste, à la manière de M. Franklin Bouillon. Ces gens-là sont convaincus d'avance, et, puisque leur fonction est d'être nationaux, ils n'ont que faire dans un ministère national auquel ils n'apportent nulle force nouvelle. On entend qu'il fallait à M. Poincaré des radicaux du Cartel à la manière de M. Herriot, sinon M. Herriot lui-même du moins quelqu'un de ce bataillon sacré qui monte autour de M. Herriot une garde farouche, frissonne d'horreur au nom de M. Champetier de Ribes (qui va à la messe) et de M. Romier, qui est, comme on sait, l'homme des jésuites. Car il faut connaître que les gens de ce bataillon sacré qui rappellent sans cesse à M. Herriot ses devoirs de maire de Lyon, sont plus herriotistes que M. Herriot, et qu'il n'est point permis à M. Herriot lui-même d'être herriotiste sans ceux-là. Il faut qu'il se confie chaque matin à Israël, qu'il se confesse chaque soir à Ripault, et René Renoult, Queuille, Chautemps, Daladier, Jacques-Louis Dumesnil scrutent méticuleusement, à chaque heure du jour, sa conscience républicaine. Ce sont ceux-là qui l'ont empêché

de faire un ministère qui ne fût qu'étroitement du Cartel, après la démission de M. Péret, et qui l'accablèrent de leur fureur lorsqu'il eut rendu son tablier et qu'il leur fut ainsi impossible de rapporter de l'office quelques morceaux. Ce sont ceux-là qui, toujours sans répit, délibèrent à la porte de la salle, en fumant d'interminables cigarettes, et regrettant l'esprit du 11 mai. Ce sont ceux qui ont dirigé, de la voix et du geste, la dernière vague d'assaut sous la bénédiction de M. Léon Blum et les purs entre les purs affirment qu'ils ont peine à considérer M. Malvy lui-même comme un républicain, je veux dire un vrai républicain, depuis qu'il a voté pour un ministère Caillaux sans l'agrément préalable de M. Renaudel et de M. Paul-Boncour. Inutile de dire que ceux-là n'ont point dissimulé leur dépit et leur désapprobation de voir M. Herriot entrer dans le cabinet de M. Poincaré. Chautemps avec une résolution implacable et souriante, Queuille avec un geste décisif, Daladier avec une truculence énergique et J.-L. Dumesnil avec cette suffisance définitive dont il a le monopole, dirent leur peine et leur déception d'avoir vu le chef, le maître, le pape du Cartel, l'ami du cher Blum préférer au martyre glorieux pour la cause le purgatoire où l'on se refait une virginité ou quelque chose qui peut passer pour tel. Eh bien, M. Poincaré, psychologue averti et cruel, — encore qu'il n'ait point essentiellement cette renommée, — fit la gageure de trouver parmi ceux-là un ministre qui mît sa main dans celle de M. Louis Marin. Et il trouva M. Queuille. Mais oui, M. Queuille. M. Queuille, incorruptible jusqu'ici animé de l'esprit du Cartel le plus pur, M. Queuille, dénonciateur de toute hérésie, méprisant contempteur de toute formation schismatique, M. Queuille enfin qui avait traqué comme un malheureux renégat cette vieille baderne maçonnique de Jean Durand parce qu'il avait un chef de cabinet qui avait servi M. de Lasteyrie!

Évidemment les renseignés me diront que M. Queuille n'est point tel que M. Poincaré ait à se féliciter à ce point de sa victoire. Ils me diront que l'histoire de M. Queuille est pleine de précédents, et que ce jeune homme unit à l'amitié la plus doctrinaire la plus sereine indépendance de cœur. Et si le psychologue qui veut définir M. Queuille se double par surcroît d'un moraliste, peut-être pourra-t-il établir tout ce qu'a d'artificiel le sectarisme de M. Queuille. Car, enfin, le ministre de l'agriculture a été celui de M. Herriot, mais il a été sous-secrétaire d'État avec M. Millerand, qui, à la vérité, n'avait pas une connaissance approfondie des hommes; et il a même été à ce titre, au temps héroïque de l'herriotisme, quelque peu suspect au Quotidien, *au même titre que ce pauvre Raynaldy. Non seulement M. Queuille a été de l'équipe Millerand, et suspect au* Quotidien, *mais il a été élu la première fois à Ussel par les conservateurs contre un atroce bonhomme qui était le*

maire d'Ussel. Un prélat éminent qui fut évêque de Tulle me raconta maintes fois, avec une malice souriante, qu'il avait eu peine à contenir l'enthousiasme de ses séminaristes lors de l'élection de M. Queuille, et à les dissuader d'illuminer.

M. Queuille est, en effet, de famille réactionnaire et il a été élevé par les prêtres. Cela n'est point une originalité. Mais enfin, dans la Corrèze, on exagère cette particularité. Les trois élus de la liste du Cartel sont des rejetons d'extrême droite, à commencer par M. Jacques de Chammard et à terminer par M. Charles Spinasse; le seul député de la Corrèze qui soit issu d'une famille républicaine est, comme il convient, le républicain modéré de l'endroit, M. Lafarge, depuis que M. de Lasteyrie, petit-fils de La Fayette, n'existe plus électoralement.

Évidemment, tout ceci mérite considération et il est inutile de dire avec quelle ardeur délirante M. Queuille vota l'ambassade du Vatican, pour conserver son portefeuille dans le cabinet Millerand : il ne retrouva ce transport de délire sacré que pour voter la suppression de cette même ambassade, auquel prix lui fut maintenu son second portefeuille dans le cabinet Herriot.

Si les anticartellistes ont donc des titres, et qui sont à considérer, à faire valoir en faveur de M. Queuille, les cartellistes n'en ont pas moins et notamment ceux que j'ai dits. Ajoutons encore que les modérés de la Corrèze ont tendu la main sans relâche à M. Queuille pour lui préparer une alliance, et que celui-ci a toujours refusé cette entente au nom des principes intangibles.

Les principes intangibles cèdent quelquefois, et l'on voit que M. Herriot aurait eu tort de s'exagérer la réprobation de ses troupes.

Les optimistes observeront que M. Queuille est jeune, puisqu'il n'a que quarante-deux ans, et qu'il peut encore lui venir des convictions, j'entends des convictions irréductibles. Mais à quoi bon? M. Queuille est prudent, et la maturité précoce de son esprit lui enseigne qu'il n'y a rien d'irréductible. C'est, proprement, ce qu'on appelle le sens politique. Au demeurant, c'est un gentil garçon, point sot, impitoyable seulement lorsque son intérêt l'exige. Il n'a point fait à l'union nationale un sacrifice héroïque. M. Herriot, le voyant à ses côtés, pourra se rassurer pleinement.

★★★

Les écoles dans l'art dramatique en 1926.

Au cours de la dernière saison, un théâtre spécialement réservé aux jeunes auteurs a disparu sitôt que né. Le Vieux-Colombier est fermé, l'Atelier un peu en sommeil, la Comédie des Champs-Élysées ouverte au seul M. Romains et à sa famille. Au Théâtre des Arts, M. Pitoëff se plaint de ne pas faire fortune avec les auteurs français. La Comédie-Française n'est pas un laboratoire d'essais pour les jeunes, c'est tout le contraire : le musée où l'on n'entre que lorsqu'on a réussi. Et c'est très bien ainsi. A l'Odéon, M. Gémier, sur qui l'on avait mis à la légère tant d'espérances, n'a pas donné un seul bon ouvrage ni révélé un seul auteur. La seule pièce nouvelle qui ait eu chez lui un succès a été une revue. Il y a bien le Théâtre de l'Œuvre qui révèle ou accueille pêle-mêle M. Marx, suivi de M. Natanson et flanqué de M. Passeur. Dans la petite salle d'études des Champs-Élysées, M. Baty fait ses essais. Les petites compagnies irrégulières qui avaient révélé sitôt après la guerre plusieurs bons auteurs, comme M. Bernard, M. Fauré-Frémiet ou M. Haurigot, n'ont pas présenté depuis deux ou trois ans un seul ouvrage vraiment solide. Aussi bien, l'aventure est-elle toujours la même. Ces petites scènes donnent deux ou trois représentations par an devant un public d'initiés ; les auteurs qu'elles accueillent ont parfois des qualités natives, il leur manque naturellement l'expérience, et non moins naturellement ils ne peuvent l'acquérir, puisqu'ils ne sont jamais joués devant le vrai public ; si bien qu'après deux ou trois essais plus ou moins gauches, les promesses se fanent sur tige et les carrières font long feu.

Tout cela n'est pas très rassurant? Nous n'y pouvons rien. La littérature est, à toutes les époques, l'expression de la société ; la société va mal, la littérature ne va pas bien. On nous donne à ausculter un sujet qui fait de la température.

*
* *

Le désordre est irrespirable à l'animal humain. Pour penser, si, faiblement que ce soit, il a besoin d'un minimum d'idées claires. Même dans les révolutions, il recompose n'importe comment des groupes, des partis, des figures avec un dessin et un contour. Ces jeunes gens livrés à eux-mêmes se retrouvent classés en trois ou quatre écoles littéraires.

Nous disons trois ou quatre, parce que l'unanimisme est représenté par l'unique M. Romains, ce qui n'est tout de même pas beaucoup pour composer une école. Puis, il y a bien encore ce qu'on pourrait appeler l'extrême queue du Théâtre-Libre, avec les derniers naturalistes, dont l'exemplaire le plus intéressant est M. Vildrac, auteur

cette année de deux ouvrages de mérite, *Madame Béliard* et *le Pèlerin*. D'autres, comme M. Amiel, ont subi l'influence naturaliste. Il est certain que *la Carcasse* et *M. et Mme Un Tel* seraient inconcevables sans l'ancien Théâtre-Libre. C'est M. Antoine lui-même qui disait, parlant de *la Carcasse :* « C'est le poncif du Théâtre-Libre. » M. Amiel a subi bien d'autres influences encore, celle de feu Bataille, celle de l'école du silence ; il s'en dégagera de plus en plus à mesure que croîtra sa jeune force.

M. Jean-Jacques Bernard, au contraire, est resté le prophète et le théoricien de l'école du silence. Composant, comme il arrive toujours, un système avec ses penchants, il prétendait réagir contre les excès du lyrisme hérité de Bataille en supprimant tous les discours explicatifs. Par là, la vérité de la nature serait saisie au plus près. Dans le train quotidien, en effet, il est rare qu'on explique les actes à autrui, il est même extrêmement rare qu'on en connaisse ses raisons avec lucidité, comme font les héros de notre théâtre classique. Le plus souvent, le commun des mortels agit par tempérament, sans s'en rendre compte et sans analyser les poussées de l'instinct.

On saisit ici sur le vif un de nos points de déséquilibre. Le théâtre classique n'a nullement ignoré la vérité que propage M. Bernard ; aussi bien, jamais les maîtres n'ont ignoré que le secret de l'art était de suggérer plutôt que d'expliquer. Cependant, la suggestion, pour agir fortement, ne doit pas être un procédé de tous les moments, elle ne doit arriver qu'aux instants décisifs, pour éclairer par un puissant raccourci. M. Bernard prétendait employer ce procédé à l'exclusion de tout autre. Qu'il soit allé droit à l'exagération, on pouvait s'y attendre. Il n'opère plus que par allusions et réticences ; ses personnages qui, au début, s'abstenaient de crier par pudeur, en sont arrivés à ne même plus parler. Tout l'art de M. Bernard consiste maintenant à construire une pièce sur des sentiments inexprimés. Il a, cette année, battu son propre record, si l'on ose s'exprimer ainsi, quand il nous a fait voir, au Théâtre des Arts, une pièce dont les deux personnages principaux étaient attirés l'un vers l'autre pendant trois actes par un penchant si irrésistible qu'ils vivaient et mouraient l'un par l'autre, et cependant, ils réussissaient ce tour de force de ne pas s'adresser la parole. On a pu dire à M. Bernard qu'il avait atteint ce jour-là la limite de l'école du silence et que la fois suivante, à moins que les acteurs ne parlent plus du tout, il serait bien empêché de pousser plus loin le parti pris du silence.

Aussi bien, convient-il de déclarer que le public n'a rien compris à un pareil rébus. Sa pièce, *les Ames en peine*, est une de celles dont M. Pitoëff constatait l'échec.

M. Bernard et sa discrétion portent déjà la marque d'un autre temps. Dans ce singulier métier qui est la littérature, on est jeune jusqu'aux environs de cinquante ans et, à ce titre, M. Bernard n'est pas vieux. Cependant, on peut dire que son esprit était déjà formé

au temps d'avant-guerre. Il n'a rien de commun avec les nouveaux venus, les tout jeunes, ceux qui ont pris le titre aimablement tapageur des *moins de trente ans*. Il serait peut-être difficile de trouver à ceux-ci de communes intentions littéraires ; du moins ils se sont tous groupés automatiquement sous le signe d'une intention morale très marquée. Sans s'être concertés, par la seule nature des choses, leurs ouvrages ont présenté en commun un caractère, le cynisme.

Tandis que les auteurs qui avaient paru sitôt après la guerre étaient ou des poètes ou des ironistes, à peu près tous les jeunes gens qui ont débuté au cours des plus récentes saisons sont venus se ranger d'eux-mêmes dans les cadres de cette école du cynisme. M. Achard avec *Malborough s'en va-t'en guerre*, M. Zimmer avec *le Veau gras* et *les Zouaves*, M. Vialar avec *Nous ne sommes pas si forts*, M. Natanson avec *le Greluchon délicat*, et M. Passeur avec *la Traversée de Paris à la nage* et *Un bout de fil coupé en deux*, M. Jean Pellerin avec *Têtes de rechange*, M. André Lang avec ses premiers ouvrages.

Nous avons dit ici même, à propos de tel ou tel cas concret, qu'il était impossible de s'étonner ou de blâmer ces jeunes gens. Leur cynisme n'est qu'une conséquence rigoureusement naturelle de l'écart dont nous avons parlé entre le vocabulaire et les sentiments du temps d'avant-guerre et le vocabulaire et les sentiments du temps d'après-guerre. Sitôt que ces jeunes gens ont été en âge de comprendre le sens des mots, ils ont entendu ceux d'idéal, de droit, de justice, de civilisation, de paix ou d'héroïsme ; puis, à vingt ans, à l'âge de toutes les illusions généreuses, ils se sont réveillés dans un monde de fer où les peuples et les individus ne cherchent qu'à s'enrichir ou à éviter d'être ruinés ; en un mot, au milieu du plus âpre conflit d'intérêts bassement matériels. Tombés de si haut, ils se sont raidis pour ne pas être dupes, et leur cynisme n'est qu'une générosité d'adolescents retournés par la main brutale du malheur. On ne voit pas très bien de jeunes générations à l'âme idyllique dans un pays en passe de faire banqueroute.

Or, au point de vue dramatique, ce cynisme peut plaire quelques soirs à un tout petit public de profiteurs blasés ; on peut être sûr qu'il n'ira pas très loin. Il ne touchera jamais le grand public, celui qui n'est pas, qui ne sera jamais blasé, qui sera éternellement dupe, et que le cynisme désoblige, ce grand public qui ira dans tous les temps aux ouvrages de M. Clément Vautel. Les pièces de l'école cynique ne tiendront pas longtemps l'affiche. Ce n'est pas encore de cette manière que les jeunes auteurs feront leurs classes et apprendront leur métier.

*
* *

Alors, comme de jour en jour on sait de moins en moins le métier de l'auteur dramatique, on a inventé l'école de la fantaisie. L'école

du silence était déjà un bon moyen d'esquiver les obstacles, la fantaisie c'est encore mieux. Tout, paraît-il, est matière à fantaisie. Ici, sitôt qu'on se heurte à la difficulté, qui est l'essence même de l'art, d'imiter la vérité et le naturel d'assez près pour obtenir le croyable et le vraisemblable, on se donne encore moins de peine que dans l'école du silence ; on met n'importe quelle intention et on l'intitule fantaisie. C'est ainsi que nous avons vu cette année des pièces commencées dans la réalité, et finir on n'a jamais pu savoir où.

La fantaisie est un des dons les plus précieux de l'esprit, mais il en est comme de l'originalité, on ne l'atteint pas à si bon compte. En particulier, on ne l'atteint jamais quand on la vise. Elle tient à ce qu'il y a de plus personnel dans chaque tempérament, l'indépendance de l'imagination. C'est la chose du monde qui s'acquiert le moins par partis pris. Il suffit de se dire : « Je vais faire de la fantaisie », pour qu'aussitôt celle-ci se dissolve dans les airs. Aussi bien, tout ce que nous avons vu paraître cette saison en ce genre ne faisait qu'apporter la preuve la plus décisive du manque de sérieux où le désordre que nous avons analysé fait glisser les jeunes auteurs.

* * *

Le tableau que nous avons tracé n'est pas peint d'agréables couleurs. Nous n'y pouvons rien, que répéter en guise de conclusion les deux ou trois vérités fondamentales qui ont servi de fil à nos observations. La littérature est l'expression d'un état social. Ceux qui trouvent que l'état social n'est pas suffisamment troublé depuis 1914, je la leur souhaite bonne et heureuse. Au sortir de la guerre, les vertus d'héroïsme mises en branle postulaient la littérature d'une renaissance. L'immense désolation d'une paix perdue amène une littérature d'anarchie. Anarchie qui n'est encore que latente. Tout renaîtra ou périra en même temps.

Lucien Dubech.

LES FAITS DE LA QUINZAINE

Les deux crises ministérielles. — *Le cabinet Briand-Caillaux est renversé à la Chambre, par* 288 *voix contre* 243, *sur la question des pleins pouvoirs, après interventions de M. Herriot, descendu du fauteuil présidentiel, et de M. Louis Marin* (17 *juillet*).

M. Herriot constitue un nouveau ministère, presque entièrement cartelliste (19 *juillet*). *La livre sterling monte aussitôt à* 238.

Après discours de M. de Monzie, ministre des Finances, qui expose que la Trésorerie est à sec, la confiance est refusée au cabinet Herriot par 290 *voix contre* 237. *En hâte, une nouvelle inflation de* 1 500 000 000

est votée. Aux alentours du Palais-Bourbon et de l'Elysée, se produisent des manifestations hostiles à M. Herriot et au Parlement (21 *juillet*).

Le ministère Poincaré. — *M. Raoul Péret est élu président de la Chambre, en remplacement de M. Herriot, par* 227 *voix contre* 215 *à M. Bouisson* (22 *juillet*).

M. Poincaré appelé à l'Élysée, dès le soir de la chute de M. Herriot, constitue un ministère d' « *Union nationale* » *avec le concours de MM. Briand, Herriot, Sarraut, Tardieu, Marin, Barthou, Leygues, Painlevé et Bokanowski. Il se réserve le portefeuille des Finances* (23 *juillet*).

Le ministère Poincaré obtient, à la Chambre, une majorité de 358 *voix contre* 131, *sur la question du renvoi des interpellations relatives à ses projets financiers* (27 *juillet*).

Ceux-ci sont immédiatement déposés. Ils s'inspirent du plan des experts, demandent de nouvelles ressources aux impôts indirects, et remanient les impôts directs et les taxes successorales. Le carnet de coupons est supprimé.

La Chambre vote, le jour même, la procédure d'extrême urgence, par 418 *voix contre* 31.

La livre sterling a reculé d'une quarantaine de points en quelques jours.

La Commission des Finances de la Chambre vote l'ensemble des projets du gouvernement. Elle porte l'indemnité parlementaire à 45 000 *francs* (29 *juillet*).

Les projets sont votés, à la Chambre, par 295 *voix contre* 188 (31 juillet). *M. Poincaré avait posé la question de confiance.*

Russie. — *La lutte se poursuit, au sein du gouvernement des Soviets, entre* « *modérés* » *et extrémistes. Zinoviev, président de la III*e *Internationale, est relevé de ses fonctions au Politburo* (26 juillet).

Belgique. — *Le gouvernement belge, muni des pleins pouvoirs, organise la consolidation forcée de tous les bons du Trésor qui ne sont pas échangés contre des actions de la Société nationale des chemins de fer, à laquelle il vient de concéder, pour soixante-quinze ans, l'exploitation de ses voies ferrées* (1er *août*).

Mexique. — *Le gouvernement mexicain poursuit l'exécution de son plan anticatholique. Un décret ordonne la nomination, dans chaque commune, d'une commission chargée de prendre possession des biens des églises* (28 *juillet*).

Le légat apostolique reçoit l'ordre de quitter le Mexique dans les vingt-quatre heures (30 *juillet*).

Ces mesures déchaînent une agitation énorme. La défense catholique s'organise partout.

A. M.

Le Gérant : Georges Moréau.

PARIS. — TYPOGRAPHIE PLON-NOURRIT ET Cie, 8, RUE GARANCIÈRE. — 33993.